Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/uneheuretroptard01karr

UNE

HEURE TROP TARD.

Troisième édition.

—

Besser nie als zu spaët.
Il vaut mieux JAMAIS que TARD.

—

LAGNY. -- Imp. d'A. LE BOYER et Comp.

UNE

HEURE TROP TARD

PAR

ALPHONSE KARR.

Vol. I.

Troisième édition.

PARIS,

OLLIVIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 33.

1836.

UNE

HEURE TROP TARD.

I.

L'AFFUT.

Komm lieber mai.
Reviens, cher mois de mai.
Ronde à danser.

Il n'y a presque plus de feuilles aux arbres; les chênes, les bouleaux et les saules, qui résistent mieux aux premiers froids, conservent seuls une partie des leurs, mais le moindre souffle en fait, à chaque instant, tomber quelques-unes.

Les églantiers et les aubépines sont couverts de baies, les unes rouges comme le corail, les autres pourprées comme le grenat; leur abondance, aux chasseurs et aux bûcherons, présage un hiver âpre et rigoureux.

La végétation est presque arrêtée; la mousse seule est verte et vivante.

Le ciel est gris et immobile. A peine il est cinq heures de l'après-midi, et le jour va bientôt s'éteindre. Le soleil, qui se couche, perce à peine son linceul de brouillards froids, d'un reflet d'un jaune triste et pâle. C'est une des monotones journées de la fin d'octobre.

Dans le bois cependant s'avancent deux hommes armés de fusils et suivis d'un chien; et les feuilles qui jonchent la terre crient sous leurs pieds.

Tous deux sont très jeunes. Celui qui marche le premier a une allure franche et décidée, quoique inégale. Ses cheveux, d'un blond cendré, s'échappent d'une casquette de chasse; ses yeux, d'un bleu sombre, sont vifs, perçans et expressifs.

L'autre a une figure régulière, mais insignifiante. Peut-être un observateur attentif y

découvrirait-il une sorte d'aptitude aux sciences qui ne demandent ni imagination ni vivacité.

A les voir suivre ensemble le même chemin, il est facile de deviner que l'un des deux a sur l'autre une habitude d'autorité involontaire, et d'influence peut-être ignorée de tous deux : le premier semble conduire l'autre, choisit le côté du chemin, hâte ou ralentit le pas à son gré.

Comme le sentier devenait plus large, celui des deux jeunes gens qui était en arrière, doubla un instant le pas et se trouva près de son compagnon.

— Mon ami Maurice, dit-il tristement, je crains fort que nous ne fassions une expédition inutile, par le plus lugubre temps qui se puisse imaginer. Il n'est pas probable que les canards sauvages soient déjà arrivés. Nous allons mourir de froid, et nous ne tirerons pas un coup de fusil.

— Mon ami Richard, répondit l'autre, je crains fort que, selon votre habitude, vous vous trompiez lourdement. Je vous ai déjà déclaré qu'hier soir, sur la brune, en passant près de l'étang, j'ai parfaitement reconnu le

bruit que fait le vol du canard sauvage, quand il arrive s'abattre dans les joncs.

— Mais, dit Richard, ne peux-tu avoir pris un autre oiseau pour un canard?

— Mon ami Richard, reprit Maurice, si je m'étais trompé, ce que je maintiens impossible, faites-moi le plaisir de me désigner un autre oiseau qui, vers la brune, descende sur les étangs. Pensez-vous que celui que j'ai entendu hier soit un cygne ou une oie sauvage?

— Cela n'aurait rien d'extraordinaire, dit Richard.

— Faites-moi le plaisir, mon ami Richard, de bien retenir vos dernières paroles. Vous me niez l'arrivée des canards, et vous admettez celle des cygnes et des oies. Or, chacun sait ou doit savoir, que jamais cygne n'a passé avant la moitié de novembre, et je ne me rappelle pas avoir vu des oies sauvages avant la Saint-Martin. En tout cas, nous ne perdrions pas au change, et l'erreur ne serait pas aussi grande que celle qui vous fit hier prendre et tuer, pour un pigeon ramier, une innocente poule qui s'était un peu éloignée de la basse-cour.

— Ce n'est pas une chose fort étonnante, reprit Richard un peu piqué.

— Entendons-nous, mon ami Richard. A coup sûr, ce n'est pas une chose fort étonnante que vous ayez pris une poule pour un pigeon ramier. Ce n'est pas la première fois qu'il vous arrive de semblables malheurs; et ma plus grande crainte, en chassant avec vous, est que, quelque jour, vous me tiriez comme chevreuil, sous prétexte que j'ai le poil à peu près fauve. Mais ce qui est *une chose fort étonnante*, c'est que vous ayez tué la poule.

— Pour en revenir à votre obstination, poursuit Maurice, je suis vraiment fâché de n'avoir pas mis en note, comme je me l'étais bien proposé, la date du jour où, l'an passé, j'ai tué le premier canard sauvage.

— A mon tour, Maurice, je te dirai que ce n'est pas *une chose fort étonnante*.

— Et pourquoi?

— Parce que *tu te l'étais proposé*. Je l'ai mis en note, moi; et si l'on voyait assez clair pour lire, je te montrerais que c'était dans les premiers jours de novembre.

— Je n'en crois rien. Mais d'ailleurs les canards consultent moins l'almanach que le froid

pour quitter leurs rivières glacées ; et depuis deux jours que la gelée a commencé par un vent nord-est, la température est déjà âpre et piquante plus qu'il n'est suffisant.

En ce moment, au bout du sentier sinueux, parut un espace vide et brumeux ; c'était l'étang qu'ils cherchaient. Arrivés au bord, ils se cachèrent derrière de gros saules, et armèrent silencieusement leurs fusils.

— Maintenant, dit Maurice, il ne faut pas s'abandonner à la moindre distraction. Occupe-toi de ta gauche ; moi, de ma droite. Restons à dix pas l'un de l'autre, et écoutons bien : nous entendrons le bruit de leurs ailes.

Un quart d'heure se passa sans qu'on entendît rien. Richard fit un mouvement.

Maurice y répondit par un *chut* énergique.

Richard s'approcha.

— Mon ami Maurice, dit-il, je dois te déclarer que j'ai les mains bleues et les pieds complètement engourdis. Cette chasse ne me convient pas du tout.

— Tais-toi, répondit Maurice à voix très basse, si cette chasse ne te convient pas, tu

m'y laisseras une autrefois venir seul. Mais, pour aujourd'hui, arme-toi de patience : car je ne prétends pas rentrer avec mon carnier vide.

Richard retourna à sa place, et un grand quart d'heure s'écoula encore. Pendant ce temps, le silence profond qui régnait, l'aspect monotone et triste de ces arbres nus, qu'un reste de jour dessinait faiblement, excitèrent une impression qui s'empara entièrement de l'esprit de Maurice. Il tomba dans une profonde rêverie, et son imagination s'échappa, abandonnant son corps, et courut vagabonde dans la vie idéale et dans l'avenir.

Tandis qu'il rêvait, plongé dans une sorte d'extase mystique, un bruit de voix confuses se fit entendre de si loin, qu'on les distinguait à peine, et qu'une feuille qui se détachait et tombait suffisait pour les couvrir. C'était des voix de très jeunes filles ; de temps à autre, une seule chantait, et alors le chant était plus intelligible. Maurice reconnut l'air d'une ronde très répandue :

Komm lieber mai, und mache
Die baeume weider grün, etc., etc.

« Reviens, cher mois de mai ; rends aux

« arbres leur verdure, et fais refleurir les « violettes sur les bords des ruisseaux. Ah ! « que j'aurais de plaisir à revoir une seule pe- « tite fleur, cher mois de mai ? Quel bonheur « pour moi, quand tu me rendras les vertes « promenades ! »

L'éloignement faisait quelquefois perdre la voix; de sorte que Maurice ne savait si cette mélodie n'était pas simplement un jeu de son imagination. Comme il écoutait, il n'entendit pas les ailes crépitantes d'un canard sauvage, qui passa à sa droite; il ne fut réveillé que par le coup de fusil dont Richard abattit l'oiseau, et en même temps par le bruit que fit le chien en se précipitant dans l'eau pour l'aller chercher.

— Bravo, Maurice, cria Richard, fier de son succès; il ne faut pas s'abandonner à la moindre distraction.

— Maudite soit la fée qui depuis une demi-heure me fait entendre une mystérieuse et délicieuse musique ! Maudite cette voix si pure et si jeune, faible et douce comme le bruissement des feuilles ! Apporte ! cria-t-il au chien, apporte !

— Oh ! oh ! ajouta-il, après avoir pris

l'oiseau, et l'avoir examiné, je gage que tu as pris ce canard pour un cygne; tu l'as tué tellement en avant, qu'ils n'est blessé qu'à la tête. Le canard n'a pas le vol aussi rapide que le cygne, ami Richard; il suffit de le tirer à la tête pour le toucher au corps; je désire que cet avis vous soit utile pour l'avenir.

— Partons-nous?

— Je conçois ton empressement à rentrer *chargé de gibier;* c'est un plaisir sur lequel tu n'es pas blasé; mais, si tu le veux bien, nous attendrons encore quelques instans pour voir si la fortune me sera aussi favorable.

Après quelques minutes, comme il faisait tout-à-fait nuit, Richard appuya ses plaintes sur le froid, d'une horrible faim qui le tourmentait. Maurice, qui n'avait pas moins d'appétit, désarma son fusil.

— Écoute, Richard: vois-tu, de l'autre côté de l'étang, cette lumière grossie et rougie par le brouillard? dans cette cabane on pourra nous donner à manger; de la sauër craut, du lard fumé et de la bière, c'est tout ce qu'il faut à des chasseurs.

Comme ils se dirigeaient vers la lumière, Maurice ajouta :

— As-tu remarqué quelquefois que la campagne, l'air libre, la solitude jettent dans l'esprit des impressions qu'on ne peut abandonner, sans une grande répugnance, pour les sensations de la ville? Quand j'ai passé quelques heures dans les bois, il me serait pénible d'avoir recours, pour apaiser ma faim, aux raffinemens de la cuisine; de même qu'après une journée passée à la ville, je dînerais fort mal à la campagne.

Richard ne répondit pas, soit qu'il voulût ainsi témoigner son assentiment, soit que cette sensation fût en dehors des siennes, soit qu'il fût entièrement occupé du froid et de la faim.

Maurice continua :

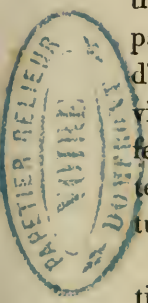
— Nous avons encore oublié d'écrire à nos parens, ami Richard, il s'en suivra une horrible catastrophe. Notre premier appel de fonds restera sans réponse, et nous serons forcés de retourner étudier Kant plus tôt que notre libre arbitre ne nous y poussera. Je serais d'avis de nous acquitter de cet utile devoir avant de nous livrer au sommeil, d'autant que demain, dès le jour, je dois aller visiter un clapier où j'ai tué, l'an passé, une quantité de lapins fort raisonnable.

Richard laissa encore tomber la conversation. Maurice siffla le chien, qui s'était écarté, et ils continuèrent à marcher silencieusement.

On fut bientôt auprès de la cabane.

Maurice s'arrêta.

— Il me semble que, par le froid qu'il fait et avec l'appétit que nous avons, nous risquons de fort mal souper ici; nous n'avons pas pour trois quarts d'heure de chemin, en hâtant le pas, pour rentrer à la ville, où nous aurons d'excellent bœuf rôti et une bonne bouteille de vin; nous nous attablerons devant un grand feu, et nous nous débarrasserons de ces vêtemens appesantis par le brouillard. Qu'en dis-tu, ami Richard?



Et, sans attendre de réponse, il prit un sentier à travers le bois; Richard le suivit; puis bientôt on cessa d'entendre le bruit de leurs pas sur les feuilles.

II.

OU L'ON TUE UN PRÉJUGÉ.

Allons danser sous ces ormeaux.
J.-J. Rousseau.

Comme nous venons de parler de danses, de jeunes filles, il nous vient une crainte en l'esprit; c'est qu'on ne se représente nos jeunes filles dansant *sur la fougère* ou *sous la fougère*, ainsi que font baller les filles, les écrivains citadins.

Depuis le jour où les philosophes se vantèrent de *porter la hache dans la forêt des*

préjugés, ce qui les fit accuser par une femme d'esprit de *débiter des fagots* ; tout le monde s'est mis à détruire des préjugés, à renverser des abus, à briser des jougs.

On a fait, à ce sujet, ce que font les chasseurs auxquels une licence de chasse dans les forêts de l'état, permet de tuer « les lapins, les lièvres, les oiseaux de passage et les animaux nuisibles ; » et qui par catachrèse, considèrent comme animaux nuisibles, les daims, les cerfs et les chevreuils.

Chacun a voulu avoir son abus ou son préjugé tué sous lui, quand on a eu tout détruit, brisé, renversé : l'abus, le joug, le préjugé n'existant plus, il a fallu en inventer pour les détruire, les briser et les renverser ; il y a tel homme aujourd'hui qui s'occupe activement de renverser le préjugé de la politesse, et de briser le joug de la chemise blanche.

C'est pourquoi nous saisissons avec un empressement facile à concevoir, l'occasion qui se présente à nous, de détruire aussi notre préjugé.

Nous attaquons la fougère.

La fougère est une plante arborescente qui, à sa plus grande hauteur, ne dépasse guère

deux pieds ou deux pieds et demi ; on ne peut donc danser ni *sur* ni *sous* la fougère, pas plus que *sur* ni *sous* la coudrette; la coudrette signifiant le coudrier ou noisetier, et le noisetier étant branchu depuis le bas jusqu'en haut; pas plus que *sur la bruyère*, qui jetterait les filles par terre, ou au moins leur mettrait les jambes en sang.

Les erreurs, depuis long-temps accréditées dans les romances et dans les livres, proviennent — de ce que l'homme qui écrit n'a pas le temps d'aller à la campagne, — de ce que l'habitant de la campagne n'a pas le temps d'écrire : de sorte qu'une condition nécessaire pour parler d'arbres ou de fleurs est de n'en avoir jamais vu; comme on fait foi au livre que nous avons sous les yeux, livre dont l'auteur veut absolument tresser, pour *sa bergère* (la bergère est un préjugé qu'il n'est plus permis d'avoir), une couronne de roses odorantes et de chrysanthèmes ; — or, le chrysanthème ne fleurit qu'à la fin de l'automne, et jamais, par conséquent, ne s'est rencontré avec aucune espèce de rose odorante.

III.

La maison où avaient failli entrer Maurice et Richard était, au premier abord, d'assez triste apparence ; mais, en la voyant si bien fermée, en apercevant derrière un jardin dont les murs étaient dépassés par des sorbiers à fruits rouges, en entendant des voix joyeuses et un peu confuses, on ne pouvait s'empêcher de songer au bonheur de ses habitans,

de se figurer leur vie simple et modeste qui ne dépassait pas, même par les désirs, l'enceinte de la maison et du jardin, cette vie close, ce bonheur que ne défloraient pas les regards des profanes.

Cette maison renfermait pour chacun le passé et l'avenir, et les douces affections, car il y était né, il devait y mourir; chacun des pauvres meubles était un monument où étaient inscrits bien des souvenirs d'enfance, des souvenirs de joie et d'autres de chagrins; mais la mémoire est une si bonne chose que même les souvenirs tristes ont du charme, — le souvenir a son prisme comme l'espérance, c'est l'éloignement.

C'est un grand bonheur qu'une vie resserrée, on n'a pas à se diviser en mêmes fractions; on se donne entier à quelques amis, et cette large part d'affection qu'on leur accorde, on la peut attendre d'eux.

C'est dans cette maison qu'était rentrée la jeune fille dont la voix, en préoccupant Maurice, avait causé le triomphe de Richard.

On la nommait Hélène, elle avait à peine seize ans. Hélène était presque encore un enfant; ses longs cheveux blonds commençant à

brunir, et qu'un ruban qui les attachait ne pouvait tous retenir, tant ils étaient touffus et inégaux, cachaient son front et ses yeux noirs, et quand elle parlait, de sa petite main elle les écartait et les rejetait en arrière.

Son existence avait coulé calme et limpide; si sa jeune imagination, si riche d'avenir, avait daigné regarder le petit nombre de jours laissés en arrière, à peine eût-elle retrouvé deux ou trois chagrins dans toute sa vie.

Un jour, son frère avait écrasé une linotte apprivoisée, c'était une jolie linotte dont la tête et la gorge étaient richement empourprées; — mais on oublie si vite les amis morts!

Une autre fois, dans une invasion au fruitier, faite de complicité avec le même frère, il l'avait hissée sur la plus haute planche de l'armoire où étaient les noix; mais, comme elle allait charger ses poches de butin, les maudites noix roulèrent et tombèrent une à une sur le plancher, en produisant un perfide retentissement; le frère s'était enfui, et les grands parens avaient trouvé la coupable tapie en un coin sur les planches, d'où elle était trop petite pour descendre seule.

Souvent, pour entrer dans l'étang cueillir

des nénuphars, dont la fleur blanche parfumée s'épanouit sur ses larges feuilles d'un vert sombre et luisant, elle n'avait plus retrouvé la haie où elle avait caché ses souliers et ses bas, et il avait fallu revenir nu-pieds à la maison.

Quand on a dépensé une partie de ses jours, quand la vie n'est plus qu'une de ces fleurs tardives qui ont survécu au printemps, et languissent pâles, décolorées, sans odeur, on s'afflige de la prodigalité avec laquelle l'enfance jette en riant ses jours exempts de soucis, sans les regretter, sans leur dire adieu; on est surpris comme ce voyageur, dont parle un conte arabe, qui vit des enfans jouer au palet avec des rubis, des émaraudes et des topazes, et s'en aller sans songer à les ramasser.

Comme Eloi et sa femme Marthe, chacun à un coin de la cheminée, Marthe tricotant, Eloi fumant, parlaient de choses et d'autres.

De la flamme qui, vive et scintillante, annonçait du froid;

De Henri qui serait bientôt un bon garde forestier, quand lui, Eloi, ne serait plus bon qu'à fumer sa pipe au coin du feu;

D'Hélène qui devenait grande fille, et qui, jolie comme elle était, ne saurait manquer de trouver un bon parti.

Au fond de la chambre, le frère et la sœur faisaient, à voix basse, leurs projets pour le lendemain.

— Ecoute, Hélène, nous nous lèverons de bonne heure, et nous irons au clapier prendre des lapins aux lacets.

IV.

COMMENT MAURICE ÉCRIVIT A SON PÈRE, QUOIQU'IL EN EUT L'INTENTION.

Le même soir, Maurice et Richard, assis devant un bon feu, après avoir bu et mangé convenablement, allumèrent leurs pipes et devisèrent.

— Mon ami Richard; dit Maurice, voici déjà fort long-temps que nous passons notre vie à étudier beaucoup sans apprendre grand' chose, à fumer, à boire de la bière et à tuer

des chevreuils et des lièvres. Ne te semble-t-il pas qu'il serait temps de jeter là cette vie, après l'avoir pressée comme un limon, et d'aviser à nous en faire une autre ? Le chevreuil ne s'obstine pas à brouter les bourgeons déjà broutés ; — quand l'écureuil a mangé une noix, il en jette les coques et en prend une autre ; — les grives laissent les vignes vendangées, et vont chercher pâture ailleurs.

Pourquoi serions-nous comme ces chèvres qu'on attache au pied d'un arbre, et qui, après avoir tondu l'herbe dans le cercle que leur corde leur permet de parcourir, la retondent une seconde fois d'aussi près que leurs dents le peuvent faire ; puis quand elle est coupée rase ainsi que du velours, s'efforcent encore de la brouter, puis se couchent et ruminent ? — Ne serait-il pas plus sage, ami Richard, de changer de temps en temps sa vie, son séjour, ses habitudes, ses relations et ses amitiés, quand on a retiré tout ce qu'il y avait de bon à prendre ? Resserrer ainsi sa vie dans quatre lieues de pays, entre huit ou dix personnes ; rester toujours sous le même ciel, sous le même degré de latitude, n'est-ce pas renoncer niaisement à ce que Dieu a fait pour

nous ? La terre toute entière n'est-elle pas à chaque homme? Pourquoi, habitant d'un grand palais, se confiner dans une seule chambre ? Pourquoi, membre d'une nombreuse famille, ne connaître que quelques individus ? Pourquoi tourner dans le même cercle, comme un cheval qui tourne une meule ?

— Est-ce à dire, répliqua Richard, que tu veux voyager?

— Pas encore ; mais jusqu'ici je n'avais eu d'autres besoins que la faim, la soif, l'exercice, le grand air, — auxquels je joindrai celui de te tourmenter un peu de temps à autre : — depuis quelques temps, je sens de nouveaux besoins ; ma tête et mon cœur ont comme faim, et je ne sais que leur donner à manger. Quand je vois une femme, il me semble que j'ai quelque chose à attendre d'elle, que ce qu'elle peut me donner est un bonheur céleste auprès duquel tout ce que j'ai goûté jusqu'ici me paraît de grossiers et vils plaisirs. Il me semble qu'il y a en moi quelque chose de grand, de nobles, de divin emprisonné dans mon corps, et qui ronge les barreaux de sa prison ; c'est la sensation qu'éprouveraient les fleurs, quand la sève se précipitant au sommet des rameaux,

tend à jaillir en fleurs éclatantes, et à les rendre, d'herbe inaperçue, verte, uniforme qu'elles étaient, de riches cassolettes, d'où s'exhalent les plus suaves parfums. — Il me semble que tout ce que j'ai été, ce que j'ai senti jusqu'ici étaient l'existence et les groissières sensations de la chenille et de l'informe chrysalide, et qu'aujourd'hui, le papillon remue dans la coque, et que le regard d'une femme, comme le soleil de mai, va lui donner l'essor, et lui permettre de déployer au soleil ses brillantes ailes, encore plissée par la prison, et de s'élever au ciel, abandonnant sa misérable dépouille sur la terre.

— Tu es amoureux.

— Non, auprès des femmes, je suis gêné, timide, et je ne pense qu'à les fuir. Ces idées nouvelles ne m'agitent que dans la solitude ; alors mon âme parle un langage sans mots, qui n'est pas fait pour les oreilles, mais pour l'âme ; un langage qui, si je pouvais le traduire, montrerait éloquemment à une femme le trésor d'amour qu'il y a dans mon cœur pour celle qui m'aimera.

Je ne suis pas amoureux, car je n'ai jamais vu celle dont l'image me poursuit ; c'est une

image légère et frêle, comme si elle était faite de vapeurs condensées ; tellement que, lorsque mon imagination exaltée, fièvreuse, réussit à me la montrer par une hallucination extatique, il me semble que le vent de mon haleine va la faire disparaître, que le moindre bruit va la faire évanouir. Cette image est plus poétique qu'aucune femme que j'aie vue. Il y a en elle quelque chose de divin, qui semble ne pas appartenir à la terre.

Cependant, quand je songe que moi, qui ne suis qu'un homme, depuis que mon âme est ainsi éclose en moi, je me sens aussi une nature céleste, qui fait que je ne me trouve pas indigne de l'objet de mes rêves, et que je me crois avec elle une sorte d'affinité et de sympathie ; je pense conséquemment que ces jeunes filles qui, toutes belles qu'elles sont, paraissent encore tenir à la terre, si je pouvais féconder leur âme comme la mienne a été fécondée, trouveraient comme moi une autre nature, un autre vie, et que leur âme, s'élevant comme la mienne, pourrait se joindre à elle, se confondre avec elle, aussi intimement que deux parfums ou deux gouttes de rosée, et que ce serait là ce bonheur mystérieux dont je suis altéré.

Richard laissa un sourire errer sur ses lèvres.

— Ecoute, Richard, continua Maurice, si tu n'as à me dire que des paroles qui me désenchantent, ne me parle pas; si tu veux arracher à mon âme les ailes qui la portent au ciel, laisse-moi; car j'ai une sainte vénération pour cette âme qui s'est éveillée en moi. — Il me semble que c'est une portion de la divinité, et que le reste de moi doit l'adorer. — Si je pouvais avec des mots humains peindre des choses célestes, tu respecterais comme moi ce qui te fait sourire.

Il se leva, prit Richard par la main, et le conduisit près de la fenêtre :

— Tiens, vois cet amandier, ses branches nues, noires, mortes : voilà ce que tu es, voilà ce que j'étais.

Représente-toi ce même arbre, au printemps, vivant, couvert de jeunes feuilles et de fleurs blanches et roses, et parfumant d'une fraîche odeur le vent tiède qui jouera dans ses branches ; voilà ce que je suis devenu. Ne doit-on pas respecter cette sève mystérieuse, cette vie qui féconde le bois mort?

— Alors, je n'ai rien à te dire, Maurice,

si ce n'est que nous sommes convenus d'écrire ce soir à nos parens, et que tu parais n'y plus songer.

— Tu es un homme maudit, Richard, tu me fais lourdement retomber sur la terre; mais cependant tu as raison. Allons, continua Maurice, prenons tous les deux une plume et du papier, et écrivons. C'est une affaire de huit minutes.

— Pas pour moi, car je ne sais que leur dire, ni par où commencer.

— Ce n'est pas difficile.

Comment fais-tu?

Je mets en haut de la page : Mon cher et honoré père.

— Après.

— Après?

— Oui.

— Après, je mets une virgule, et je recommence à l'autre ligne.

— Alors, voilà mon commencement trouvé.

— Comment?

— Je mets comme toi, mon cher et honoré père, virgule, et à la ligne.

— Ne me parle pas; sans toi j'aurais déjà fini.

Maurice se mit à écrire rapidement, pendant ce temps, Richard remplit sa pipe, et se versa un verre de vin.

— J'ai fini, dit Maurice.

Je suis moins avancé que toi, dit Richard. Je n'ai encore trouvé que : *Mon cher et honoré père*. Lis-moi ta lettre, cela me donnera des idées.

« Mon cher et honoré père,

« Au milieu des plaisirs que je goûte à la campagne, je n'oublie ni vous ni vos bontés pour moi, et c'est au retour d'une chasse aux canards, les habits encore humides de brouillard, que je vous écris pour vous remercier de ces plaisirs que je vous dois, et en même temps pour vous donner des nouvelles de ma santé, sur laquelle vous êtes quelquefois assez bon pour prendre de l'inquiétude, et m'informer de la vôtre qui m'est plus chère que je ne le saurais dire ; veuillez me donner aussi des nouvelles de ma bonne mère ; et lui présenter le souvenir de cœur de son fils. Mon ami Richard me charge de vous présenter ses respects. »

« *P. S.* Si vous me permettez de rester encore ici quelque temps, je vous serais obligé de remplir un peu ma bourse. »

— Mais c'est très bien, Maurice, c'est précisément tout ce qu'on peut dire, et étant juste dans les même rapports et les mêmes circonstances ; je ne sais que dire pour ne pas dire la même ehose. Attends, donne-moi ta lettre.

Quelques minutes après.

— J'ai fini, dit Richard. Ecoute, Maurice.

« Mon cher et honoré père,

« Au milieu des plaisirs que je goûte à la campagne, je n'oublie ni vous ni vos bontés pour moi, et c'est au retour d'une chasse aux canards, les habits encore humides de brouillard que...

—Mais c'est ma lettre!...

— Exactement, sans oublier le *post-scriptum*, seulement j'ai eu la précaution de mettre « mon ami Maurice, » au lieu de « mon ami Richard. »

Quand le messager fut parti porter les deux ettres, Maurice dit :

— Te souviens-tu qu'il y a quelques années, au collège, il t'arriva, un jour de composition pour les prix, d'élever entre toi et moi une haute muraille de livres, afin, disais-tu, que je ne pusse te copier.

— Oui, et je copiai mot pour mot ton devoir.

— C'est-à-dire que, sans dessein, tu corrigeas une faute en copiant mal un mot mal écrit, et que tu eus le prix.

— C'était fort bien à moi de corriger.

— Oh ! mon Dieu ! Richard, s'écria Maurice, je gage que tu as fait la plus ridicule bévue.

— Comment ?

— Qu'as-tu changé à ma lettre en la copiant?

— J'ai changé ce qu'il était nécessaire de changer pour la vraisemblance.

— Réponds : qu'as-tu changé?

— Je te l'ai dit ; j'ai mis « mon ami Maurice », au lieu de « mon ami Richard, » et je gage que tu n'aurais pas eu et cette prudence.

— Tu n'as rien changé de plus ?

— Non. A quoi bon?

— Tu es sûr ?

— Très sûr.

— Eh bien ! ami Richard, vous pouvez vous vanter d'avoir fait la plus grosse, la plus ridicule, la plus funeste sottise qu'un homme puisse faire.

— Que veux-tu dire ?

— Rien, homme prudent, si ce n'est que vous demandez des nouvelles de votre mère, morte, il y aura sept ans, au mois de mars prochain.

Richard ne répondit rien, il se précipita hors de la chambre à la poursuite du messager ; mais le messager montait le seul cheval qu'il y eût dans la maison, et il fallut se résigner aux conséquences de sa maladresse.

V.

Le lendemain, Maurice alla au clapier de grand matin; il attendit vainement les lapins, et retourna à l'étang.

Un peu après son départ, Henreich et Hélène arrivèrent; tandis qu'Henreich tendait ses lacets, Hélène vit un aster dont la fleur était séparée de sa tige : c'était Maurice qui l'avait coupé d'un coup de la baguette de son

fusil. A cette époque, l'aster, petite marguerite de couleur lilas, est presque la seule fleur qui sépanouisse au milieu des arbres nus et de l'herbe desséchée.

— Maudit celui qui a coupé cette fleur! dit Hélène; il est triste et malfaisant comme le vent qui abat la dernière feuille des arbres: c'est la dernière fleur de l'année; il faut dire adieu aux promenades, à la verdure. Elle se prit à chanter à demi-voix :

Komm lieber mai, und mache
Die baeume weider grün
Und lass! . . . . . .

— Silence, Hélène! dit Henreich.

Il avait entendu un lapin. La jeune fille se remit auprès de lui, derrière une haie de sureau, dont les oiseaux, à leur approche, avaient abandonné les baies d'un noir violet; le lapin qu'avait entendu Henri vient se prendre au lacet. Comme l'heure s'avançait, et qu'Hélène avait froid, il se contentèrent de cette proie et reprirent le chemin de la maison.

Chemin faisant, il parlèrent du printemps : c'est ce qu'on a de mieux à faire l'hiver,

comme de songer à l'avenir dans les mauvais jours.

— Puis aussi, quand tu te marieras, dit Henreich, choisis un brave garçon avec lequel je me puisse accorder ; j'occuperai bientôt la place de mon père, nous ne nous quitterons pas, tu resteras avec ton mari dans notre maison. Nous ne serons pas bien riches, ma petite Hélène, mais nous serons heureux ; nous n'aurons pas de ruine à craindre, notre avenir est assuré et tranquille, nous vieillirons comme notre père et notre mère au milieu de nos enfans, et nous leur laisserons notre petite maison. — A propos de notre maison, j'irai demain dans le bois prendre des églantiers que je planterai devant ; j'en ai découvert qui sont plus hauts que moi. — Ce sera charmant, au mois de mai, quand les petites roses pâles sortiront de la verdure.

VI.

.... Malè consultis pretium est ;
prudentia fallax.
HORACE.

Quelques jours après, Richard et Maurice reçurent les réponses de leurs pères.

« Monsieur mon fils Maurice,

« Votre lettre mielleuse n'a qu'un but : c'est de me demander de l'argent, et de me choquer en me parlant de votre mère, qui, depuis votre départ, plaide avec moi, comme

vous le savez, en séparation de biens. Vous n'aurez pas d'argent, et je vous enjoins de revenir tout de suite pour continuer le cours de vos études. Ma fortune ne me permet pas de vous nourrir bien long-temps à ne rien faire. »

— Je ne savais rien de cette dissention, dit Maurice. Mais il se rappela que, quinze jours auparavant, il avait reçu une lettre de son père, et que, supposant qu'elle ne contenait que des admonitions et quelques préceptes de morale, il l'avait employée, sans la lire, à bourrer son fusil.

« Mon bon Richard,

« Je ne sais par quel hasard tu as appris mon mariage avec madame veuve Grumb; je craignais que cette nouvelle ne te fût désagréable; mais le ménagement avec lequel tu m'en parles, et le titre de « bonne mère » que tu lui donnes dans ta lettre m'ôtent toute inquiétude à ce sujet. Elle me charge de te dire qu'elle méritera ce titre de « bonne mère », et qu'il est bien précieux à ses yeux. Je ne savais pas que tu la connusses, comme

il paraît, par la commission que tu me donnes de te rappeler à son souvenir. Elle ne se souvient pas non plus de t'avoir vu, qu'une ou deux fois dans des maisons tierces; mais vous aurez bien vite fait connaissance, d'après les dispositions bienveillantes que vous avez l'un pour l'autre. Ce sera un grand bonheur pour moi de voir bien unis les deux plus chers objets de mes affections. Reviens tout de suite auprès de nous.

« Ton bon père. »

Les deux amis se regardèrent stupéfaits, puis se prirent à rire.

— Allons, Richard, c'est comme au collège : tu emportes encore le prix sur moi.

Ils firent leurs valises et se remirent en route le lendemain.

Maurice fut assez heureux pour trouver son père et sa mère réconciliés.

Richard, grâce à sa bévue, fut parfaitement reçu par sa belle-mère, qu'il n'avait jamais vue auparavant, et dont il ne soupçonnait pas l'existence.

Et une partie de l'hiver s'écoula paisiblement.

VII.

HÉLÈNE A MARIE.

« Ma chère Marie, depuis deux mois il s'est passé pour moi bien des choses tristes. Mon bon frère Henreich a été enlevé par la landwher, et nous a quittés, il y a huit jours, en pleurant. De plus, mon père est au lit, malade d'une fièvre très aiguë ; le médecin a annoncé à ma mère qu'il n'espérait plus le sauver ; aussi, depuis ce temps, toutes deux nous sommes

dans les larmes ; et encore nous faut-il les contenir devant lui , car il semble interroger nos visages. Il ne se croit pas aussi malade, et il n'y a rien de triste comme de lui entendre faire des projets pour l'année prochaine. Ma mère et moi nous n'osons nous regarder ; quand cela nous arrive, nous nous mettons toutes deux à pleurer.

Vois que de malheurs nous accablent à la fois, ma chère Marie. Qui l'aurait cru, il y a deux mois, quand tu passas avec nous si joyeusement la nuit de Noël ? Si mon pauvre père meurt, cemme il n'est plus que trop certain, ma mère et moi nous allons nous trouver abandonnées, sans ressources ; c'est horrible à penser. Aussi je t'écris pour te dire que j'accepte la proposition que j'avais refusée de prendre, à la ville, une place qui me mette à même de gagner du pain pour ma mère et pour moi. Je me sens de la force et du courage : le malheur développe vite.

Adieu ! ma chère Marie : aime-moi, j'ai bien besoin que tu m'aimes. »

VIII.

MARIE A HÉLÈNE.

« Ta lettre m'a beaucoup affligée, ma chère Hélène. Comment des gens bons et honnêtes comme vous ne sont-ils pas protégés par le ciel ? tandis que tant de méchans prospèrent ! Espérons que ton père vivra, chère Hélène ; tous les malheurs ne peuvent ainsi tomber sur vous à la fois.

Néanmoins, ce serait folie à toi, mainte-

nant que vous n'avez plus l'appui de ton frère, de négliger une excellente place qui se présente, une place où tu gagnerais par an deux cents florins. C'est chez une dame que l'on dit bonne et vertueuse ; tu n'aurais à t'occuper que d'elle, de lui tenir compagnie, lui faire des lectures et l'aider à sa toilette.

Mais il faudrait partir tout de suite, j'ai promis que tu serais arrivée demain : c'est sur cette promesse seulement que l'on n'a pas pris une autre personne, très recommandée, qui s'était offerte. Je comprends tout le chagrin que tu vas avoir de quitter ton père malade et ta mère accablée ; mais songe que c'est un moyen de leur être utile, et que n'en pas profiter ne serait pas une vraie tendresse, mais un pur égoïsme.

A la réception de ma lettre, fais promptement tes paquets et viens me trouver ; nous irons ensemble chez cette dame, qui, d'après ce que je lui ai dit de toi, attend ton arrivée avec une grande impatience. — Pense bien qu'un jour de retard te ferait perdre cette place. »

IX.

— Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
— Eh bien! tu vas aller en prison.
— J'avais donc bien raison de dire que je ne savais pas où j'allais.
ÉSOPE.

Le soleil s'était couché dans des nuages rouges, — c'était pour le lendemain un indice certain de vent et de sécheresse. — Aussi, de grand matin, Maurice se mit en route, le fusil sur l'épaule, et se dirigea vers une colline couronnée de sapins, de bouleaux et de genévriers, dont les baies et les bourgeons nourrissent les coqs de bruyères. Sa mère attendait

une nouvelle femme de chambre, et les préparatifs que l'on faisait pour la loger occasionaient dans la maison une sorte de tumulte auquel il n'était pas fâché d'échapper.

En traversant un chemin, il rencontra une voiture couverte. Deux femmes bien enveloppées s'y étaient endormies, et le cheval suivait de lui-même une route que probablement il avait souvent parcourue.

Maurice pensait alors à la bizarrerie du sort qui, laissant à l'homme le libre arbitre, lui permet si rarement d'accomplir les plans qu'il se creuse la tête à former; et il se rappelait une foule d'occasions où il n'avait pu mettre à exécution les projets les plus sages et les plus utiles; de telle sorte qu'ayant naturellement l'esprit juste, voyant bien les choses et les appréciant, il faisait sur presque tout d'admirables théories, et ne réussissait jamais à les suivre. A la suite de quoi il tomba dans le manichéisme, adoptant les deux principes du bien et du mal. — Le monde est partagé, se dit-il, entre deux puissances probablement égales, puisqu'elles se balancent et se tiennent en équilibre; mais une partie de cette puissance doit être divisée et confiée à des agens

inférieurs qui ont chacun leur département, — entre lesquels il doit y avoir nécessairement un petit démon à ailes de papillon, à figure ricaneuse, dont l'emploi est de taquiner les hommes, et de les irriter à coups d'épingles sans jamais faire une grave blessure.

C'est celui qui préside à toutes les petites contrariétés; c'est par sa puissance que ce que vous cherchez dans une bibliothèque ne se trouve jamais que dans le dernier livre que vous feuilletez, et que la seul tache d'encre qu'il y ait dans le livre couvre précisément le passage dont vous avez besoin; c'est lui qui, si vous êtes pressé de sortir pour une affaire importante, cache vos gants, et votre mouchoir, et votre canne, de telle sorte qu'il vous faut remonter quatre fois l'escalier; c'est lui qui embarrasse le pène de votre serrure, et vous retient prisonnier; c'est lui qui, si vous avez un rendez-vous, arrête votre montre ou la retarde, et sur la route fait sonner toutes les horloges en ricanant, pour vous apprendre que l'heure est passée et votre rendez-vous manqué.

Si, près d'une femme que vous aimez, et à laquelle vous n'avez pas encore osé faire con-

naître votre amour, il vous prend un accès d'audace provenant du jour qui baisse, ou d'un épais rideau qui produit cette demi-obscurité si favorable aux amans timides; si, après avoir hésité vingt fois, vous ouvrez la bouche pour faire un aveu peut-être désiré, le petit démon est là, qui inspirera à votre belle l'idée de relever le rideau, ou à un esclave la pensée d'allumer des bougies, ce qui fait que vous ne parlez pas, et que vous perdez une occasion que vous ne retrouverez peut-être jamais.

Comme il en était là de ses réflexions, il avisa que ce démon, quel qu'il fût, semblait s'être acharné particulièrement après lui, et qu'à sa persévérance et son assiduité près de lui, il était impossible qu'il eût le temps de s'occuper autant des autres hommes, — ce qui était une grave injustice. Ce doit être, du reste, dit-il, un démon très gai et très insouciant, et il doit souvent rire de bon cœur.

Cette idée amena insensiblement Maurice à celle-ci.

Ces deux femmes dorment confiantes en leur cheval. Il serait assez plaisant qu'à leur

réveil elles se retrouvassent juste à l'endroit d'où elles sont parties; et qui sait tout ce qui les attend de chagrins là où elles vont, et qu'elles éviteraient en n'y allant pas?

Il prit le cheval par la bride, le fit tourner longuement et lui mit la tête du côté opposé, puis le laissa aller. Le cheval, sans hésiter, du même pas, se mit à retourner à l'écurie sans que les femmes se réveillassent — et Maurice continua sa route vers la colline, où il espérait trouver des coqs de bruyère.

X.

HÉLÈNE A MARIE.

Ton étonnement est bien naturel, ma bonne Marie ; et il est bien malheureux pour moi que l'accident qui m'a empêché d'arriver à la ville m'ait fait perdre cette place dont j'aurais plus besoin que jamais.

Nous étions parties, ma mère et moi, avant le jour, avec mon linge et mes habits, dans une charrette que nous avait prêtée M. le garde

général. Nos adieux avaient été longs et pénibles; nous avions passé la moitié de la nuit à pleurer; et je ne sais comment, nous nous sommes endormies en route. Tu peux imaginer quelle fut notre surprise, quand nous fûmes réveillées tout à coup par un cahot, et quand nous nous trouvâmes accrochées contre une borne de la cour de M. le garde général, dans laquelle le cheval rentrait. Nous croyions dormir encore et rêver; mais, quelque extraordinaire et incompréhensible qu'elle me paraisse encore aujourd'hui, la chose n'est que trop vraie. La domestique de M. le garde général nous dit qu'il était chez mon père, qui, se sentant plus mal, l'avait fait demander. Mon premier mouvement fut de bénir l'accident qui nous ramenait, et nous courûmes chez nous si fort, que nous ne pouvions plus respirer. Mais au moment d'entrer j'hésitai, je sentis se réfroidir la sueur qui me couvrait le front. Il me sembla que j'allais trouver mon père mort. J'écoutai à la porte; on parlait. « Oh! monsieur, disait mon père d'une voix faible et languissante; je ne reverrai pas ma petite Hélène, ni mon fils Henreich. Mes yeux se troublent, et je ne vous vois plus qu'à tra-

vers un nuage. Je n'ose laisser entièremet sortir mon souffle, dans la crainte que ma vie ne parte avec. »

J'ouvris la porte en pleurant, et me jetai à genoux auprès de son lit. Mon imprudence faillit le tuer. L'émotion et le saisissement furent si grands qu'il tomba en faiblesse. Il n'y eut que le médecin, qui arriva sur ces entrefaites, qui put le faire revenir en lui faisant respirer un flacon.

Mon pauvre père parut bien heureux de me revoir. Mes larmes coulaient sur mon visage comme deux ruisseaux, sans que je pusse les arrêter. Je fus long-temps sans m'apercevoir de la présence d'un étranger, et quand je vis M. le garde général, ce fut pour le trouver importun; car mon seul désir alors, et mon seul espoir était de pleurer à mon aise et seule. Il demeura tout le reste du jour, et vers le soir il dit à ma mère : « Vous n'avez pas pu vous occuper de votre dîner, si vous voulez me le permettre, je ferai apporter le mien ici, et nous le partagerons sans cérémonie. » Il sortit et revint avec sa servante chargée de mets, cent fois plus recherchés que ce que nous mangeons d'ordinaire. D'abord je ne fis nulle

attention à cet appareil ; puis, quand les larmes m'eurent hébétée au point de me rendre presque insensible au sujet de ma douleur, je regardai autour de moi, et je ne fus pas peu surprise de ce repas, qui, à coup sûr, n'était pas son repas ordinaire, et n'avait pas été préparé sans intention. Je ne pus manger ; ma mère mangea peu et en s'efforçant, par politesse pour M. le garde général. Quand nous eûmes fini de dîner, il parla bas à mon père, et mon père pria ma mère et moi de sortir pour quelques instans, et nous allâmes reporter chez notre hôte la desserte du dîner. quand nous revînmes, mon père tenait dans ses mains celles de M. le garde général. Il m'appela et m'embrassa, puis me retint à son chevet, pria ma mère de s'asseoir près de son lit, et dit : « Ma bonne Marthe, et toi, ma petite Hélène, je vais mourir. »

Je me pris à pleurer. M. le garde général dit :

« Eloignez donc de semblables idées, Eloi ; le médecin a beaucoup d'espoir, et vous serez, avant deux mois, en parfaite santé. »

— Mon pauvre Eloi, dit ma mère, il ne faut pas ainsi désespérer de Dieu ; il ne voudra pas t'enlever à nous. »

Je sentis que je devais dire aussi quelque chose pour le détourner de ces idées sinistres: je voulus parler, il ne sortit de ma bouche que des sanglots. Mon père, comme s'il ne nous eût pas entendus, continua :

— Je vais mourir, et laisser ma vieille Marthe et ma petite Hélène sans appui; c'est là ma plus grande crainte et presque mon seul regret, — quoiqu'il y ait plaisir à vivre quand on est vieux, alors que la vie est concentrée et qu'on n'en perd rien, et que l'on regarde les autres gaspiller leur existence. — Depuis que je sens mon état désespéré, il y a une pensée qui m'empêche de dormir, et presque de penser à la mort et de me recommander à Dieu ; une pensée qui pèse sur ma poitrine comme un cauchemar, et qui m'aurait fait mourir en blasphêmant et en me raccrochant à la vie, comme un païen qui ne sait pas qu'après cette vie il y en a une meilleure pour ceux qui ont été honnêtes et ont élevé leur famille en travaillant, sans avoir égard à un peu de fatigue et de sueur; c'est la pensée de laisser sans pain ma vieille Marthe, qui m'a tenu bonne et fidèle compagnie tout le temps de ma vie, qui a rempli ma maison de bonheur; et cette

chère enfant si jolie, si faible, si timide; mais Dieu m'a envoyé un bon ange pour me faire quitter la vie avec résignation et confiance, ainsi qu'il convient à un chrétien.

« M. le garde général me demande Hélène en bon et légitime mariage pour en faire sa compagne et sa femme, et il prendra Marthe avec lui. »

Ma mère prit l'autre main de celui que mon père appelait un bon ange. Moi, je restai étourdie comme si j'avais reçu un coup sur la tête; alors M. le garde général se leva, me prit une main que je ne songeai pas à retirer, et me dit beaucoup de choses que je n'entendis pas, tant j'étais stupéfaite. Je ne puis te dire tout ce qui se passa ensuite; mais je consentis à tout, abattue que j'étais par la douleur. Il s'en alla promettant de revenir le lendemain de bonne heure, et moi je me retirerai dans ma chambre, laissant mon père et ma mère s'entretenir de ce qui venait de se passer et se féliciter.

C'est dans ma chambre que je t'écris, ma bonne Marie, après avoir beaucoup pleuré. Il me semble, sans que je m'en puisse expliquer les raisons, qu'il m'est arrivé un grand

malheur, et je pleure avec délices. Tu as vu M. le garde général. Cet homme n'est pas précisément laid, mais il y a dans sa physionomie quelque chose de dur et de méchant. Je crois à la physionomie, elle ne m'a jamais trompée. La première fois que je t'ai vue, j'ai été entraînée vers toi, et au bout d'une demi-heure je t'aimais presque autant qu'à présent.

Je te le répète, je ne comprends pas le serrement de cœur que me donne l'idée d'être la femme de M. le garde général : pourtant j'ai promis à mon pauvre père, je ferai ce que j'ai promis.

XI.

DEUX THÉORIES SUR L'AMOUR.

Επέων δέ πολὺς νόμος ἔνθα ἔαὶ ἔνθα.

Prætulerim... delirus inersque videri,
Dùm mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm sapere et ringi.

HORACE.

Il est évident, dit Maurice, qu'il viendra un jour où je considérerai comme d'étranges rêveries mes idées présentes sur l'amour ; reste à savoir si alors je serai plus sage, ou si je n'aurai fait que changer de folie ; car je crois bien que ceux-là se vantent d'être sobres, qui ne

digèrent plus; ceux-ci d'être chastes, dont le sang est mort et stagnant; les autres d'avoir appris à se taire, qui n'ont plus rien à dire; en un mot, que l'homme fait des vices des plaisirs qui lui échappent, et des vertus des infirmités qui lui arrivent. Que si le jeune homme est riche de ce qu'il espère, le vieillard se fait riche de ce qu'il n'a plus, semblable au renard de la fable, qui, ayant perdu sa queue dans un piége, disait aux autres renards : Que faites-vous de cette queue inutile qui n'est bonne qu'à balayer la poussière et à produire dans les broussailles un bruissement révélateur? Ce qui me fait prendre en grande pitié la sagesse humaine, et me mène naturellement à me laisser aller à mes sensations, persuadé que je suis que celles du jeune homme ne sont mauvaises que pour le vieillard, et que toute sensation est légitime, par cela seul qu'elle est. Ainsi, je répète que je ne comprends l'amour que pour une femme vierge; que je ne serais jaloux du passé autant que du présent; que je n'aimerais une femme qu'autant qu'elle serait toute à moi, toute sa vie et tout son amour. Je serais envieux des baisers qu'elle aurait donnés à sa mère étant petite

mle; je voudrais que toute sa vit fût en moi; je voudrais être sa mère, sa sœur, son amant; je voudrais que le souffle qui agiterait ses cheveux blonds ne fût que mon haleine, qu'il n'y eût pour elle d'autre soleil que mes regards, d'autres sensations que celles que je lui donnerais; je serais jaloux du plaisir qu'elle ressentirait à manger un fruit, à respirer le parfum d'une fleur; ou plutôt, comme Dieu, je voudrais être pour elle tout ce qui est; je voudrais être le fruit qu'elle mangerait, la fleur qu'elle respirerait, l'arbre qui ombragerait son front, l'eau qui l'embrasserait à la fois toute entière, l'air qui rafraîchirait ses joues et agiterait ses cheveux, le son de l'instrument qui la charme et fait bondir son cœur et danser ses pieds d'eux-mêmes, l'herbe fleurie sur laquelle elle marche et se couche.

Alors seulement j'aurais à moi toute sa vie.

Malheureusement, c'est un amour impossible dans notre vie : aussi ai-je souvent pensé que je le trouverais après ma mort, alors que mon corps et mon âme divisés et partagés en parcelles insaisissables, je serai l'herbe, les fleurs et le vent; car de ce que l'on appellera la pourriture de mon corps, et qui n'est

qu'une dissolution des parties, naîtront les fraîches couleurs, l'odeur des roses et le feuillage parfumé des chênes. — A ce compte, très réellement la vie n'est qu'une prison.— Mes molécules rassemblées, resserrées sur une petite surface, me condamnent à un petit nombre de sensations; mais la mort déliera ces molécules emprisonnées ; la partie céleste de moi, l'âme, remontera au foyer éternel du calorique, et redescendra sur la terre dans les rayons du soleil qui fait tout naître ; le reste de moi se divisera à l'infini et deviendra partie de tout ce qui est.

—En attendant tout cela, dit Richard, je ne sais comment tu t'arrangeras avec ton amour pour une vierge? Comment pourras-tu jamais te convaincre qu'une femme, avant d'être à toi, n'aura pas été à un autre.

—Ainsi l'amour qui me brûle le cœur est un pressentiment ou un souvenir d'une autre vie; c'est un amour céleste que j'aurai, malgré moi, la folie d'offrir à des femmes pour lesquelles il est trop pur; semblable à nos ancêtres qui adressaient leurs vœux à un tronc d'arbre sous le nom d'Irminsul. Peut-être,

il vaudrait mieux pour l'homme se résigner aux limites de sa vie, y renfermer ses espérances et ses désirs, et jouir de ce qu'elle renferme de bon, sans tout flétrir par une comparaison avec ses souvenirs et ses pressentimens célestes. Je suis comme un homme, qui, ayant respiré un air pur et dégagé d'azote sur le sommet d'une montagne, ne voudrait plus respirer dans la plaine. Les désirs pour le lendemain ne le font pas venir plus vite, et semblent au contraire l'éloigner. Il faut prendre à chaque jour ce qu'il apporte de bonheur et de plaisirs. Il en est de même de notre vie humaine. Vivons-la et attendons l'autre; mais ne gâtons pas celle-ci par la comparaison de l'autre; ne demandons pas au tilleul le parfum de la rose, au clavecin les sons de la harpe. Suivre ces conseils serait probablement le meilleur moyen d'arranger sa vie. Cela pourrait d'abord paraître une mutilation; mais ce ne serait que la taille que l'on fait aux arbres, et qui leur fait porter plus de fruits. Mais c'est une chose pour moi trop difficile et à laquelle je ne puis me résigner. Ainsi, je te l'ai dit, je continuerai à me livrer à mes sensations.

— C'est-à-dire que tu vois ce qu'il faut faire,

et que tu ne le fais pas. Je ne suis pas de ton avis : les premières idées que tu as énoncées me paraissent singulièrement mystiques et obscures, tandis que les dernières me plaisent assez, et que je m'en servirai pour mon usage particulier. Ainsi, je ne demanderai aux femmes que ce qu'elles peuvent réellement me donner, de l'affection et du plaisir.

— Je n'aime pas à entrer dans ces idées, parce qu'il y a en moi une sorte de régulateur qui tend à la vérité mathématique et dépoétise mon imagination, qui à elle seule me donne plus de jouissance que ne m'en offre tout ce qu'il y a dans la vie. L'amour, tel que je le sens, et tel que, plus vieux, je trouverai peut-être ridicule de le sentir, est un culte, une idolâtrie ; ce que j'aime, ce n'est pas la femme telle qu'elle est, c'est la femme telle que je la fais. Je reviens à Irminsul : c'était une assez vilaine chose qu'un vieux tronc de chêne ; mais nos ancêtres le surchargeaient de la pourpre romaine et des anneaux d'or arrachés aux doigts des chevaliers romains, de telle sorte que le tronc était caché, et qu'on ne voyait plus que les offrandes et les ornemens. C'est à peu près ainsi que je procède à l'égard de la femme:

son éclat est un reflet de mon amour, sa beauté est la couronne et la guirlande d'illusions dont je la cache ; l'encens divin que je brûle devant ma divinité, j'arrive à m'imaginer que c'est son haleine ; ces vives couleurs dont la peint mon imagination, je crois qu'elle les possède ; ce que j'aime, c'est un enfant de mon cerveau délirant.

Certes, il y aurait un autre amour à donner à la femme ; il y a en elle des choses que l'on pourrait aimer, sans lui créer des perfections imaginaires ; mais il faudrait n'avoir pas rêvé ces perfections, n'être pas comme les compagnons d'Ulysse, qui, après avoir mangé les fruits du lotos, ne trouvaient plus de saveur à aucun autre fruit, et se consumaient de désirs près des délicieuses figues de l'Attique. Il faudrait aimer dans les femmes les qualités réelles qu'elles possèdent, et le plaisir qu'elles donnent.

— Je t'affirme que c'est tout ce que j'aime en elles, et que je ne leur demande pas autre chose.

— Tu seras plus heureux que moi, parce que ta route a un but, et que la mienne n'en a pas ; tu trouveras les figues délicieuses, moi

j'ai goûté les fruits du lotos, le souvenir de leur saveur affadira tout pour moi. Mon culte pour la femme est absurde ; la femme est trop semblable à l'homme pour qu'on lui adresse un culte ; excepté quelques modifications, le corps et l'âme sont pareils dans les deux sexes ; c'est de l'affection qu'on doit à la femme, parce que l'homme n'ayant pas comme Dieu tout en lui, la femme est le complément de son existence ; on doit aimer la femme comme une partie de soi, comme l'aveugle aimait le boiteux qui le dirigeait, comme le boiteux aimait l'aveugle qui le portait, comme s'aiment deux joueurs d'échecs, parce qu'ils trouvent ensemble un plaisir que chacun d'eux ne pourrait trouver seul. Mais cette manière de considérer l'amour, qui, plus je l'approfondis, plus elle me semble réelle et raisonnable, est trop prosaïque ; je ne veux pas dépouiller l'amour des illusions qui l'embellissent à mes yeux : si on voulait retrancher de la vie tout ce qui est illusion, on ôterait aux corps les couleurs, qui ne sont que l'absorption ou la réflexion des rayons solaires ; on ôterait à l'herbe sa couleur verte, à la rose ses nuances pourprées. Je tiens pour certain que mes

croyances sur l'amour sont des rêves, mais de ces rêves dans lesquels, en la conscience que l'on dort, on craint de se réveiller : ainsi, je ne veux plus en parler aussi mathématiquement; à force de me prouver que je dors, je finirais par ne plus dormir, et je regretterais le songe.

— Puisque tu refuses de te servir de ta raison, et que tu la laisses de côté, comme on laisse au grenier de beaux meubles un peu vieux pour remplir sa maison de colifichets que la mode invente et détruit en un mois, je m'en servirai en ta place, et nous verrons si j'en ferai bon usage. Tu n'as pas oublié que tu passes la soirée chez mon père.

— Au contraire, je l'ai complètement oublié. J'ai promis d'aller ce soir travailler avec mon ami Fischerwald, qui s'occupe d'un grand ouvrage sur la botanique; je dessine les fleurs de son herbier, et il les fait colorier par des mercenaires.

XII.

HÉLÈNE A MARIE.

Il n'y a qu'à toi que j'oserais écrire ce qui s'est passé en moi, et ce que je fais me paraît à moi-même si extraordinaire que je ne suis pas bien sûre de n'avoir pas de grands torts.

Depuis ma dernière lettre mon père a senti son état s'améliorer, hier même il a essayé de se lever, mais il est encore trop faible. M. le

garde général est venu tous les jours à la maison, toujours s'efforçant de me dire des choses agréables, moi ne répondant pas, ou répondant des choses insignifiantes. Avant qu'il fût décidé qu'il serait mon mari, cet homme ne me déplaisait pas, je le voyais même avec plaisir; mais maintenant sa vue me produit l'effet que cause l'aspect d'un reptile, un frisson involontaire. Notre mariage est fixé à trois jours d'ici, et hier ma mère m'a prise à part, elle m'a fait de bizarres confidences : dans trois jours je serai déshabillée dans le même lit avec cet homme, et il faudra me soumettre à tout ce qu'il jugera à propos. Je me suis mise à pleurer; j'ai juré à ma mère que je n'y pourrais jamais consentir, que je ressentais pour lui un invincible éloignement; elle a souri, en me disant que cela passerait. J'ai été choquée de voir répondre aussi légèrement sur une chose qui me rend si malheureuse; je me suis crue perdue en voyant que ma mère n'avait aucune sympathie pour mes chagrins. J'ai long-temps pleuré quand j'ai été seule, puis j'ai écrit à M. le garde général; je lui ai dit que la probité m'obligeait à lui avouer que je ne l'aimais pas, que je ne l'épousais qu'avec ré-

pugnance, et que je ne me croyais pas capable d'accomplir les devoirs dont j'allais prendre l'engagement sacré. Il ne m'a pas répondu, et le lendemain matin mes parens m'ont montré une lettre qu'il leur avait envoyée. Il m'a semblé bien mal à lui de vouloir m'obtenir ainsi sans me consulter, de prétendre *faire l'affaire*, avec mes parens malgré moi, comme s'il s'agissait d'une coupe de bois ou de quelques pièces de gibier. Ma mère m'a reproché de manquer de confiance en elle ; je lui ai répondu qu'elle avait repoussé ma confiance par un sourire ironique. Alors je leur ai peint énergiquement ma répugnance pour ce mariage ; il m'ont répliqué par des considérations d'intérêt ; et quand je leur ai parlé avec l'effroi que j'en ressens du supplice horrible d'un mariage sans amour, ils m'ont dit que j'étais un enfant, que je ne savais ce que je disais, qu'ils voyaient mieux que moi ce qui était bon et convenable, qu'ils ne faisaient rien que dans mon intérêt, et que de bons parens devaient user de leur autorité pour faire boire à leur enfant une boisson amère, si elle doit lui être salutaire. J'ai encore voulu discuter, mais ils m'ont dit de me taire. Alors je me suis jetée à

genoux et je les ai priés, ils ont été inflexibles; puis ma mère m'a dit que mon père ne pourrait travailler d'ici à quelque temps, que si ce mariage ne se faisait pas, notre avenir à tous trois était de mourir de faim; j'ai répondu que je travaillerais pour eux le jour et la nuit; que je serais heureuse et fière de nourrir mes parens. Ils m'ont renvoyée dans ma chambre.

Plus j'y songe, Marie, plus je vois qu'il est impossible que ce mariage s'accomplisse; il m'effraie plus que ne ferait la mort; — il ne se fera pas.

J'ai fait encore une dernière tentative : j'ai écrit une seconde lettre à M. le garde général; si elle n'obtient pas de succès, je prendrai la fuite; j'irai te demander un asile et du travail; je travaillerai pour moi et pour mes parens; j'abandonnerai cette vie si douce, si calme, si renfermée, que j'ai menée jusqu'ici; cette maison où mon frère et moi nous sommes nés; je quitterai tout plutôt que de céder à ce qu'on veut faire de moi.

XIII.

HÉLÈNE A MARIE.

Tout est décidé, je partirai cette nuit, seule, sans guide, avec du linge et quelques robes; — attends-moi.

Ce matin, on a apporté les présens de noce, j'étais indignée contre mon promis.

— Mademoiselle, m'a-t-il dit, je n'ai pas répondu à votre lettre qui n'est qu'un enfantillage; soyez persuadée de mon empressement à vous être agréable en toute autre circonstance.

— Monsieur, ai-je répondu, je voudrais avoir avec vous un entretien.

Il a fait semblant de ne pas m'entendre, et est allé parler à ma mère; quand j'ai vu que tout était inutile, que je ne pouvais plus compter sur personne que sur moi, j'ai retrouvé de la force, je n'ai plus fait aucun effort sur des cœurs durs qui ne comprenaient ni ma pâleur, ni mes yeux fatigués de pleurer; je me suis laissé essayer ma robe de mariée, j'ai reçu avec résignation les complimens de M. le garde général, et je profite d'un moment où je suis seule pour t'avertir que je pars cette nuit et que j'arriverai près de toi vers deux ou trois heures de la nuit; tâche de me trouver une occupation. Depuis que je suis décidée à partir, j'ai parcouru cette maison avec attendrissement; une chose surtout m'a arraché des larmes, c'est de voir les grands églantiers que mon pauvre frère Henreich a plantés sur le devant de la maison un mois avant son départ; ils commencent à fleurir; ce ne sera ni pour lui ni pour moi que fleuriront leurs petites roses pâles, et que le vent secouera leur parfum dans les soirées d'été.

XIV.

HÉLÈNE A SON PÈRE ET A SA MÈRE.

Mes chers parens,

Si j'use de ruse avec vous, et si je fuis la maison où je suis née, ne croyez pas que ce soit pour éviter la surveillance de mes parens et pour me livrer à aucun mauvais penchant; la seule cause qui me porte à une telle extrémité de me jeter seule, sans protection et sans

appui, au milieu du monde, est l'éloignement insurmontable que je ressens pour le mariage que vous voulez me faire contracter, et pour l'homme qui ose poursuivre l'exécution de ses projets, quoique je ne lui aie pas fait mystère de ma répugnance et de mes angoisses. Croyez, mes chers parens, que c'est avec des larmes et une douleur profonde que je vous quitte; mais ce serait un crime à moi de me laisser ainsi engager dans des devoirs qui me sont odieux et que je n'aurais pas la force d'accomplir. Loin de vous, votre fille se conduira toujours sagement et honnêtement dans la retraite et le travail, et son plus grand désir est de pouvoir vous rendre une partie de ce que vous avez fait pour elle; — surtout ne faites aucune tentative pour me faire revenir, vous devez comprendre que ce n'est pas sans de longues réflexions que j'ai pu exécuter une semblable résolution, et sans des motifs irrésistibles; je vous jure sur vos têtes et sur celle de mon frère Henreich, c'est-à-dire sur ce que j'ai de plus cher au monde, — que si vous, ou M. le garde général vous veniez à découvrir ma retraite, on n'aurait pas plus tôt passé le seuil de la porte pour me venir chercher, que je me

jetterais par la fenêtre, et l'on me trouverait en bas, morte et en lambeaux.

Adieux mes chers parens ; en partant, tremblante et pleurante, j'ai prié et j'ai béni vous et votre maison; ne m'accorderez-vous pas aussi votre bénédiction, pour me donner de la force et du courage dans la triste situation où je me trouve?

Votre fille, bien triste et bien aimante,

HÉLÈNE.

XV.

D'UN COMTE QUI MARCHAIT DANS LA RUE.

C'eût été un charmant spectacle de voir Hélène et Marie, toutes deux seules dans une petite chambre, pauvre, mais admirablement propre; le mobilier se composait d'un seul lit, de deux chaises, d'une grande table, et d'une petite toilette avec une glace; les deux jeunes filles à peine vêtues, les cheveux seulement relevés sur la tête, travaillaient avec

ardeur. En peu de leçons, Hélène était parvenue à seconder assez bien Marie, qui enluminait des estampes pour les libraires et les marchands de nécessaires. Heureusement pour les deux amies que, lorsque Hélène était arrivée, Marie avait reçu une très forte commande et qu'elles avaient de l'ouvrage plus qu'elles n'en pouvaient faire; de sorte qu'elles gagnaient très bien leur vie en travaillant assiduement, et en observant la plus stricte économie.

Les parens d'Hélène n'avaient dirigé contre elle aucunes poursuites; elle leur avait écrit pour leur enseigner un endroit où ils pouvaient adresser leurs lettres, les priant instamment de lui donner de leurs nouvelles, et surtout de celles de son père dont la maladie lui causait les plus graves inquiétudes. Mais ils n'avaient répondu ni à une première ni à une seconde lettre.

Tous les trois ou quatre jours, un peu avant la nuit, Marie et Hélène allaient porter leur ouvrage et recevoir leur argent, puis elles rentraient chez elles le plus vite qu'il était possible.

Un soir, quelques soins de ménage retinrent Marie, Hélène alla seule chez le libraire

qui leur donnait de l'ouvrage ; en revenant, elle alla voir si son père ou sa mère ne se seraient pas décidés à lui écrire ; il n'y avait rien, elle se remit en route triste et rêveuse.

La pauvre enfant, elle était bien abandonnée, elle qui, élevée dans l'abondance, les soins et la sollicitude, n'avait jamais respiré que l'air pur de la campagne; elle était obligée d'aller seule par les rues pour porter l'ouvrage de ses mains, et il n'y avait au retour qu'une jeune fille comme elle, bonne et prévenante, mais devant laquelle elle n'osait pleurer, car c'eût été l'affliger inutilement. Marie faisait tout ce qui dépendait d'elle pour rendre plus supportable la situation de sa jeune amie; mais, orpheline dès son plus bas âge, elle était accoutumée au travail, à l'air renfermé d'une chambre et à la solitude ; elle ne sentait pas tout ce qui manquait à Hélène, et quand elle la voyait triste et abattue, elle lui en faisait doucement des reproches ; Hélène alors tâchait de cacher son chagrin.

Comme elle cheminait, songeant tristement à tout ce qui s'était passé pour elle depuis quelques mois, songeant aussi à l'avenir plus incertain et plus triste encore que le pré-

sent, il lui venait presque des regrets de n'avoir pas épousé le garde général; elle n'aurait pas été séparée de sa famille et sevrée de ces douces habitudes d'affections dont elle sentait si douloureusement la privation. Elle se trompa de chemin, voulut revenir sur ses pas et s'égara complètement; alors elle fut forcée de s'adresser à un marchand pour demander sa route. Un homme passait alors, qui s'arrêta, et lui offrit poliment de la conduire; Hélène le remercia, et lui dit qu'elle aurait assez d'une simple indication. L'inconnu alors cessa d'in-d'insister, et tandis qu'Hélène se hâtait de regagner la maison, il resta debout, stupéfait et comme pétrifié jusqu'au moment où il ne la vit plus; alors il entra chez le marchand, et lui demanda s'il connaissait cette jeune fille.

On ne rencontre pas souvent en effet de figures semblables à celle d'Hélène, ce n'était rien que ses cheveux bruns, ses yeux noirs, les contours parfaits de sa figure, ce qui touchait et faisait frissonner le cœur au premier aspect, c'était sur sa physionomie un calme, une pureté que l'imagination ne donne qu'aux anges — et quand elle levait les yeux, un regard douv, velouté, et cependant triste et pé-

nétrant — et encore dans la taille et la démarche une majesté sans raideur, une grâce aérienne.

Le marchand n'avait jamais vu Hélène et ne put satisfaire la curiosité de l'inconnu, qui parla bas à un domestique qui le suivait; le domestique marcha rapidement sur les traces d'Hélène, et son maître continua paisiblement son chemin.

XVI.

LE COMTE LEYEN A HÉLÈNE.

Mademoiselle,

Vous êtes bien belle ; je ne suis pas probablement le premier à vous dire. Depuis le jour où un hasard m'a fait vous rencontrer, je n'ai pas eu d'autre pensée que vous; tous les plaisirs qui me suffisaient auparavant m'ennuient et me fatiguent, mon seul plaisir a été de m'occuper de vous.

Une chose surtout m'a frappé; autour de

moi se pressent des femmes en foule, quelques-unes sont belles, toutes sont richement parées; le satin, les dentelles et l'or rehaussent leur beauté; leurs cheveux étincellent de diamans; mais aucune n'a cette beauté angélique, cette suaveté de formes, cette virginité dans la voix et le regard, qui font que vous ne ressemblez à aucune femme, que depuis que je vous ai vue elles sont pour moi moins que des femmes, ou vous plus qu'une femme. Eh bien! le sort a été envers vous plus qu'injuste, il a été absurde.

Tandis que tant de femmes auxquelles vous êtes si supérieure par votre nature emprisonnent de grands pieds dans de petits souliers de satin, revêtent leur corps déformé des plis ondoyans de la soie, enlacent des fleurs artificielles dans leur chevelure artificielle, il semble d'abord que pour vous, pour vos formes élégantes, il faudrait inventer des tissus plus riches et plus fins; que pour vos petits pieds le satin est grossier et peut les blesser; que votre chevelure secoue autour de vous un parfum plus doux que ceux de l'Arabie, et que la nature n'a pas de fleurs assez fraîches pour la couronner.

Bien loin de là, une toile grossière, une coiffure commune semblent s'efforcer de voiler et de dénaturer votre beauté. Il faut qu'on la devine, averti par ce frémissement que cause la présence d'une divinité.

D'ordinaire, la nature, comme un noble artiste, semble fière de ses chefs-d'œuvre; elle a soin que tout autour d'eux ajoute à leur éclat et relève leurs avantages. C'est sous un ciel pur qu'elle a fait naître les plus brillans oiseaux, c'est dans les plus belles fleurs qu'elle a caché les plus suaves parfums.

Ce que je vous demande, mademoiselle, c'est de réparer cette sottise du sort, c'est de transplanter une fleur que la nature a pris plaisir à former sous le ciel et dans l'air qui lui conviennent, sans souffrir qu'elle étale ses couleurs, exhale son parfum, et vive sa courte vie, sans que personne la voie et la respire, et se nourrisse de son miel.

Si les diamans doivent être quelque part, c'est sur votre front; je dis les diamans parce que c'est ce qu'il y a de plus rare et de plus beau; je voudrais qu'on pût trouver quelque chose qui ne fût que pour vous, je voudrais vous couronner d'étoiles.

XVII.

LE COMTE LEYEN A HÉLÈNE.

Vous n'avez pas répondu à ma lettre, mademoiselle, c'est que vous ne m'avez pas compris; vous avez confondu mon hommage avec des hommages vulgaires souvent offensans pour la femme qui en est l'objet. Vous n'avez pas compris que vous aviez fait naître en moi une noble pensée; que j'ai voulu, non acheter ni payer votre amour, que tous les trésors de

la terre ne pourraient payer, mais avec mon amour vous offrir tout ce que le sort m'a donné, et qui devrait vous appartenir, car ceux-là doivent être rois et maîtres de la terre et de ses trésors qui ressemblent le plus à Dieu, qui a tout fait; et jamais les extases de mon imagination ne m'ont fait aussi bien comprendre qu'il est des êtres au-dessus de l'homme, ministres de bonté, chargés de distribuer à chaque homme sa part des libéralités de Dieu, sa part de félicité dans cette vie, que votre courte apparition.

Je vous aime, mademoiselle.

Je n'ai point l'insolence de vous offrir de l'argent pour votre amour, je vous offre mon amour en échange du vôtre. La richesse que je dois au hasard ne doit pas plus être un vice à vos yeux que votre pauvreté n'en est un aux miens; je ne prétends en tirer aucun avantage, il ne serait pas juste que ce fût pour moi une cause d'exclusion. Si vous n'aimez personne, vous aimerez; pourquoi ne serait-ce pas moi? à coup sûr ce ne sera jamais un homme plus passionné. Aimez-moi, non parce que je suis riche, mais quoique je sois riche. Si vous étiez riche et moi pauvre, je vous aimerais de même,

et je n'hésiterais pas à vous l'avouer. Si la fortune ne donne ni vertus ni élévation d'âme, elle ne les ôte pas néanmoins. Je vous aimerais de même fussiez-vous plus riche que la reine de Saba, et je ne rougirais pas de vos dons. En amour celui-là est le bienfaiteur qui veut bien recevoir de l'autre.

Répondez-moi un seul mot, dites-moi au moins que mon amour ne vous offense pas, et que vous n'avez pour moi ni haine ni mépris. En ne me répondant pas, jeune, fraîche et naïve comme je vous crois être, vous agissez exactement comme ferait une adroite coquette qui ne voudrait ni faire naître ni faire mourir l'espoir.

XVIII.

HÉLÈNE AU COMTE LEYEN.

Monsieur le comte,

Je ne vous hais ni ne vous méprise ; loin d'être offensée de vos sentimens pour moi et de vos généreuses intentions, je ne puis que vous en remercier et vous en savoir gré, mais je ne veux ni ne dois les accepter. Je vous aimerais, monsieur le comte, que je ne voudrais pas être votre maîtresse ; vous n'aimeriez bientôt plus une femme que le monde mépri-

serait. Mais je ne vous aime pas. Il n'y a là ni coquetterie ni adresse. Pauvre jeune fille, je ne suis pas si savante, et j'espère ne l'être jamais. Je ne vous aime pas; vous êtes assez spirituel et assez honnête homme pour comprendre que notre correspondance ne peut être plus longue; ayez, je vous prie, la bonté de ne plus envoyer le domestique qui me suit quand je sors, et reste des journées entières sous mes fenêtres; je ne recevrai plus de lettres, la présence de votre domestique ferait jaser sur moi. Si je ne puis accepter vos dons, ne m'enlevez pas mon seul bien, ma réputation de sagesse et d'honnêteté.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le comte, votre très humble servante.

HÉLÈNE.

XIX.

UNE CIVIÈRE.

Malgré la lettre d'Hélène, le comte ne perdit pas courage ; seulement il fit quitter sa livrée au domestique chargé de lui rendre compte de ce qui se passait. Il voulut essayer de quelques présens ; ils ne furent pas reçus : il savait les jours où sortait Hélène, et jamais il ne manquait de se trouver sur son chemin.

Cependant il finit par perdre patience : une autre intrigue vint de distraire. Hélène n'entendit plus parler de lui, et lui ne pensa plus à elle que comme on se rappelle un songe agréable dont l'impression s'efface tous les jours.

Cependant arrivait le printemps.

Le soleil, plus chaud, colorait les toits qui semblent le salir : les rayons du soleil doivent se coucher mollement sur l'herbe et le feuillage.

Sur le bord des rivières fleurissaient les chatons des saules, autour desquels venaient déjà bourdonner les abeilles; on sentait un besoin d'air frais, et la poitrine s'en gonflait avec avidité.

Les premières violettes parfumaient l'herbe et la mousse; les cerisiers balançaient leurs riches panaches de fleurs blanches; les trembles, les hêtres, les érables, se couvraient de feuilles, ainsi que les aubépines; les oiseaux d'hiver avaient cessé leurs chants secs et aigus, et la fauvette dans le jeune feuillage des lilas faisait entendre sa voix pleine et vibrante; le rossignol aussi commençait à chanter.

On était au mois d'avril.

Pour la première fois de sa vie, Hélène ne jouissait pas de ce réveil de la nature; elle demeurait tristement renfermée entre des murailles humides, — elle, accoutumée à renaître avec les fleurs sous les rayons caressans du premier soleil.

De sa fenêtre, elle voyait du ciel à peu près une toise carrée; mais elle le voyait bleu, transparent : c'était assez pour lui rappeller la forêt qui devait feuillir et exhaler un doux parfum; l'herbe qui, perdant ce vert morne et froid de l'hiver, prenait une teinte jeune et vigoureuse. Que n'eût-elle pas donné pour une branche en feuilles, pour quelques fleurs de prunier!

Mais, dans les villes, on ne fait que soupçonner le printemps par les indications de l'almanach, et par l'aspect de l'air chaud et transparent; les plus belles fêtes de la nature ne sont, pour l'habitant de la ville, que l'harmonie lointaine d'un bal pour le pauvre qui meurt de froid à la porte de l'hôtel.

La pauvre Hélène pleurait, — puis elle tomba malade.

Marie la soigna comme eût fait une mère;

il fallut payer un médecin et acheter des drogues.

Marie travailla une partie de la nuit; ses jolis yeux devenaient rouges et fatigués; son teint perdait sa fraîcheur. Hélène s'en apercevait, et lui serrait les mains en pleurant.

Marie s'en aperçut aussi, et, en se regardant dans son miroir, elle sentit s'échapper de ses yeux une larme qu'elle se hâta d'essuyer.

Pour Maurice, un jour il partit pour aller dessiner quelques fleurs de l'herbier de son ami Fischerwald, puis en route il se dit: Dessiner des fleurs quand les abricotiers fleurissent! Bast! je vais aller vivre au milieu des arbres qui se chargent de feuilles et de fleurs, et d'oiseaux qui chantent; je vais marcher sur l'herbe et sur les violettes et sur les fleurs de fraises; je vais respirer le parfum du jeune feuillage; je vais voir la nature reprendre ses habits de fête; je vais gonfler ma poitrine d'air; je vais vivre à la campagne; je vais me sentir et m'écouter vivre: la vie est au printemps une jouissance et un bonheur.

Et il partit: de sorte que l'ouvrage de son ami Fischerwald fut suspendu; de sorte que

l'imprimeur ne put continuer à donner à Marie des gravures à enluminer, et que Marie se trouva sans ouvrage : alors elle vendit, sans rien dire à Hélène, une petite croix d'or qu'elle tenait de sa mère ; mais Hélène le vit, et, sans rien dire non plus, l'embrassa en pleurant. Cette somme suffit quelques jours; mais elle devait avoir une fin, et Marie, qui sortait cependant tous les jours, ne pouvait trouver d'ouvrage.

Hélène voyait décroître chaque jour les misérables piles de kreutzers qui étaient sur la cheminée, et après cet argent il n'y en aurait pas d'autre. Hélène songea qui si Marie était seule, elle pourrait avec ce qui lui restait attendre qu'il lui arrivât du travail ; tandis que les dépenses accrues par les frais de la maladie auraient dévoré les quelques groschen, et que toutes deux se trouveraient sans ressources et sans pain.

Un matin donc que Marie, comme de coutume, était sortie pour voir si quelqu'un voudrait lui donner à travailler Hélène dit à une vieille voisine que Marie, à qui elle avait quelques obligations, avait priée de rester près d'elle :

— Ma bonne, je ne puis voir plus longtemps Marie se tourmenter et s'accabler de privations pour moi : on m'a dit qu'il y a des maisons où l'on reçoit et où l'on soigne les pauvres malades, faites-moi l'amitié de m'y conduire, je vous en aurai une grande reconnaissance.

— Comment ! s'écria la vieille, vous voulez aller à l'hôpital ?

— Pourquoi pas ma bonne ?

— Mais, ma chère, dit la vieille en joignant les mains, il n'y a que les misérables qui vont là.

— A coup sûr, dit Hélène, aucun d'eux n'est plus misérable que moi. Dites-moi, ma bonne voisine, voulez-vous m'aider à m'habiller, pour que nous puissions partir avant le retour de Marie.

— Non, non, dit la vieille, mademoiselle Marie ne me pardonnerait pas de vous avoir aidée dans un semblable projet.

— Comme vous voudrez, ma bonne, dit Hélène avec des yeux que la fièvre rendait ardens. Si vous ne voulez pas m'aider, j'irai seule en m'appuyant contre les maisons : on ne refusera pas de m'indiquer le chemin, et

en parlant ainsi elle se leva sur son séant ; mais sa tête appesantie par le mal retomba sur le traversin.

— Vous, le voyez dit la vieille, vous n'auriez pas le force de faire le trajet.

— Mais alors que vais-je devenir avec ma pauvre Marie ? Malgré les privations qu'elle s'impose, elle ne pourra bientôt plus payer ni le médecin ni les drogues, et la pauvre fille me verra mourir sous ses yeux, sans pouvoir me donner du secours. Au nom du ciel ! ma bonne, trouvez moyen de me faire porter à l'hôpital, ou, quand je devais tomber à chaque pas, je m'y traînerai seule. Elle fit encore un effort pour se lever, la vieille l'arrêta. Puisque vous êtes si décidée, dit-elle, ma pauvre enfant, je vais appeler mon mari et son fils ; ils vous porteront sur une civière.

— Merci, ma bonne, merci, dit Hélène, je n'oublierai pas ce service, et si je ne meurs pas, si jamais je suis moins pauvre, je saurai le reconnaître.

Alors la vieille alla chercher son mari et son fils, et tout deux, après avoir couché Hélène sur une civière couverte, la portèrent à l'hôpital.

La pauvre fille était tellement brûlée et fatiguée par la fièvre, qu'elle était comme morte et n'entendait rien des questions que l'on faisait à chaque pas à la vieille qui l'accompagnait.

— Qui portez-vous donc ainsi, dit une femme?

— Hé ! ma chère dame, dit la vieille, c'est une pauvre belle jeune fille bien malade que nous portons à l'hôpital.

Un jeune homme s'était arrêté pour entendre la question et la réponse.

Une jeune et belle fille ! se dit-il, seule, sans amis, sans autre secours qu'une vieille femme qui la porte à l'hôpital. J'aimerais une femme ainsi abandonnée des hommes et du ciel ; celle-là serait toute à moi ; je serais pour elle les hommes et le ciel; toutes ses affections seraient pour moi ; je remplirais son âme tout entière ; toute sa vie serait à moi, à moi seul. Parbleu ! on dira ce qu'on voudra, je ne laisserai pas passer ainsi sur une civière, peut-être de quoi remplir toute ma vie de bonheur, et si je me trompe, ce sera toujours une bonne action. Qu'il est beau de dire à cette jeune fille : Tu n'as pas une mère pour te soigner dans ta

maladie, et pour veiller à ton chevet, élever ta tête trop basse, et recevoir dans son cœur tes plaintes et tes gémissemens ; tu n'as pas un amant qui travaille pour toi, qui souffre de ton mal, et prenne ta fièvre sur tes lèvres ; tu n'a pas d'amis ! et Dieu te laisse pleurer, et souffrir et mourir.

Moi, je serai ta mère, ton amant et ton Dieu; je te soignerai, et je veillerai près de toi, et j'appuierai ta tête malade sur mon bras ; je travaillerai pour toi, et je ne te laisserai pas mourir, et cette vie que je t'aurai conservée, je la ferai heureuse par le don de ma vie et de mon âme; je la couronnerai d'amour. Par-dieu ! on dira que je suis fou ; mais on ne portera pas cette jeune fille à l'hôpital.

Et Maurice leva la tête; mais dans sa rêverie il s'était arrêté, la civière avait marché, — et il y avait trois rues; il demanda à un marchand par où avaient pris les porteurs. Cet homme n'avait rien vu, mais il le regarda avec curiosité : ces regards embarrassèrent Maurice; il s'en alla.

Malédiction ! dit-il, combien de fois l'homme a-t-il son bonheur à ses pieds sans daigner se baisser pour le ramasser !

Quelques instans après, le premier moment d'humeur passé, il songea que ce qu'il avait rêvé n'était guère possible; cette fille est peut-être d'une très mauvaise nature, peut-être est-ce une prostituée. Il continua sa route en riant de son enthousiasme.

XX.

Hélène fut placée dans une des salles de l'hôpital : c'était une longue salle avec une rangée de lits de chaque côté.

Sa jeunesse, sa beauté et la douceur de sa voix affaiblie, lui attiraient quelques égards; mais la pauvre fille était si malade qu'elle ne s'en apercevait pas, elle était plongée dans une torpeur presque complète, ses yeux en-

t'ouverts ne voyaient pas, ses oreilles n'entendaient pas.

Marie, aussitôt qu'elle rentra et qu'elle apprit ce qui s'était passé, accourut à l'hôpital. Quand elle arriva, et qu'elle vit Hélène confondue avec les femmes les plus misérables et les plus abandonnées; couchée comme elles, vêtue comme elles, elle se sentit le cœur bien gros; cependant elle comprenait qu'Hélène avait pris le parti le plus sage, et chaque jour elle venait passer une partie de la journée auprès de son lit, car malheureusement elle n'avait pu trouver d'ouvrage, et son temps n'était pas employé.

Les médecins et leurs élèves, dont l'attention avait été éveillée par la beauté d'Hélène, ne tardèrent pas à s'apercevoir de tout ce qu'il y avait en elle de noble et d'élevé; aussi, quand ils allaient de lit en lit, examinant chaque malade et faisant leurs prescriptions d'un ton brusque et indifférent, leur attitude, leur son de voix changeait au lit d'Hélène, et naturellement, au lieu de la désigner comme les autres par le numéro de son lit, ils l'appelaient *mademoiselle*, lui parlaient avec bienveillance, cherchaient à lui donner du cou-

rage et de l'espoir, la recommandaient aux garde-malades, et jetaient encore un regard de son côté, après qu'ils étaient passés au lit suivant, où ils retrouvaient leur indifférence et leur brusquerie.

Un jour, tandis que Hélène, de sa douce voix, disait, comme de coutume, au médecin et à ses élèves : Merci, Messieurs, une vieille femme, dont le lit était voisin du sien, vieille femme avec des cheveux d'un gris sale s'échappant en désordre de son bonnet, aux yeux creux et hagards, au corps miagre et desséché, lui dit d'une voix aigre et cassée :

— Pauvre folle! de les remercier; crois-tu donc que ce soit par bonté qu'ils te montrent de l'intérêt? Si c'était de la compassion, ils en auraient aussi pour moi qui suis plus malade que toi; mais les brigands me laissent mourir, moi, parce que je suis vieille. S'ils te parlent à voix douce, c'est parce que tu as de beaux yeux, des cheveux bruns, soyeux, et qu'en prenant ton bras pour te tâter le pouls, ils découvrent ta jeune poitrine douce et blanche. Mais, ma pauvre fille, tout cela n'empêche pas de mourir, vois-tu; il te faudra mourir comme moi, que tu regardes avec dégoût.

Tu entends, ma belle demoiselle, il te faudra mourir comme moi : ils ont hoché la tête en te quittant.

— Oh ! dit Hélène, ne me parlez pas ainsi.

— Dans le lit où tu es étendue, dit la vieille femme sans l'écouter, il y avait avant toi une fille aussi jeune et aussi belle que toi, elle est morte ; les plus grands yeux s'éteignent, la plus petite bouche reste ouverte et sans haleine. Ils l'ont emportée pour la disséquer, et ces brigands qui sont si bons pour toi, ils t'emporteront et te dissèqueront aussi.

— De grâce, dit Hélène, laissez-moi ; que vous ai-je fait pour me parler ainsi !

— C'est que tu fais la fière de ce que ces coquins de médecins s'arrêtent plus longtemps à ton lit qu'au mien, c'est que tu es orgueilleuse de ta beauté et que je t'ai vue plusieurs fois détourner les yeux de mon lit. A quoi te servira ton beau corps quand il sera nu sur la table de dissection, et qu'il te couperont par morceaux avec leur scalpel ?

— Au nom du ciel, taisez-vous, dit Hélène.

— Il ne faut pas mépriser les vieilles femmes, sotte créature, il te faut mourir comme

la vieille femme et peut-être avant elle, et qui pis est sans avoir vécu, alors que la vie que l'on n'a pas goûtée paraît belle et riante. Tes lèvres roses seront froides et mortes avant qu'un baiser d'amour les ait touchées; tes yeux resteront fixes et morts avant qu'ils aient rencontré un regard d'amour; la vieille femme est plus heureuse que toi, elle a vécu sa vie, et elle ne regrette dans la vie que la vie seule : elle a épuisé les plaisirs. Pourtant si ces gens n'étaient pas des brigands, ils ne me laisseraient pas mourir. Oh! les brigands, les scélérats!

Heureusement pour Hélène, la colère fatigua tellement cette femme, qu'elle se retourna et tomba assoupie; mais Héléne resta avec de tristes impressions.—Comment, dit-elle, je vais mourir si jeune, et, comme elle dit, sans avoir vécu, sans avoir été heureuse, sans avoir été ni épouse ni mère! Je vais mourir de misère, sans que ma mère, ni mon père, ni mon frère Henreich soient près de mon lit, sans que personne pleure ni me dise adieu, et cette femme dit qu'on portera mon corps nu sur une table, et ma mère ne sera pas là pour protéger ma pudeur, pour empê-

cher d'affreux regards, pour renfermer sa fille dans le linceul !

Et elle se prit à pleurer amèrement ; quand Marie arriva, elle trouva son amie avec un redoublement de fièvre.

—Ma bonne Marie, dit Hélène, va voir si ma mère ne m'a pas écrit, je voudrais bien avoir de ses nouvelles.

Deux jours après, avant l'heure où l'on entrait à l'hôpital, un homme vint au lit d'Hélène, conduit par un infirmier : elle dormait.

Il regarda fixement, et resta absorbé devant cette figure céleste, en proie à la douleur et peut-être bientôt à la mort, sans secours d'amis, sans soins de mère ni d'amant, sans amour qui veillât sur elle.

Son émotion devint si forte, lui qui n'avait guère coutume d'être ému, que de grosses larmes roulèrent dans ses yeux, qu'il se pencha sur la main d'Hélène qui était restée hors du lit, et la baisa.

Elle se réveilla, et fut d'abord surprise en voyant un homme d'un âge mûr dont le visage ne peignait d'ordinaire que l'habitude du plaisir et de l'insouciance, pleurant près de

son lit, puis elle le reconnut, et s'écria avec effroi : — Le comte Leyen !

— Oui, ma belle Hélène, c'est moi, dit-il, moi, bien triste de vous voir en cet état, et qui ne puis me pardonner de ne l'avoir pas su plutôt ; mais vous serez raisonnable, vous céderez à l'amour le plus tendre, et vous me permettrez de prendre soin moi-même de la seule femme que j'aie jamais aimée.

— Monsieur le comte, dit Hélène, laissez-moi, je vous en supplie, je vous rends grâce de l'intérêt que vous me témoignez ; mais je ne puis accepter vos offres, elles m'épouvantent, ne m'en parlez plus ; rien qu'y songer me fera mourir de honte et de désespoir.

A ce moment, l'infirmière revint avertir le comte qu'il était l'heure où l'on entrait dans l'hôpital.

— Chère Hélène, dit-il, pensez un peu à moi, à ce que je vous ai dit, je reviendrai demain.

— Monsieur, dit Hélène, ne revenez pas.

Le comte ne répondit pas, et donna de l'argent à l'infirmière ; et, en s'en allant, il en donna aussi à tous les employés, leur recommandant Hélène, puis il sortit.

Il revint le lendemain.

Et le surlendemain.

Toujours sans pouvoir fléchir Hélène, dont cependant la santé était loin de s'améliorer.

XXI.

LE COMTE LEYEN A HÉLÈNE.

Mademoiselle,

Vous ne comprenez ni la vie ni votre situation; il faut que je vous éclaire. Où vous mène la route que vous suivez? à mourir dans un hôpital, sans que personne vous en sache gré; car, la vertu qu'on exige des femmes est telle que, si on les blâme de manquer aux prétendus devoirs qu'on leur impose, il n'y a

que silence et oubli pour celles qui s'y astreignent.

Si vous vous rendez à mes supplications, vous vous trouverez tout d'un coup à la place que la nature semblait vous avoir assignée. Le luxe et la richesse vous entoureront ; vous serez la plus admirée et la plus enviée. Comme vous êtes la plus belle des femmes, aucune n'aura de si riches parures, de si brillans équipages, de si beaux chevaux que vous. La femme de l'électeur elle-même ne vous verra qu'avec un œil d'envie. Vous enrichirez votre famille, qui, je l'ai appris, est dans un état voisin de l'indigence. Si vous persistez au contraire dans votre funeste aveuglement, vous mourrez faute de soins, dans un asile de souffrances et de misères.

Au nom du ciel ! ne vous laissez pas influencer par les idées des autres ; examinez les deux chemins ouverts devant vous, et choisissez. Si je pensais que cela pût avoir la moindre influence sur votre détermination, je vous dirais qu'il dépend de vous de me rendre le plus heureux ou le plus malheureux des hommes.

XXII.

Quand le comte eut écrit cette lettre, il se frotta les mains, en disant à part soi : — Elle sera à moi.

XXIII.

Maurice rencontra un matin son ami Fischerwald, qui lui dit : — Nous avons en ce moment, à l'hôpital, la créature la plus angélique que j'aie jamais vue.

— Ah ! dit Maurice, il faut que tu me la fasse voir.

— Volontiers ; trouve-toi à l'hôpital demain, de midi à quatre heures.

XXIV.

COMMENT MAURICE, A PROPOS DE ROSES ET DE CHÈVRE-FEUILLE, DÉRANGEA LES BASES DE L'ÉTAT SOCIAL.

Il est parfois assez curieux, quand on a passé quelques heures à jaser avec un ami, et que l'on a effleuré une multitude de sujets, de rechercher par quelles transitions on est arrivé du premier au dernier, tant ils semblent avoir peu de rapports entre eux, quoiqu'ils tiennent

nécessairement l'un à l'autre par un fil, quelque ténu qu'ils soit.

Maurice et Richard, ce jour-là, commencèrent à parler de roses et de chèvrefeuille, et terminèrent par des théories sur le duel et des utopies sur l'état social; et voici comment :

— J'ai vraiment regret, dit Maurice, à voir perdre tant de bon et beau soleil sur les tuiles et les ardoises et sur le pavé des rues. Je vais dès demain retourner à la campagne.

— Tu sais, dit Richard, que tu t'es engagé à passer la soirée avec moi après-demain.

— Bast! répondit Maurice; une fois les premières feuilles aux lilas, il n'y a plus pour moi ni soirées ni bals.

— C'est-à-dire que tu me manqueras de parole, et me laisseras m'ennuyer seul pour aller un jour plus tôt respirer les roses et le chèvre-feuille.

— Mon ami Richard, dit Maurice, permettez-moi de relever ici une grossière marque d'ignorance. Où avez-vous vu le chèvre-feuille en fleurs avant le mois de juin?

— Chèvre-feuille ou autre chose, il importe peu.

— Je suis fâché de n'être pas de votre avis, mon ami Richard, mais il importe plus que vous ne pensez. Tenez, par exemple, voici des branches de coudrier que vous avez coupées hier ou aujourd'hui, pour faire une baguette de fusil ou ce que bon vous semblera, eh bien! vous devriez savoir qu'on ne coupe pas les coudriers au printemps.

— Je sais fort bien que c'est l'hiver.

— Vous savez fort mal; vous n'avez qu'à interroger le premier bûcheron que vous rencontrerez, il vous dira que, pour que le coudrier ait toute sa souplesse et sa flexibilité, il faut le couper quand les feuilles commencent à tomber, c'est-à-dire dans l'automne, entendez-vous.

En disant cela, il appuya une des baguettes sur la poitrine de Richard. Richard en prit une autre et para le coup, puis riposta. Ils échangèrent quelques bottes.

— Je vois, dit Maurice, que nous tirons aussi mal l'un que l'autre.

— A peu près, reprit Richard.

— Et nous avons tort, ajouta Maurice. Il peut nour arriver souvent de jouer notre vie contre une autre, avec une chance pour nous

et quatre-vingt-dix-neuf contre ; il peut encore arriver que, pour une chose de peu d'importance, car nul ne peut jurer qu'il ne se battra pas ; à propos d'une mouche qui vole vers l'ouest ou le sud, nous soyons forcés de quitter notre vie, tandis que notre adversaire ne s'exposerait qu'à une légère blessure, ou que, nous trouvant insultés, nous recevions à la fois l'insulte et le châtiment destiné à l'insulte.

Ce qui me rappelle une anecdote que j'ai entendue raconter à un homme brave et honnête. — Monsieur, me dit-il, je sortais du théâtre, un monsieur me marche sur le pied. — Monsieur, dis-je, vous devriez bien regarder où vous posez vos pieds. Au lieu de me répondre, il me donne un soufflet. Vous comprenez que l'affaire ne se passa pas ainsi et que *j'obtins satisfaction*. Nous nous battîmes le lendemain, et je reçus dans la poitrine un coup d'épée qui me retint deux mois au lit.

— Voici, dit Richard, le meilleur argument que l'on puisse trouver contre le duel.

— Il ne faut pas médire du duel, ami Richard, lui seul comble les lacunes des lois, et

punit ce que la loi n'atteint pas : la loi ne donne satisfaction qu'aux droits ; il faut que les passions aient aussi leur satisfaction. Il y a une foule de choses que les lois n'atteignent pas, et que le duel punit et même prévient. Sans le duel on ne pourrait sortir dans la rue avec une femme.

Représente-toi une chose seulement.

Un mari trahi par sa femme.

Le pauvre homme travaille peut-être tout le jour et une partie de la nuit pour donner à sa femme des parures avec lesquelles elle se fait belle pour les yeux d'un autre.

Pour embellir la chambre où elle reçoit son amant.

Pour payer les tapis sur lesquels l'amant essuie ses bottes.

Pour entretenir les domestiques qui introduisent secrètement l'amant de sa femme.

Puis ensuite, quand cette homme a perdu son bonheur domestique, que sa maison n'a plus pour lui ni sommeil ni repos, ni calme, ni tendresse, ni confiance; que chez lui il est devenu un hôte incommode et fâcheux, et qu'il se voit entouré d'ennemis, s'il a recours aux lois, le plus grand bonheur qui lui puisse

arriver est de prouver à tous que la femme qui porte son nom, que la mère de ses enfans est une femme méprisable.

Et si ses preuves ne paraissent pas suffisantes aux juges, ou si l'amant de sa femme est l'un des juges, comme il peut arriver, ou l'ami d'un juge, on le forcera de reprendre une femme qui, dès-lors, ne gardera plus avec lui aucuns ménagemens, de travailler pour elle, et pour faire, aux yeux et à la connaissance de tout le monde, blanchir encore les draps du lit où sa femme et l'amant de sa femme se riront de lui.

C'est un malheur et un grand malheur qu'il faut renfermer et laisser fermenter dans le cœur, sous peine d'être ridiculisé, chansonné et montré au doigt.

A défaut de l'assassinat, il n'y a de ressource que le duel.

— Je désire pour toi, dit Richard, que personne ne t'entende ainsi faire, entre deux parenthèses, et au nom des bonnes mœurs, une apologie de l'assassinat.

— C'est une délicatesse de mots ridicule, reprit Maurice ; le but du duel est de tuer, et l'homme qui se bat en duel prend toutes les

précautions qu'il peut imaginer pour ne pas manquer son adversaire. Dans le duel, le moment où on peut percer son ennemi est celui où son arme, détournée par un coup de la vôtre ou par une feinte, ne peut ni vous attaquer ni couvrir son corps. Il se trouve donc en ce moment exactement désarmé, puisque son arme ne peut lui être d'aucun secours ni pour lui ni contre vous.

Que l'on poignarde un homme tandis qu'il aurait un couteau dans sa poche : à la rigueur, ce n'est pas un homme sans armes ; mais cependant il n'est jamais entré en l'esprit de personne de nier qne ce soit un assassinat.

Or, quelle est la différence entre avoir un couteau dans sa poche, ou tenir, par suite d'une feinte, son épée du côté oppposé à celui où on vous porte le coup ? N'est-ce pas, dans les deux cas, avoir une arme dont, au moment où on est frappé, on ne peut se servir pour sa défense ?

Je ne vois qu'une seule différence, et elle est à l'avantage de l'assassinat : c'est que ce serait presque toujours l'offensé qui tuerait l'autre.

Assassinat ou duel, le combat doit subsis-

ter, et subsistera tant que la société sera élevée sur des bases de lutte et de haine; tant que le bien des uns sera le mal des autres; tant qu'on n'aura pas constitué un état social tel que le bien individuel forme le bien général, que tout soit tellement en équilibre et en harmonie, que celui qui dérange le bien d'un autre dérange en même temps le bien général, et par réflexion son bien propre; que chacun pour son propre bonheur soit intéressé au bonheur de tous, et qu'enfin la société ne soit plus un vaste champ clos, où le prix semble appartenir au dernier survivant, mais une machine bien organisée, où le mouvement général a besoin du concours de tous les mouvemens particuliers, où le plus petit rouage arrêté arrêterait la machine entière, et par conséquent tous les autres rouages.

Il serait assez bizarrre de chercher comment le duel s'est introduit dans le monde, c'est-à-dire comment on a substitué l'adresse à la force; car le duel est proprement une protection donnée à l'homme faible contre l'homme robuste; et, avec le temps et le secours de l'escrime, il est advenu que l'homme robuste aurait aujourd'hui à réclamer une protection

contre l'homme faible et rachitique. A l'abus de la force a succédé l'abus de la faiblesse. Cela peut s'expliquer par des faits plutôt que par des raisons ; mais il est évident que le fort n'est pas aussi fort qu'un grand nombre de faibles ; or, les faibles étant en majorité, ont toujours fait les lois, et les ont faites à leur avantage. Ainsi, en passant du physique au moral, cela fait comprendre comment la société est construite sur de telles bases, que le bon citoyen est souvent un imbécile à proportions mesquines, tandis que l'homme énergique et complet est dans la vie sociale comme dans un habit trop étroit, qu'il y étouffe ou crève l'habit, que son avenir est de mourir emprisonné dans les lois, ou attaché sur l'échafaud, objet de l'horreur et du mépris.

— Oh ! oh ! dit Richard.

— Je vais te faire une autre comparaison : les faibles, les petits, étant en majorité, ont fait la société; c'est ce qu'on ne peut nier : car la société est construite sur la base absurde de l'égalité entre les hommes; il est évident que ce ne sont pas les hommes forts qui ont établi en loi qu'ils ne se serviraient de leur force que jusqu'à concurrence de la force des faibles ;

l'égalité a été nécessairement établie par ceux qui avaient à y gagner. Or les petits et les pauvres ont réglé que chacun mettrait tout en commun; qu'on mêlerait et retournerait le tout comme une salade, et qu'on ferait ensuite un partage égal pour tous, quelque fût la part que chacun aurait primitivement apportée.

Les petits ont divisé la vie en petites cellules, toutes faites à la taille du plus petit d'entre eux, et ils ont établi que chacun se renfermerait dans sa cellule, quelle que fût sa taille; or, les grands et les forts étouffent dans leur case, ou crèvent la cloison.

Les petits ont aussi réglé que l'homme qui se tiendrait tranquille dans sa case, sans bouger, serait un homme estimable, vertueux et considéré; que celui qui, plus grand que la sienne, empiéterait pour ne pas étouffer sur la case d'un autre, serait méprisé, criminel, nuisible, et comme tel rayé de la société.

Ici Maurice s'arrêta et hésita un instant, car son exposition incidente de l'état de la société lui avait fait perdre le véritable sujet de son long discours.

Après quelques minutes il le retrouva; mais

il vit dans les yeux de Richard que son ami avait de son éloquence au moins assez, et il termina ainsi :

— Je reviens au duel. La force physique est hors d'usage : il faut donc que l'homme robuste trouve un moyen de rétablir au moins l'égalité entre lui et le rachitique; c'est pourquoi je vais de ce pas chez un maître d'escrime, et je ne passerai pas un jour sans prendre une leçon.

— J'en ferai autant, dit Richard; mais ni toi ni moi ne commencerons aujourd'hui : tu as, pour cela, discouru beaucoup trop longtemps, attendu qu'à cinq heures les salles d'armes sont fermées en cette saison.

— Cinq heures! cria Maurice en s'élançant de sa chaise : et Fischerwald qui m'attend, ou plutôt qui ne m'attend plus!

XXV.

Le comte renouvela encore ses propositions à Hélène : elle refusa avec d'autant plus de courage qu'elle croyait qu'elle allait mourir, et que le tableau de la misère pour l'avenir ne l'effrayait plus.

La nuit, une lampe suspendue au plafond éclairait seule cette longue salle et les deux rangées de lits; c'était un triste et lugubre spectacle.

Il régnait un grand silence : de temps en temps seulement un gémissement qui sortait tantôt d'un lit, tantôt d'un autre, rompait ce silence de sépulcre.

Hélène ne dormait pas ; une fièvre ardente tenait ses yeux ouverts. Elle songeait à un rayon de soleil qui avait un instant pénétré dans la salle ; elle songeait que les églantiers plantés par Henreich devaient être en fleurs ; elle se rappelait le calme et les douces joies de son enfance, et l'avenir riant qui se montrait alors, comme le soleil, quant à l'horizon, derrière les arbres, il se lève précédé d'une fraîche teinte rose.

Il fallait quitter tout cela pour mourir.

Mourir sans avoir vécu, sans avoir connu les joies de l'amour ni celles de la maternité !

Et en effet, quoi de plus triste que de voir une jeune fille sur un lit de mort, de voir s'éteindre ces yeux qui n'ont encore fait frissonner le cœur de personne, pâlir ses lèvres qu'aucunes lèvres n'ont touchées, cesser de battre ce cœur qui n'avait battu que pour la vie et d'un mouvement égal et monotone, comme le rouage d'une machine ; sans avoir battu pour l'amour et ses douces émotions ?

quoi de plus triste que de voir mourir avec elle tant de bonheur qu'elle avait à donner, tant de bonheur qu'elle avait à recevoir?

Elle songeait ausssi qu'elle mourrait sans doute dans une de ces nuits si effrayantes, qu'aucune main ne presserait ses mains pour lui dire adieu, qu'aucun regard ne recevrait son dernier regard, aucun cœur sa dernière parole; qu'il n'y aurait personne pour l'aider à mourir et la conduire jusqu'à la porte de la vie, personne pour lui parler de l'espoir d'une autre existence, personne pour lui parler du ciel.

C'était une de ces fleurs qui naissent et fleurissent dans un désert où le pied d'un homme n'a jamais foulé l'herbe, qui étalent au soleil les brillantes couleurs de leurs pétales que personne ne verra, exhalent des parfums que personne ne respirera, et se fanent. Eclat perdu! parfum perdu!

Tout à coup, au milieu du silence, la vieille femme qui était couchée près d'Hélène, après quelques gémissemens, leva la tête. — Pourquoi ne dors-tu pas? dit-elle; tu as peur de perdre un peu du temps qui te reste à vivre. Moi, je dors, et je voudrais ne pas me réveiller; je souffre trop. Cependant je vivrai plus

long-temps que toi ; et si ces scélérats de médecins le voulaient, je ne mourrais pas. Comme je souffre ! il semble que dans mon corps mon cœur se détache ! Brigands de médecins ! ils dorment ! Ah, mon Dieu ! que j'ai mal !... Oh ! cria-t-elle d'une voix sourde et déchirante, est-ce que je vais mourir ?

Personne auprès de moi ! pas de prêtre ! Je veux un prêtre ! je veux un médecin ! Messieurs les médecins, je vous en supplie, ne me laissez pas mourir ! faites-moi quelque chose ! on ne laisse pas ainsi mourir une femme sans secours !

Ah ! brigands ! Ah ! scélérats !

Et, d'un mouvement convulsif, elle arracha ses couvertures et son linge ; puis son corps nu, décharné, se leva raide sur le lit, et tomba du lit sur le carreau. Une infirmière vint au bruit : elle était morte.

Hélène, froide de terreur, s'était caché la tête et ne respirait pas.

Le reste de la nuit, au moindre mouvement, elle croyait entendre la vieille femme se lever et venir à elle. Ce fut une nuit affreuse.

— Est-ce donc ainsi que je mourrai ? Et elle pleura.

Quand on va mourir, la vie paraît belle; il semble qu'on n'a plus besoin de la parer de plaisirs; elle paraît d'elle-même un plaisir et un bonheur.

Il semble qu'on serait heureux rien que de regarder le ciel, de sentir le vent dans ses cheveux, de respirer les fleurs, de se coucher dans l'herbe sous le feuillage.

Le matin, Marie apporta une lettre de Marthe.

XXVI.

MARTHE A HÉLÈNE.

« Quand vous recevrez ma lettre, peut-être votre mère sera sans pain, sans asile, et mendiant, c'est vous qui m'avez conduite là.

Votre père est mort; en mourant il vous a maudite; il disait souvent que c'était tué par vous qu'il mourait.

Le garde général, qui depuis votre escapade est devenu notre ennemi, m'a fait dire

que, si je ne payais le loyer de la maison, il me faudrait la quitter, parce que, mon pauvre Eloi étant mort, je n'y avais plus aucun droit. Où vais-je aller? que vais-je devenir? pourquoi le bon Dieu n'a-t-il pas eu pitié de moi et ne m'a-t-il pas enlevée avec Eloi?

Nous n'avons pas été dupes de vos beaux semblans de vertu; ce n'est pas pour bien faire qu'une jeune fille s'enfuit de la maison de ses parens, et renonce à un mariage honorable qui aurait assuré leur bonheur.

Cette lettre, que vous recevrez au milieu de vos plaisirs criminels, vous fera peut-être faire sur vous-même un retour salutaire; c'est la seule raison qui me fait vous écrire. Ne vous attendez pas que je vous bénisse non plus en mourant, moi qui, après vous avoir élevée avec tant de peines et de soins, vais mourir de faim par votre faute. »

XXVII.

Que celle d'entre vous qui est sans péché
lui jette la première pierre.

Hélène fut écrasée à la lecture de cette lettre. Son père mort en la maudissant! sa mère qui allait mourir de faim en la maudissant!

— Oh, mon Dieu! dit-elle, ayez pitié de moi; ne me maudissez pas, vous: vous seul savez si je suis criminelle.

Hélas! ajouta-t-elle, j'aurais dû faire le sacrifice de ma vie, épouser le garde général;

ils auraient été riches, j'aurais peut-être trouvé un peu de bonheur à les voir heureux.

Que faire? que faire pour que ma mère ne meure pas de faim? — Elle resta quelque temps absorbée, les yeux fixes et sanglans; on eût dit que les pensers qui roulaient dans sa tête allaient la briser et la faire éclater.

Quand elle leva les yeux, le comte était debout devant elle, qui la contemplait avec amour, si l'on peut appeler amour ce que sent un homme qui veut acheter une femme.

— Monsieur le comte, dit Hélène, je suis à vous!

Le comte crut qu'elle délirait.

— Oui, continua-t-elle, je suis à vous: ne me regardez pas ainsi avec défiance, j'ai toute ma raison. Je suis à vous, mais à une condition.

— Parlez, parlez, dit le comte.

— Ma mère meurt de faim; il faut lui envoyer, de l'argent, peu de chose, de quoi manger, de quoi avoir un asile: qu'elle ne meure pas ainsi en maudissant sa fille.

— Je suis trop heureux, dit le comte.

— Non, je ne vous aime pas d'amour: je vous vends mon corps, c'est tout ce que j'ai à

vendre pour donner du pain à ma mère : il est à vous, vous en ferez ce que vous voudrez.

— Vous m'aimerez, vous vous rendrez à l'amour le plus tendre.

— Je ne veux pas vous tromper, je n'aimerai jamais l'homme qui achète mon corps. Encore une chose : si je meurs...

— Vous ne mourrez pas; vous vivrez pour l'amour, pour le bonheur.

— Il est possible que je meure : en ce cas, me promettez-vous de nourrir ma mère?

— Je le jure.

— Le marché est fait : vous trouverez en moi une esclave obéissante et résignée ; vous n'entendrez pas une plainte, vous ne verrez pas une larme. Vous m'avez achetée, je suis à vous. Mais partez vite : voici où demeure ma mère.

Le comte lui baisa la main, et partit. « Allons! se dit-il, je savais bien qu'elle serait à moi. »

— Oh, mon Dieu! se dit Hélène en joignant ses deux mains avec force, faites-moi la grâce de mourir.

XXVIII.

Et elle essuya avec dégoût sa main que le comte Leyen avait baisée en partant. Elle se sentait souillée de ce premier baiser qu'elle avait vendu ; c'étaient les arrhes du marché qui venait de se passer.

XXIX.

L'AUTEUR ACQUIERT DES DROITS A LA BIENVEILLANCE DE SES LECTEURS.

Il est bon et utile à un écrivain de ne pas manquer une occasion de montrer à ses lecteurs du zèle et du dévouement, et surtout de ne leur pas laisser ignorer les droits qu'il peut avoir, sinon à leur gratitude, au moins à leur bienveillance; le bénéfice de ceci se retrouve à la fin du livre, si tant est que le livre finisse, au moment où, la toile baissée, le parterre

siffle ou applaudit ; car il y a des instans où nous ne comprenons guère que l'on veuille bien passer son temps à écouter nos récits et nos divagations, des momens où nous nous sentons portés à un culte de vénération profonde pour le public qui lit nos livres, pour nos honorables éditeurs, qui veulent bien les acheter, et en échange nous nourrir, nous vêtir, nous loger, nous défrayer de peines et de plaisirs. Cette réflexion, d'habitude, nous rend confus et humbles de donner si peu pour tant de choses; et si le hasard faisait qu'à ce moment l'un de ces honorables hommes se présentât à la porte de notre laboratoire, nous le saluerions d'un : *Domine, non sum dignus ut intres in domum meam*; et nous effeuillerions sous ses pas les roses blanches et les roses pourpres qui parent le dit laboratoire, et auxquelles nous tenons singulièrement.

Voici donc en quoi, ce matin, nous pensons avoir mérité quelque bienveillance de la part de nos lecteurs.

Au moment où nous nous levons, le sol est à moitié obscur encore jusqu'à moitié de la hauteur des maisons ; l'air est bleu et transparent au-dessus de la tête; de petits nuages

blancs sont chassés en légers flocons par le vent d'est, et se colorent en passant de riches teintes jaunes et roses.

Or, pour nous, homme de campagne, de bois et de prairies, c'est un sûr indice de beau temps pour aujourd'hui.

C'est le premier beau jour de l'année peut-être *sous ce beau ciel de France*, comme on dit dans les romances, et qui nous semble à peine mériter le nom de ciel, tant il est souvent chargé de tristes vapeurs grises qui nous condamnent à un horizon de papier peint.

Aujourd'hui le ciel sera bleu et l'air doux à respirer, et gonflant la poitrine de jeunesse et de vigueur; le soleil caressera de ses rayons les jeunes feuilles des lilas et les fleurs doucement odorantes des pruniers.

Les femmes sortiront fraîches et jeunes des fourrures et des vêtemens d'hiver, comme des roses qui rompent leur bouton vert, s'épanouissant au soleil, et livrant au vent leurs parfums.

Notre première pensée a été de nous aller promener, d'aller assister loin de la ville à ce beau réveil de la nature.

Et, à cet effet, nous avons mis nos bottes, notre redingotte et brossé notre chapeau.

Mais il nous est revenu en l'esprit que nous avions prodigieusement de choses à raconter à nos lecteurs; que lorsqu'il nous arrive d'aller ainsi errer le matin, notre esprit, un moment fécondé par le sublime spectacle de la nature renaissante, s'élève à un ordre d'idées métaphysiques si entraînantes, que nous nous enveloppons de nos pensées nuageuses et n'en sortons plus de tout le jour. Du haut du ciel où nous nous trouvons momentanément juchés, la terre nous paraît tout au plus grosse comme une noix, les hommes, comme des grains d'une poussière impalpable, — sans en excepter même nos lecteurs. D'après cette échelle, vous sentez combien petit et imperceptible nous semble notre livre, et combien facilement nous l'abandonnons pour nous livrer à de célestes et intraduisibles contemplations, qui par momens nous permettent d'entrevoir la grande figure de Dieu, là où nous ne voyons d'ordinaire que le ciel et la terre, le soleil et les étoiles, l'air et les parfums des fleurs, les chants des oiseaux, le murmure des feuilles et le bruissement de l'eau.

Eh bien ! en l'honneur de nos lecteurs, nous avons renoncé à notre promenade, nous avons remis notre robe de chambre et nos pantoufles, nos magnifiques pantoufles de velours vert.

Si nous parlons complaisamment de nos pantoufles, ce n'est pas seulement pour apprendre à l'Europe que nous possédons des pantoufles de velours vert, quoique cette vanité y soit bien pour quelque chose; c'est en outre pour faire comprendre une chose dont nous-mêmes ne comprenons guère la cause. C'est la véhémence du désir insolite qui nous saisit tout à coup de savoir l'heure qu'il était, et qui nous fit même dire un moment : Nous donnerions volontiers nos pantoufles pour savoir l'heure qu'il est.

Un désir, en roulant par l'esprit, grossit comme une boule de neige, de sorte qu'un caprice devient un besoin; il faut à toute force le satisfaire ou le jeter en dehors. Et comme il ne nous était pas possible de le satisfaire, attendu que nous ne possédons ni montre ni pendule, et que nos voisins n'étaient pas levés, nous avisâmes que, pour nous débarrasser de ce souci, il n'était rien de mieux que de re-

nouveler, par de nouvelles méditations *ad hoc*, nos raisons de mépris pour l'heure et les horloges.

Ce sont ces nouvelles raisons que nous allons écrire, à l'usage de ceux qui n'ont ni montre ni pendule, ce qui peut arriver aux hommes les plus honorables; et nous intitulerons la seconde partie de ce chapitre :

L'AUTEUR CONTRE LES HORLOGES.

La vie réduite à ses proportions réelles, décolorée de toutes les nuances qui ne sont pas en elle, et qu'elle ne doit qu'au *prisme* de l'imagination ou des passions, serait une mesquine, petite, étroite et pâle chose. Les gens qui se prétendent sages à proportion qu'ils ont plus d'infirmités, veulent qu'on abatte ses illusions comme on gaule les noix quand elles sont mûres. Il nous semble, en entendant ces

sages, voir plus tard, quand l'amour du trafic et du commerce aura envahi le peu qui reste à envahir, d'honnêtes négocians qui, en passant devant les tableaux de Géricault, des Johannot, de C. Roqueplan, de Delaberge, s'écrieront : « Mais en vérité ceci peut être bon à quelque chose ? en décrassant ces toiles de la couleur qui est dessus, cela fera d'excellentes toiles d'emballage. »

Ainsi, méprisons-nous souverainement la sagesse des sages, et gardons-nous à notre vie, avec une sollicitude inquiète et continuelle, tout ce qu'on ne lui a pas violemment arraché de jeunesse, de croyances et d'illusions. Malheureux celui qui saurait tout ! qui comprendrait tout ! nous avons refusé d'apprendre l'astronomie, dans la crainte de perdre le charme mystérieux et le respect religieux qui, dans les belles nuits, fait qu'on n'ose ni élever la voix, ni appuyer les pieds.

En conséquence, nous avons toujours été choqué de ces minutieuses divisions du temps, par heures et par minutes ; il nous semble voir un avare qui change son or contre de la menue monnaie de billon pour le dépenser liard par liard. D'autant que ces divisions sont complè-

tement chimériques, que l'espace ni le temps ne peuvent avoir de durée absolue, mais simplement une durée relative ; qu'un jour peut se traîner plus lentement qu'un mois, un mois nous échapper plus rapide qu'un jour ; que le même chemin nous semble aujourd'hui court et rapide, qui autrefois nous donnait une idée des déserts de sable de l'Arabie.

Le temps doit se jauger comme les mesures de capacités, non par ses dimensions extérieures, mais par ce qu'il contient. Il y a tel long jour qui renferme moins d'évènemens que telle rapide minute ; telle année qui, si on l'épluchait comme des noix, si l'on en ôtait le brou et le bois inutile, et les pellicules amères, tiendrait à l'aise dans certains jours. Le temps peut se comparer à une goutte d'eau de savon, qui, soufflée par un chalumeau, se gonfle et devient grosse comme la tête d'un enfant ; elle est d'autant plus grosse qu'elle est plus creuse : le temps est d'autant plus long qu'il est moins rempli.

Il y a telle heure dans notre vie pendant laquelle nous avons plus vécu que dans tous le reste de nos jours.

D'autre part, ces divisions du temps, ma-

thématiques à la fois et fausses, on enlevé beaucoup de poésie au langage.

Sans les pendules et les horloges, pour désigner certaine partie du jour on dirait : Le soleil monte derrière les bouleaux. Voyez à la fois que de gracieuses idées cela réveillerait : outre le soleil, les bouleaux au feuillage sombre et tremblant. Grâces aux pendules et aux montres, on vous dit : Il est six heures du matin.

Plus tard, au lieu de penser que le soleil se mire dans l'étang, vous songez que les deux aiguilles de votre montre se rencontrent sur un douze en chiffres arabes ou romains.

Le soir, vous dites : Il est sept heures.

Sans les montres, vous seriez obligé chaque jour de faire de nouvelles observations naturelles.

Le soleil disparaît derrière les nuages rouges ;

Il n'y a plus au ciel qu'une teinte d'un or pâle ;

Les arbres se dessinent en noir à l'horizon ;

Le vent ne bruit plus dans les feuilles ;

Les oiseaux ont cessé de chanter ;
On entend les cris de la chouette.

La montre encore met de la préméditation dans toute la vie ; c'est un tyran qui vous prescrit la faim, la soif, le sommeil, le repos, le travail ; il n'y a plus moyen de se laisser *aller à vallon* dans la vie, comme disent les bateliers. C'est encore un reproche continuel pour notre inexactitude ; jamais nous n'avons regardé une montre, ni une pendule, sans nous apercevoir que nous étions en retard d'une heure ou deux, que l'on ne nous attendait plus, ou que l'on avait dîné sans nous, ou que notre portier nous ferait frapper cinq fois.

C'est pourquoi, nous qui mangeons quand nous avons faim, qui dormons quand nos yeux se ferment, qui écrivons quand nous avons quelque chose à dire, ou que nous avons envie de dire des riens, nous nous laissons vivre, et nous nous inquiétons peu de l'heure qu'il est, et nous n'avons ni montre ni pendule ; et quoique nous ne comptions ni nos jours ni nos heures, nous ne vivons ni plus vite ni plus doucement qu'un autre, et nous n'en aurons pas moins notre compte au bout de la vie.

XXX.

SUITE DU CHAPITRE XXIX.

Après avoir écrit le chapitre précédent, nous sommes resté peut-être un quart d'heure renversé dans notre fauteuil, et suivant mentalement les conséquences de notre idée.

C'est ce qui arrive le plus souvent, que ce que l'on écrit ressemble à l'élan que l'on prend pour sauter.

Ou encore à une lutte préalable qui dou-

ble les forces, comme le savent les lutteurs.

Puis quand on a cessé d'écrire, quand l'imagination échauffée court avec une telle rapidité que les mots ne peuvent la suivre : ce que l'on pense alors, ce qui passe dans l'esprit, rapide et insaisissable, de telle sorte que, les yeux fixés devant soi, et presque jaillissans de la tête, on poursuit du regard ces images légères, vagabondes, vaut beaucoup mieux que ce qu'on écrit.

Il y a, nous le croyons du moins, de la musique qui, écrite pour un instrument, doit être baissée d'un ton ou d'un demi-ton pour la voix ou pour un autre instrument. C'est ce qui arrive au poète : ce qu'il pense est transposé, et bien misérablement quand il l'écrit ; les langues sont bien impuissantes à rendre la pensée ; et quand vous blâmez son œuvre, plus que vous mille fois il en sent la faiblesse et l'insuffisance ; il est comme un musicien enroué, dont la voix ne rend pas comme il sent : il sent la note juste, et elle arrive fausse.

Il le sait et il souffre : et plus tard quand il a vu que ce n'est pas impuissance de l'individu, mais impuissance de l'humanité, il ne cherche plus à vous dire que des choses tra-

duisibles en langue vulgaire ; il devient commun et rampant, et on l'applaudit.

Donc, en ce quart d'heure que nous restâmes renversé dans notre fauteuil, nos idées, suivant toujours l'impulsion que nous leur avions donnée, prirent une bizarre direction.

Ce qui eut ceci d'agréable pour nous, que nous comprîmes que le caractère de notre héros est vrai et pris sur la nature, puisque nous retrouvâmes en nous des inconséquences tout aussi fortes que les siennes.

En effet, par des transitions qu'il serait long et difficile d'expliquer, nous arrivâmes à réfuter tous nos argumens contre les montres et les pendules, et nous prîmes la résolution d'acheter une montre avec le prix du chapitre que nous avions fait pour en prouver au moins l'inutilité.

XXXI.

PAUVRE HÉLÈNE.

Une grille bronzée, une cour, un escalier de pierre, puis un péristyle à colonnes.

Sous la remise, une voiture élégante, des chevaux dans les écuries ;

Des domestiques dans l'antichambre.

Des statues et des vases de marbre dans la salle à manger.

Traversons un salon magnifiquement meu-

blé; les murailles sont tendues de draperies bleues avec des torsades d'or ; des tableaux sont suspendus tout alentour ; de riches dorures, des porcelaines précieuses chargent la cheminée et les consoles : aux fenêtres des rideaux de soie.

Passons.

Une douce odeur de fleurs et de parfums s'exhale en ouvrant cette porte.

Cette chambre est tendue de soie violette et blanche ; — capricieusement bigarré, le jour pénètre, mystérieux, à travers des vitraux peints que recouvrent des rideaux de soie blanche à brodures et torsades violettes ; — des glaces qui vont depuis le bas jusqu'en haut reflètent les vitraux.

Des corbeilles de laque sont remplies de fleurs que multiplient cent fois les glaces ; — des divans de soie avec des torsades blanches sont entourés de corbeilles odriférantes.

Et au fond, un lit en ébène sculpté avec des rideaux semblables à ceux des fenêtres.

Dans un coin, une harpe ; — au plafond, une lampe d'albâtre.

Par terre, un tapis blanc semé de rosaces de diverses couleurs.

C'est la chambre d'Hélène.

Elle est à demi couchée sur un divan, vêtue d'une robe de mousseline blanche, dont les broderies ont coûté plusieurs mois de travail aux plus habiles ouvrières. Ses cheveux sont relevés sur son front; sur son cou blanc tombe un collier d'émeraudes; des émeraudes pendent à ses oreilles; ses mains roses et effilées portent des bagues scintillantes, ses pieds étroits sortent à moitié de pantoufles de velours cramoisi brodées en or.

Elle est encore pâle; mais ses yeux ont repris leur éclat.

Si vos regards pouvaient pénétrer dans des chambres qui sont derrière celle-ci,

Vous verrez de grandes armoires en bois de cèdre: deux sont remplies de robes des plus rares étoffes et de toutes couleurs;

Une autre de chapeaux, de fleurs, de plumes.

Une autre de riches chaussures, de bas de soie, en si grand nombre que la patience vous manquerait à les compter; et, en plus grand nombre encore, des bas du fil le plus fin.

Puis, les autres armoires sont pleines de

linge; la toile en est si fine et si serrée qu'on croirait que des fées l'ont faite de ces fils blancs, qui volent dans l'air à l'automne, et que les enfans appellent *fils de la vierge*, — les croyant échappés de la quenouille de Marie, tant il sont blancs et légers: — il y a deux cents chemises, des peignoirs brodés, des mouchoirs aussi curieux à voir que des tableaux précieux, tant les broderies en sont fines et délicates, et partout le chiffre d'Hélène brodé en or fin.

Pour faire tout cela, il a fallu deux mois, quoiqu'on ait employé, outre les ouvrières de la ville, celles des villes voisines à vingt lieues à la ronde.

Mais aucune reine n'a de plus beau linge, ni mieux travaillé.

Hélène est occupée à examiner une nouvelle bague qui lui a été donnée le matin, c'est une bague ciselée par un célèbre artiste: il y a là, au doigt d'une jeune fille, le travail de bien des jours et de bien des nuits d'un homme de génie; pour le prix qu'elle a coûté, on achèterait la jument chérie d'un Arabe; on achèterait toutes les vignes qui tapissent les côtes du Rhin; on achèterait trente consciences d'hommes incorruptibles.

On a entr'ouvert les vitraux pour laisser passer à travers les rideaux de soie l'air frais et pénétrant du soir, que l'on entend bruire dans les feuilles des arbres, dont la cîme se balance devant les fenêtres.

Pendant qu'Hélène respire nonchalamment cet air pur,

Dans une autre pièce on charge une table de mets exquis;

Dans les cours, on attèle des chevaux qui piaffent et trépignent.

Tout cela est pour Hélène.

Tout cela est à Hélène.

Des voitures arrivent, et on en voit descendre des hommes richement vêtus, qui n'iront pas ce soir aux cercles de la cour, où on les attend et on les désir.

Tout cela est pour Hélène.

Ces hommes viennent l'admirer et envier le comte Leyen, et escorter sa voiture à la promenade.

Pauvre Hélène!

Heureusement que tu ne comprends pas bien ce qui serre ta poitrine à ce souffle harmonieux et pénétrant du soir.

Au printemps, sortent du bois mort, de

la terre nue, l'herbe verte, les feuilles et les fleurs; du cœur, il doit sortir de l'amour, plus beau que les feuilles, plus doux que l'odeur des fleurs.

Pauvre Hélène, ce n'est pour toi qu'un besoin vague et inintelligible!

Pauvre Hélène!

Cette nuit où tu as payé tant de luxe; cette nuit où tu as donné des plaisirs que tu n'as pas partagés, où tu as vu et causé des transports qui ne t'ont donné que de la honte et de l'effroi.

Elle t'a rendue triste et humiliée, et son souvenir t'a fait pleurer pendant plusieurs jours; mais le luxe t'a étourdie, comme un parfum trop fort, et tes sens se sont un peu éveillés, et quelques étincelles de plaisir t'ont paru de l'amour : ce n'est que cela? as-tu pensé : alors autant que ce soit celui-ci qu'un autre.

Pauvre Hélène! tu as payé tout cela bien cher; prie le ciel, si tu penses encore à prier, qu'il te fasse mourir avant de le savoir.

XXXII.

— Où est Richard, dit Maurice?

— Chez le maître d'escrime.

— C'est singulier, dit Maurice en s'en allant; ce diable de Richard ne manque pas une leçon. Ce garçon-là fait tout ce qu'il veut. Comment se fait-il que moi je n'aie pas encore pu réussir à en prendre une seule? Je vais aller le joindre.

C'était le matin, il faisait un beau soleil, et il y avait à traverser un petit bois ; le soleil rendait transparentes les jeunes feuilles qui formaient sur la tête de Maurice une fraîche tente de verdure ; à peine quelques espaces laissent voir le ciel bleu ; les oiseaux chantaient doucement en secouant leurs ailes et étalant coquettement leur plumage au soleil ; l'herbe était haute et touffue et parsemée de fleurs de fraisiers ; outre le chant des oiseaux, on n'entendait rien, que de temps en temps une bouffée de vent qui faisait frisonner les feuilles.

Quand Maurice fut à l'extrémité du bois et qu'il aperçut devant lui les premières maisons du village et l'ombre qu'elles projetaient, il voulut jouir encore un instant des douces sensations qui s'étaient emparées de lui ; il se retourna, et laissa plonger sa vue entre les arbres et les buissons ; puis écouta encore le chant des oiseaux et le frisonnement des feuilles, et aspira à longs traits cet air suave et pur avant d'entrer dans la ville, — comme le plongeur avant de descendre sous les flots ; — puis s'appuya contre un châtaignier, et se laissa aller à une rêverie sans but et sans objet, telle

que la font naître les riches et paisibles scènes de la nature quand on s'identifie à elle, quand on mêle son haleine aux parfums des fleurs et au souffle du vent; quand on vit de la vie des arbres, de celle des oiseaux, de celle de l'eau qui coule sous l'herbe; quand la poitrine se dilate, quand on se trouve heureux rien que de vivre, rien que d'oublier et de sentir; quand il semble qu'il manque des sens pour sentir tout cela.

Il n'y a dans la nature ni haine ni combats, se dit Maurice; il y a du soleil pour toutes les plantes, des plantes pour tous les terrains.

Un arbre ne cherche pas à voir une double part de soleil aux dépens d'un autre arbre; chaque être organisé vit renfermé dans les conditions que lui a prescrites la nature. Le chêne ne produit que des glands, le genêt ne cherche pas à projeter un large ombrage.

Dans notre société, au contraire, il semble n'y avoir qu'un peu de soleil que l'on s'arrache et se dispute, qu'un peu de terre où tout le monde ne peut mettre ses pieds. L'existence est une conquête, le sommeil une usurpation, la nourriture une victoire; il semble toujours qu'il y ait trop d'hommes, ou que Dieu, père

imprévoyant, n'ai pas songé d'avance aux besoins de ses enfans.

C'est que personne ne veut rester là où il est ni tel qu'il est ; c'est que personne ne comprend l'harmonie, que chacun veut jouer des *solos* ou au moins des *dessus*, et aime mieux causer une discordance que de ne pas paraître, dût-il jouer faux et blesser l'oreille, pourvu qu'on l'entende personnellement, lui en dehors des autres ; c'est qu'on ne comprend pas que dans la nature le moindre atome est autant qu'un homme, un fétu de paille autant qu'un monde ; parce que là il y a harmonie ; parce que si vous ôtez le fétu, il y aura discordance comme si vous ôtiez ce monde.

C'est qu'on ne comprend pas que si la grosse caisse, dans un concert, ne veut obéir ni aux *pauses* ni aux *silences*, et prétend chanter, que si chaque instrument veut se faire entendre toujours et par dessus les autres, il y aura cacophonie et charivari ; tandis que si chacun se contente de jouer sa partie, il y aura et musique et harmonie, et que chaque instrument, fût-il un chaudron et n'eut-il qu'une note, aura pour sa part contribué à cette harmonie.

Chaque homme est bien tel qu'il est, avec ses vertus, ses vices, ses passions, ses cheveux, ses yeux et ses dents : il a sa partie à jouer; mais la plupart veulent prendre les vices, les vertus, les passions, les cheveux, les yeux et les dents d'un autre. Tout le monde veut s'emparer d'une seule chose, tandis que chacun à sa vie distincte à vivre. Aujourd'hui tout le monde veut être gouvernement; ce n'est ni plus ni moins ridicule que si tout le monde, dans une ville, s'avisait de se faire bottier.

Cela m'explique la jouissance infinie que je trouve dans la solitude, au sein de la nature, où tout est ordre, calme et harmonie; tandis que dans la société tout est désordre, guerre et confusion.

Il faut que je sois bien irrésolu et bien lâche pour ne pas vivre dans la retraite et la solitude.

Il faudrait se faire une solitude à deux.

Une femme qui comprît la vie comme moi, et qui mêlât son existence à la mienne, comme un ruisseau à un ruisseau, comme le son d'une harpe au son d'une harpe; puis clore sa vie, vivre ensemble, sentir ensemble, mourir en-

semble, comme si Dieu n'avait créé qu'elle et moi; jouir du soleil, de l'ombre, de l'air, comme s'ils n'avaient été faits que pour nous deux.

A ce moment, Maurice se retourna en entendant des pas : c'était Richard qui revenait. Ils rentrèrent tous deux ensemble, prirent des fleurets et s'escrimèrent. Quoique Maurice fût naturellement plus vigoureux et plus adroit que son ami, il eut un grand désavantage. Tous deux ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent accablés de fatigue et de chaleur.

— Remets ton habit, Richard, dit Maurice; il fait un vent frais, et rien n'est si dangereux qu'une transpiration répercutée.

Richard remit son habit. Maurice continua :

— Tous les exercices violens produisent une irritation des poumons, qui a pour cause la fréquence des mouvemens d'aspiration, et de respiration, et l'introduction d'une plus grande quantité d'air. Si cette irritation, qui se calmerait d'elle-même en laissant la transpiration cesser doucement et naturellement, est au contraire augmentée par un refroidissement, il s'en suivra des douleurs de tête ou

céphalalgie, des frissons, une douleur de côté, une toux légère, c'est-à-dire, en un seul mot, une pleurésie aiguë, et vous vous trouvez exposé au médecin et à tous les anti-phlogistiques connus.

Ou si la toux est plus forte, si la douleur de côté change de place, vous avez une pneumonie.

Enfin la répercussion de la transpiration produit depuis le rhume simple jusqu'au catarrhe, depuis la catarrhe jusqu'à la phthisie pulmonaire, depuis la phthisie pulmonaire jusqu'à la mort.

Il serait donc fort niais de s'exposer, je ne dis pas à la mort, qui n'a aucunes conséquences, et qui n'*est* que quand nous ne *sommes* plus, mais à des maladies longues et aiguës, pour avoir négligé un soin hygiénique aussi simple et aussi facile que celui de ne pas s'exposer au refroidissement après un exercice qui cause la transpiration.

Seulement alors Maurice s'aperçut que la sueur qui le couvrait était devenue froide il se rhabilla, mais ne put ramener la chaleur. La nuit il eut le frisson, puis une fièvre violente.

C'est pourquoi il fit appeler son ami Fischerwald.

XXXIII.

— Je suis un homme vraiment singulier, dit en entrant le docteur Fischerwald ; je sors d'une maison où j'oubliais mon chapeau ; heureusement que l'on m'en a averti. Il n'y a pas de bizarrerie dont je ne me rende coupable. — Le docteur Fischerwald, l'homme le plus semblable à tout le monde qui se fût jamais rencontré, avait la prétention d'être singulière-

ment bizarre et original. — Il posa son chapeau sur le côté, pour qu'il eût avec la table le moins de contact possible, mit doucement sa canne dans un angle, l'éloignant du mur par le bas, de manière qu'elle ne pût tomber, et s'assit près du lit de Maurice en écartant les pans de son habit, pour ne pas les froisser en s'asseyant dessus.

— Tu es malade; faut bien prendre la chose; cette vie est une vie de douleurs, comme dit Lucrèce :

Nam nox ulla diem, neque noctem aurora sequuta est
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus mortis comites.

« Jamais la nuit, jamais l'aurore ne se sont succédés, sans entendre à la fois, et les vagissemens des enfans qui souffrent en naissant, et les sanglots sur la tombe des vieillards.

— J'ai la fièvre, dit Maurice.

— Il y a en moi ceci de fort original, dit Fischerwald, que la pétulance de mon esprit m'a toujours empêché de me soumettre aux lois préétablies et aux préceptes donnés par d'autres. Je n'ai jamais pu penser d'après les

autres, ni suivre d'autre guide que mes propres idées. Aussi, comme dit Catulle :

Jucunda cùm œtas florida ver ageret..

« Quand ma vie se couronnait des fleurs du printemps, »

Je passais pour un jeune homme fougueux.

Impatiens fræni et moderaminis.
TACITE.

Je n'ai jamais voulu me servir des idées de personne, ne reculant pas devant la fatigue de penser moi-même.

Μισῶ σοφιστην, ὅστις οὐχ αὑτῷ ροφος.

« Je hais le sage qui n'est pas sage par lui-même », dit Euripide.

— Je hais le médecin qui ne me parle pas de ma fièvre, dit Maurice.

— J'allais arriver à ta fièvre ; je te recommanderai de te couvrir un peu plus que d'ordinaire, comme le prescrit Celse, *de febrili Affectu*, et de t'abstenir de nourriture, ainsi que l'indiquent Damacius, *de Cibo*, et Arte-

midore Capito, dans son livre : *quœ, quando et quomodo sit edendum et non edendum.*

Je te quitte, ajouta le docteur. Ainsi, je suis venu te voir préférablement à la maîtresse du comte de Leyen, pour laquelle on m'a fait demander. La maladie, comme dit Horace de la mort,

Æquo pede pulsat
Pauperum tabernas regumque turres.

On m'a fait dire que cette belle fille était arrêtée dans la vie de délices par un malaise général.

Non siculœ dapes
Dulcem elaborabunt saporem;
Non avium citharæque cantus,
Somnum reducent.
HORACE.

« Les mets les plus délicieux ne peuvent réveiller son appétit; les chants des oiseaux ni ceux de la harpe ne peuvent rappeler le sommeil. »

Le docteur se leva.

— Puisque tu ne veux pas, ou plutôt, puisque Damascius et Artémidore Capito ne veu-

lent pas que je mange, lui dit Maurice, rien n'empêche que tu manges mon déjeuner que l'on apporte.

Le docteur n'avait pas déjeuné et accepta, puis brossa son chapeau avec sa manche, arrangea sa cravatte devant un miroir, et dit :

— Tiens-toi chaudement et fais diète, et dis-toi, pour te consoler, comme Ovide :

Heu! patior telis vulnera facta meis.

« Je suis l'auteur de mon mal. »

Adieu, ou *vale*, comme dit Cicéron *ad Atticum.*

Le docteur partit; mais Hélène l'avait attendu long-temps, s'était impatientée, et avait demandé au comte Leyen à partir pour la la campagne où ils devaient aller passer la belle saison. Le comte, qui était plus amoureux d'elle que jamais, et qui respectait ses moindres caprices, l'avait emmenée, et Fischerwald ne trouva personne.

Quand il raconta à Maurice ce désappointement :

— C'est un fille d'esprit et de sens, et

j'ai envie d'en faire autant qu'elle, dit Maurice.

— Ne t'en avise pas, dit Fischerwald.

Maurice partit le lendemain.

XXXIV.

Scellée du grand scel de cire jaune.
Formule de la chancellerie.

Le comte et Hélène arrivèrent dans une petite maison riche et élégante. Hélène y trouva une chambre entièrement semblable à celle de la ville; une harpe pareille, des corbeilles pareilles, des vitreaux pareils.

Seulement l'air était plus frais et plus pénétrant; les oiseaux chantaient plus mélodieusement, les arbres étaient plus verts, les pe-

louses plus vivantes, et parsemées de boutons d'or.

Hélène d'abord sentit un mouvement de joie et de bien-être; mais bientôt sa mélancolie reparut; elle cherchait la solitude sous les berceaux de chèvre-feuille, où se cachaient les oiseaux, et d'où sortaient à la fois des parfums et des chants suaves et mystérieux; elle s'y trouvait bien, et cependant elle souffrait; il lui semblait qu'elle avait aussi à exhaler des parfums et des chants, comme les fleurs et les oiseaux. Un instinct secret lui disait que ce qui lui manquait c'était de l'amour; elle se rapprochait du comte. Leyen n'avait à lui donner que des caresses et du plaisir.

Alors elle revenait seule sous les chèvre-feuilles, préférant le vide au dégoût, une souffrance poétique à des plaisirs qui laissaient l'âme triste et froide.

Un jour, Hélène était dans sa chambre, vers le milieu de la journée, à l'heure où le soleil couche l'herbe et fait pencher les fleurs, à l'heure où tout cherche l'ombre et le repos, où l'on ne voit que le lézard qui étale au soleil sa peau tigrée et verte comme une émeraude, et de petits papillons bleus qui voltigent sur

les épis de sainfoin, — où l'on n'entend que le chant monotome des sauterelles.

Tant les oiseaux s'enfoncent profondément sous la feuillée ;

Les fauvettes dans les aubépines ;

Les rossignols dans les broussailles ;

Les merles dans les haies de pruneliers ;

Les pinçons dans les lilas.

Hélène était dans sa chambre ; — partout au dehors ses regards ne voyaient qu'un soleil brûlant ; pour elle seule, il y avait de l'ombre et de la fraîcheur ; cependant, comme le le reste de la nature, elle s'abandonnait à une sorte d'accablement et de torpeur voluptueuse. Elle n'avait pour vêtement qu'un peignoir de mousseline blanche.

Elle était couchée sur un divan, sans être étendue ; ses pieds, blancs comme du marbre, sortaient nus de son peignoir.

Le comte rentra.

Il s'assit sur le divan, et glissa son bras sous la tête d'Hélène, dont les beaux cheveux bruns se détachèrent. Leyen les baisa, et s'amusa long-temps à manier leurs boucles élastiques et soyeuses.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

— Qui peut lire dans l'avenir? dit Leyen. Sans doute un jour, toi, mon bonheur et mon orgueil, tu seras à un autre comme aujourd'hui tu es à moi.

Qui peut lire dans l'avenir? qui peut lire dans le cœur d'une femme? qui peut savoir si, dans mes bras, déjà tu ne penses pas à un autre?

Hélène détourna la tête. Il y avait du mépris dans ses yeux et sur sa bouche.

— Qu'y a-t-il de certain dans ce monde? continua Leyen. Qui peut savoir si ce dégoût que t'inspirent mes paroles, si cet air de candeur et d'innocence, si ce noble orgueil, qui embellissent ta divine figure, ne sont pas un art plus sûr pour me tromper, une perfidie plus grande et plus profonde? Quelles preuves positives peut-on avoir ou donner?

— Monsieur, dit froidement Hélène, quoique votre amour pour moi soit par instant assez humiliant pour ne pas me donner le goût de multiplier les épreuves, s'il m'arrivait d'aimer quelqu'un, vous vous en apercevriez au dégoût avec lequel vous me verriez repousser

votre première caresse ; l'homme que j'aimerais me possèderait seul.

— Hélène, dit le comte, ne m'aimez-vous pas?

— J'ai pour vous de l'affection et de la reconnaissance.

— Est-cetout ?

— Et encore, ajouta Hélène rouge comme une cerise, j'ai parfois goûté dans vos bras des plaisirs qui m'ont enivrée. Est-ce là ce que vous appelez l'amour ?

— Eh ! fille céleste, que peux-tu imaginer de plus que cet enivrement, qui fait que l'on se sent mourir avec délices, que ces baisers où la vie est sur les lèvres, que ces étreintes où deux êtres n'en font qu'un ?

— Je ne sais, mais il semble par instant que...

Hélène s'arrêta en rougissant plus fort.

— Parle ! n'es-tu pas mon Hélène, mon amante?

— Il me semble que mon âme a des désirs comme mon corps, et mille fois plus ardens ; il me semble qu'à songer combien les angoisses de l'âme sont plus pénétrantes que les douleurs du corps, ses plaisirs aussi doivent être

plus incisifs. Vous n'avez rien qui réponde aux besoins de mon âme ; vous me donnez des plaisirs suivis de fatigue et de honte. Je rêve parfois un bonheur noble, calme, et toujours le même.

— Enfant dit Leyen en souriant ; ce sont croyances et folies de ton âge ; un jour tu en riras avec moi.

Un jour, dit-il d'un accent triste et pénétré, si pourtant tu ne m'abandonnes pas pour un autre.

— Ecoutez-moi, dit Hélène ; j'ai trop d'orgueil pour mentir ; je vous quitterai ; j'abandonnerai vous, et la terre et la vie, si je trouve un homme dont l'âme aime et caresse mon âme, comme vous aimez et caressez mon corps.

— C'est un rêve, dit Leyen.

— Sans cela, je ne changerai pas seulement pour changer ; je vous suis liée par un lien de reconnaissance et d'affection, mais aussi par un lien de honte et d'opprobre, car je me suis vendue à vous ; cette idée m'a fait trop souffrir, pour que je recommence jamais ; je resterai donc avec vous tant que vous ne me chasserez pas, et tant que vous voudrez nourrir ma mère.

— Tu as un frère aussi, un frère soldat; ne lui envoies-tu pas de l'argent pour rendre son sort plus heureux ?

— De l'argent ? dit Hélène, j'aurais voulu lui en envoyer ; je n'en ai pas.

— Enfant ! tout dans cette maison n'est-il pas à toi ? et chacun de tes désirs que je puis satisfaire n'est-il pas un bonheur pour moi ? Cherche, invente, désire et je te remercierai ; je suis riche ; tout ce que je possède est à toi.

— Mon frère est parti en pleurant ; ne pourrait-il être libre ?

— On peut tout avec de l'argent.

— Je voudrais bien aussi voir ma mère et la maison où je suis née ?

— Rien n'est si facile.

— Je n'oserais jamais y entrer, ni soutenir les regards de ma mère.

— J'aime à croire qu'aujourd'hui tu es heureuse, mon Hélène ; mais n'as-tu pas fait pour elle un grand sacrifice, quand tu ne comprenais pas mon amour, quand tu t'es donnée à moi comme une brebis au boucher, quand tu t'es immolée pour la nourrir? Ton frère sera libre ; mais il faut auparavant lui écrire. Peut-être ses idées sont changées ; il faut aussi lui

envoyer de l'argent. Nous irons voir ta mère.

— Oh! dit Hélène épouvantée, qu'elle ne vous voie pas, qu'elle ne vous voie jamais ; respectons ses cheveux gris.

— Comme tu voudras.

— Leyen, dit Hélène, vous êtes bien bon pour moi.

— Me promets-tu de ne me quiter jamais?

—Je vous le promets, si ce que je désire est un rêve.

— J'ai aussi quelque chose à te demander, dit le comte.

Il sonna, se fit apporter un poinçon et de la poudre ; il découvrit son bras, et, avec la pointe du poinçon, traça sur son bras son chiffre et celui d'Hélène, puis sur le sang versa de la poudre.

— C'est un signe ineffacable. Veux-tu que je dessine le pareil sur ton joli bras?

—Le désirez-vous? dit Hélène.

— J'en serais plus heureux que tu ne le peux comprendre.

— Voici mon bras.

Le comte hésitait à appuyer le poinçon.

— Je n'ai pas peur de voir mon sang, dit Hélène.

Le comte commença en trémblant. Hélène devint un peu pâle, mais ne dit rien.

Quelques jours après, sur le bras d'Hélène et sur celui de Leyen, il y avait deux chiffres bleuâtres et ineffaçables.

XXXV.

Ce chapitre-ci n'a d'autre but que de prendre note, à propos de lézards, dont il nous est advenu de parler dans le chapitre précédent, que nous avons à faire un chapitre sur les lézards, lequel nous placerons où, quand et comme nous pourrons.

XXXVI.

UN CHALE VERT.

— Madame, une lettre.

— Madame, le chasseur de monsieur le comte.

Hélène mit négligemment la lettre près d'elle.

— Faites entrer le chasseur.

Le chasseur était suivi d'une femme qui

portait des cartons. Cette femme étala les plus riches châles.

— Madame, dit le chasseur en s'inclinant profondément, j'ai fait placer dans vos écuries un nouvel attelage blanc. Monsieur le comte désire que madame sorte avec aujourd'hui, et aille se promener au parc. La baronne de Soltzbery y sera, et j'ai donné au cocher de madame les instructions de M. le comte.

Voici pourquoi il était question de la baronne de Soltzbery.

A la promenade, elle avait ordonné à son cocher de passer devant la voiture d'Hélène, et au moment où les deux voitures étaient près l'une de l'autre, se tournant vers un officier qui l'accompagnait :

— Il est singulier, dit-elle haut, que de pareilles femmes, osent paraître au grand jour. Cette femme se croit comtesse, parce qu'elle s'est prostituée au comte Leyen.

Hélène fit tourner bride et rentra en pleurant.

Le comte fut saisi d'une fureur difficile à décrire.

Il fit ordonner au cocher d'Hélène de cou-

per la voiture de la baronne dix fois dans la même promenade, dût-il renverser ses chevaux; et si les gens de la baronne se plaignaient, de leur donner du fouet au travers du visage.

— Ah! madame la baronne, disait Leyen qu'êtes-vous donc pour qu'Hélène s'humilie devant vous?

Hélène est belle et spirituelle; vous êtes laide et sotte.

Vous cachez vos intrigues sous le manteau officieux de votre mariage avec le vieux baron, et Hélène s'est donnée à moi pour nourrir sa mère.

Croyez-vous ne vous être pas prostituée, quand vous êtes entrée au lit du vieillard pour avoir de plus beaux châles et des diamans mieux montés?

Tandis que la marchande étalait ses châles, Hélène ouvrit la lettre; et quand elle eut vu la signature, elle la lut rapidement.

— Madame, dit la marchande, voici un cachemire vert; on n'en voit presque jamais. C'est la couleur du prophète, et tout ce qui s'en fait est vendu dans le pays.

— Laissez-moi, laissez-moi, dit Hélène; vous revindrez dans un autre moment.

Tout le monde sortit : Hélène était pâle et tremblante.

La lettre qu'elle avait reçue était de son frère Henreich.

XXXVII.

HENRRICH A HÉLÈNE.

Voici ce qui m'est arrivé : quand j'ai reçu votre lettre avec de l'argent dont j'attribuais l'origine à quelque présent de votre parrain, j'ai invité les bas officiers, mes camarades, à un dîner.

Au dessert, j'ai dit à tous :

— Mes amis, nous autres soldats ne sommes pas riches, et l'argent qui me procure le plai-

sir de vous réunir ici est une libéralité d'une sœur que j'aime plus que mes deux yeux : buvons à sa santé.

— A la santé de la sœur d'Henreich ! cria tout le monde un peu échauffé par le vin.

— A la santé de toutes les filles de joie ! — cria un de mes camarades, notre voisin Lewald, que la landwehrr a emmené avec moi, et qui était plus ivre que les autres. — Ce sont les seuls parens qui soient bons à quelque chose.

J'ai deux sœurs honnêtes femmes, ajouta-t-il ; elles me laisseraient manger mon baudrier avant de m'envoyer un pfenning ; je les donnerais toutes deux pour une fille d'esprit comme la tienne, Henreich, et je t'offrirais encore une paire de guêtres neuves par-dessus le marché.

Je devins rouge et me levai.

— Lewald, dis-je, que signifie cette folie ?

— Allons, allons, dit-il, ne sais-je pas que ta sœur est la maîtresse en titre d'un riche seigneur ? je l'ai vue lors de mon congé dans une belle voiture ; je la connais assez pour avoir joué avec elle quand nous étions enfans.

Echauffé moi-même par le vin, je lui jetai

à la tête une bouteille que je tenais à la main. Il riposta.

— Tu as menti ! m'écriai-je en le secouant vigoureusement, tu as menti, toi et tous ceux qui diront comme toi, et je vous ferai rentrer les paroles dans la gorge avec la lame de mon sabre.

— Soit, dit Lewald; mais je n'ai rien dit que de vrai. Ta sœur est la concubine d'un grand seigneur, et je t'en fais mon compliment.

Le lendemain, nous tirâmes le sabre, et je lui donnai un coup de pointe dans le bas-ventre; on l'emporta à l'hôpital demi-mort. Il me fit appeler.

— Henreich, me dit-il, tu m'as tué; et pourtant j'avais dit vrai. Si je n'avais pas été ivre, je n'aurais pas ainsi parlé devant nos camarades; mais je te jure en mourant que ta sœur est la maîtresse d'un comte.

Il mourut dans la nuit d'hier.

Moi, je reste déshonoré et assassin de mon meilleur camarade.

Je vous renie pour ma sœur; je ne veux plus entendre parler de vous.

Toi, cette jolie petite Hélène aux cheveux

blonds, si pure, si naïve, aujourd'hui une prostituée! c'est infâme! Ne m'écrivez pas, je ne recevrais pas vos lettres.

XXXVIII.

A la lecture de cette lettre, Hélène arracha et jeta loin d'elle avec horreur son collier et les bijoux que lui avait donnés le comte.

Puis elle pleura long-temps.

Le comte ne put apporter quelque adoucissement à son désespoir qu'en lui proposant d'aller voir sa mère.

La maison de Marthe était à quelques lieues

de celle du comte. Il fut convenu qu'Hélène irait seule voir sa mère, et qu'elle rejoindrait ensuite le comte, qui l'accompagnerait jusqu'à une petite distance.

Fischerwald, que l'on avait fait venir pour Hélène, fut du voyage.

Hélène descendit de voiture à une demi-lieue de la maison, et ne voulut être suivie d'aucun domestique.

Elle était vêtue simplement, et portait quelques présens destinés à sa mère.

Le comte et Fischerwald s'établirent sur l'herbe et déjeunèrent.

XXXIX.

Fischerwald sortit de sa poche un foulard qu'il étendit sur l'herbe ; puis il s'assit vis-à-vis du comte et s'écria :

— Qu'il est doux de s'étendre sur l'herbe ! *In cespite viridi*, comme dit Tibulle.

Patulæ. . . . sub tegmine fagi.

« Sous l'ombrage touffu d'un hêtre, » comme dit Virgile.

— O nature ! s'écria-t-il.

A ce moment il s'arrêta ; car il ne trouvait dans aucun auteur un passage qui pût achever

sa pensée. Il craignait d'être sur le point de penser une chose que personne n'avait encore pensée. Mais heureusement il se rappela encore Virgile.

— O nature! dit-il ; j'aime ta riche table de velours vert et tes festins sans apprêts.

Dulcia poma
Castaneæ molles, et pressi copia lactis.

« Des pommes, des châtaignes et du fromage. »

— Passez-moi, je vous prie, cette cuisse de volail, monsieur le comte, j'ai un horrible appétit ; et si vous n'aviez abondamment pourvu aux vivres, je serais tenté, comme les Troyens, *Lavina ad littora*, de manger nos tables.

— Monsieur, dit le comte, nous n'avons d'autre table que l'herbe.

Quand le tête-à-tête n'est consacré ni aux épanchemens de l'amour, ni à ceux de l'amitié, il ne peut se subdiviser qu'en deux classes :

1° Les tête-à-tête ennuyeux ; — 2° les tête-à-tête insupportables. — Celui du comte et de Fischerwald, qui avait commencé naturelle-

ment par être de la première espèce, après qu'on eut épuisé quelques lieux communs, commença à approcher de la seconde.

Le comte était ce qu'on appelle d'ordinaire un homme d'esprit, c'est-à-dire qu'il joignait à un grand usage du monde une certaine grâce de manières et de langage, et que, s'il n'avait le plus souvent rien de neuf ni d'attrayant à dire, il savait parfaitement tout ce qu'il ne fallait pas dire. C'est un esprit négatif avec lequel beaucoup de gens se tirent d'autant mieux d'affaire, qu'il n'offense et ne blesse personne.

On trouve fréquemment tel homme qui passe pour très spirituel dans une maison, et mérite en effet cette réputation tant qu'il est entre les murailles de ladite maison, mais qui compromet cette renommée aussitôt qu'il en a passé le seuil. C'est que son esprit consiste dans une connaissance approfondie de certaines formes, de certaines convenances, de certaines relations adoptées dans cette maison.

Il en est de même des différentes classes de la société. Un maçon ne fera pas rire les gens rassemblés dans un salon; mais vous pouvez

être sûr que l'esprit le mieux orné du salon, le maçon, ennuiera à la mort.

C'était la situation réciproque de Leyen et de Fischerwald. Tous deux étaient hors de leur monde et dépaysés ; chacun comprenait parfaitement qu'il n'amusait pas son compagnon, et, ce qui est pis, qu'il n'y avait aucune probabilité que la chose changeât.

Aussi, Leyen se mit à pétrir dans ses doigts des boulettes de pain pour son levrier ; Fischerwald compta les pétales d'une petite fleur qui se trouvait près de lui.

Puis, quand chacun eut tiré de son occupation particulière tout le plaisir qu'il jugea en pouvoir tirer, Fischerwald dit :

— Nous avons eu une belle journée.

— Magnifique, reprit le comte.

Et il recommença à jeter au levrier des boulettes de pain.

Et Fischerwald cueillit une seconde fleur pour voir si le nombre des pétales égalait celui des pétales de la première.

Comme ceci dura quelque temps, et qu'il n'est personne à qui il ne soit arrivé d'en faire autant, le lecteur peut facilement se passer de plus longs détails à ce sujet.

XL.

LES ÉGLANTIERS.

Tout en se promenant dans la forêt, Maurice passa près de l'étang où, pour la première fois, nous l'avons vu avec Richard. Il aperçut la cabane de Marthe, et entra pour demander un peu de lait. Marthe sortit une vieille petite table, et plaça dessus du pain et du lait.

— Vous êtes seule ? dit Maurice.

— Oui, monsieur.

— N'avez-vous donc ni un fils ni une fille ?

— J'ai un fils et une fillle. Le fils est soldat; la fille m'a abandonnée, et je ne puis me souvenir d'elle que pour la maudire.

— Je vous plains; car il faut qu'une fille soit bien coupable pour que sa mère croie devoir la maudire.

— Oh! oui, monsieur, elle est bien coupable! Elle a fait mourir son père de chagrin, et elle ne tardera pas à me conduire aussi au tombeau.

— Mais, ma bonne mère, vous semblez jouir d'une santé excellente, quoique vous ne soyez plus jeune, et vous ne paraissez pas devoir mourir de sitôt.

— Oh! monsieur, je commence déjà à me sentir du catharrhe qui a enlevé mon pauvre Eloi.

— Qui était cet Éloi ?

— Mon mari.

— Celui que votre fille a fait mourir de douleur.

— Hélas! oui, monsieur.

— Mais vous paraissez dans l'aisance ; vous avez donc quelque bien?

— Non, la conduite de notre fille avait fait perdre à Éloi sa place de garde forestier.

— De quoi vivez-vous?

— D'une rente de 500 florins qu'elle me fait.

— Votre maison est charmante. Ces églantiers qui la tapissent sont d'un effet ravissant.

— C'est mon fils Henreich qui les a plantés. Le pauvre enfant! Tenez, en voilà de blancs. Il disait en souriant : « Ce sera pour la couronne de mariée de ma sœur. »

— Eh bien!

— Eh bien! sa sœur ne se mariera pas.

— Pourquoi?

— Ou si elle se marie, elle n'osera mettre dans ses cheveux une couronne blanche.

Maurice fit un geste d'étonnement. Marthe continua :

— Je puis vous le dire, car sa honte et la nôtre ne sont que trop publiques. Elle s'est vendue, monsieur; elle s'est prostituée; mais la malheureuse râlerait et demanderait sa mère, que je ne sais si je consentirais à la voir.

Pauvre fille ! dit Maurice.

Marthe fut tellement surprise que la compassion de Maurice tombât sur sa fille au lieu de tomber sur elle, qu'elle prit sa réponse pour une distraction.

— Pauvre femme ! voulez-vous dire ? car je suis bien et légitimement mariée, moi. Oh ! oui, je suis bien malheureuse d'avoir une semblable fille !

Maurice laissa une pièce de monnaie sur la table, et s'enfonça dans le bois en rêvant à ce qu'il avait entendu.

XLI.

Les plaisirs auxquels se livraient Leyen et Fischerwald avaient perdu à peu près tous leurs charmes, quand Maurice, sortant d'une allée épaisse, fut reconnu par le docteur Fischerwald, qui alla à sa rencontre, et fit la présentation d'usage. Monsieur le comte, je vous présente un malade rebelle et fugitif, qui, confié à mes soins, a pris la fuite depuis une semaine, sans que j'aie pu le rejoindre, pour errer seul dans les bois, comme Nabuchodonosor, après sa transformation.

— C'est pour éviter cette transformation que je me suis enfui, dit Maurice.

Quand Maurice voulut continuer sa route, le comte et le docteur insistèrent fortement pour qu'il restât avec eux. Ils redoutaient de retomber dans l'ennui et l'embarras du tête-à-tête dont sa présence les avait tirés, car ce n'était pas à son mérite que Maurice aurait pu attribuer un tel accueil. Tout autre qui se fût présenté à sa place, en eût reçu un semblable.

— Je ne dirai pas pour te retenir, dit Fischerwald, que *plus on est de fous, plus on rit.* D'abord, parce qu'il ne s'agit pas ici du plus ou du moins, attendu que nous ne rions pas du tout; ensuite, parce qu'aucun de nous n'a la prétention d'être fou, et que, si tu l'es, ta folie n'a rien de jovial ni d'amusant.

— Il ne te reste alors qu'un seul argument, dit Maurice, et je suis surpris que tu ne l'aies pas encore employé.

— Lequel !

— *Numero Deus impare gaudet.*

— C'est vrai, c'est irrésistible.

Maurice se coucha sur l'herbe.

XLII.

DES LÉZARDS.

Il ne croit pas en Dieu, — et n'ose sortir le vendredi. —

JUL*** DR***

Nous nous sommes réservé de placer notre chapitre des lézards où, quant et comme nous le jugerions convenable. Néanmoins, nous ne nous conduisons pas en ceci purement d'après notre caprice, mais, au contraire, nous pensons que c'est ici la place qu'assignent, à ce chapitre important, la raison et la logique.

Maurice, Leyen et Fischerwald sont couchés sur l'herbe, et causent. Certes, le lecteur s'étant laissé conduire là, nous aurions le droit de lui faire subir leur conversation. Nous n'abuserons pas de nos avantages, et nous lui offrirons une capitulation honorable.

A savoir : de lire notre chapitre des lézards.

D'autre part, cette histoire va prendre une nouvelle face. Nos personnages vont avoir entre eux des relations nouvelles. Jusqu'ici nous n'avons fait qu'exposer notre drame, comme quand Agamemnon arrive en disant :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.

Nous pouvons nous permettre un entr'acte, et le remplir comme on faisait autrefois par un intermède.

Enfin, si quelqu'un n'approuvait pas la place que nous assignons à ce chapitre, il est libre de le passer, sauf à le lire à tout autre moment qui lui semblera plus convenable, car ce chapitre méritre d'être lu, en cela qu'il sape par la base un des plus vieux préjugés que nous connaissions.

Sérieusement à ce propos, si nous nous étions trouvés vivre en un temps où fussent restées quelques croyances, nous n'aurions pas plus osé porter la main sur la moindre d'elles, que les Hébreux sur l'arche d'alliance. Car à dire vrai, il n'est pas encore bien établi combien nous avons gagné à la destruction des croyances et des préjugés. Loin de là, nous avons souvent pensé — qu'il n'y a de beau dans la vie que ce qui n'y est pas, — c'est-à-dire, que la vie nue, dépouillée des riches couleurs que lui prête le prisme de l'imagination, ne vaut guère la peine qu'on la vive, et ressemble à un papillon dont les ailes, froissées par une main maladroite, ont perdu leur brillante poussière écailleuse.

Tuer les croyances et les préjugés, c'est borner le monde à votre horizon, c'est rétrécir le cercle de vos sensations à la largeur de vos bras étendus; c'est, à l'exemple de l'éphore spartiate, couper deux cordes de la lyre; — c'est, comme le tyran de Syracuse, jeter à la mer sa plus belle bague; — c'est se mutiler comme Origène; — et d'ailleurs, qui pourrait dire, sans risquer de se tromper, ce qu'il faut croire et ne pas croire? Où est le régulateur

de nos croyances? Est-ce notre intelligence? mais nous ne comprenons ni le soleil, ni les étoiles; et jusqu'ici pourtant, on croit au soleil et aux étoiles. — Qui comprend la sève, qui chaque printemps, de la terre nue et du bois mort, jaillit en gerbes de verdure, en fleurs et en parfums? Personne encore cependant n'a songé à nier l'ombrage des chênes, la verdure des prairies, l'odeur des roses et des jasmins. — A seize ans, nous étions incrédule et blasphémateur — presque autant qu'un marchand de toile de la rue Saint-Denis. — Depuis, la solitude et l'étude nous ont suffisamment démontré la faiblesse de l'homme et de son esprit, et nous avons pris le parti de ne nier presque rien, de ne presque rien affirmer : nous, dont le génie ne peut analyser un brin d'herbe, nous qui avons passé des journées devant une fleur des champs, sans avoir vu tout ce qu'il y avait là de grand et d'incompréhensible ; — nous, à qui M. Serville, le savant naturaliste, a fait voir autrefois, sur les élithres d'un scarabée, plus de miracles et de prodiges qu'il n'y en a dans la religion d'aucun peuple.

Mais nous n'irons pas marcher seul contre

le courant et nous ferons comme les autres, nous tâcherons de détruire — parce que nous ne sommes pas assez fort pour édifier. Un bûcheron abat, dans une année, quatre cents chênes. Tous les peuples du monde se réuniraient en vain pour créer un brin d'herbe. Il y a toute la puissance d'un Dieu dans cette feuille de saule qu'emporte l'eau du ruisseau.

LE LÉZARD AMI DE L'HOMME.

Il n'est pas que vous n'ayez entendu dire, et même que vous n'ayez dit vous-mêmes, *le lézard est l'ami de l'homme*. C'est un axiôme, une vérité fondamentale que l'on accepte sans examen. Il y a même, à ce sujet, des histoires fort touchantes constatant la sensibilité du lézard. Il est des gens qui, étouffés des vertus qui leur remplissent le cœur, en imposent une partie aux animaux.

C'est ainsi que l'on a étrangement abusé du chien.

Or, le lézard n'est nullement *ami de l'homme*. Du plus loin que l'homme manifeste sa présence par le plus léger bruit, le lézard prend la fuite avec une rapidité incroyable, et se réfugie dans les fentes des pierres. Si cependant vous êtes assez leste pour mettre la main dessus, il rompra sa queue et vous la laissera dans les mains ; si vous le saisissez par le corps, il vous mordra, et la force seule lui manquera pour ne pas vous couper le doigt ; ensuite, et nous avons pour garant, outre notre expérience, M. de Buffon, qui cependant considérait le lézard comme son ami, gardez-le pendant un mois, il refusera obstinément toute nourriture ; il se dessèchera et mourra.

Nous ne savons pas que le loup, ni le tigre, eu égard à leur force, témoignent à l'homme moins d'amitié.

Et remarquez que ceci ne nous est inspiré par aucun sentiment de haine personnelle contre le lézard. Loin de là, nous passions au collège pour donner à ceux que nous possédions des soins beaucoup plus assidus qu'il ne semblait convenable à nos professeurs.

XLIII.

— Je gage, dit mon père, que Trimm n'attache à cet article du Décalogue aucun sens déterminé. — Caporal, dit Yorick, qu'est-ce qu'*honorer son père et sa mère?* — Monsieur, répondit Trimm, c'est leur donner trois sous par jour de sa paie, quand ils deviennent vieux. — Et l'as-tu fait? — Oui, monsieur, il l'a fait, dit mon oncle Tobie. — Eh bien! dit Yorick, en se levant de dessus sa chaise et prenant le caporal dans ses deux mains, tu es le meilleur commentateur que je connaisse de ce commandement, et je t'estime plus que si tu avais mis la main au Talmud.

STERNE.

Il se fit un tressaillement dans le feuillage des noisetiers.

Leyen et Fischerwald se retournèrent brusquement.

— Ce n'est pas elle, dit le comte.

— C'est le vent dit Fischerwald,

Ventrus leves permurmurat umbras.

— Vous attendez quelqu'un? dit Maurice, et il se leva.

— Ce n'est que ma maîtresse, dit le comte; vous m'obligerez de ne pas vous déranger. Je ne suis pas fâché que vous la voyiez. C'est la plus belle créature que vous puissiez rencontrer.

— Je ne le puis, dit Maurice ; une affaire me rappelle...

La voici, dit le comte. A la faveur de ce sentier si droit, j'ai aperçu sa robe blanche. Attendez-moi.

Quand le comte fut parti :

C'est, dit Fischerwald, un objet de luxe qui lui coûte 4,000 florins par mois.

— Adieu.

— Tu n'attends pas le comte ?

— Non ; je n'aime pas recontrer cette sorte de femme.

— C'est réellement une très belle fille.

— C'est une raison de plus que tu me don-

nes de m'en aller. Il me semblerait voir une belle rose rongée par un ver.

Et ici Maurice commença une dissertation sur ce qu'avait de triste pour lui la vue d'une belle nature flétrie et salie. La dissertation fut assez longue; comme presque toutes les dissertations de Maurice.

Le comte rejoignit Hélène.

Elle marchait rapidement. Ses yeux étaient fixes et ardens; elle ne voyait pas Leyen qui l'arrêta.

— Où allez-vous donc?

— C'est vous?

— Oui; qu'avez-vous?

— Je ne vous reconnaissais pas.

— Répondez-moi. Vous être souffrante; qu'avez-vous?

— Il faut partir loin, très loin.

— Calmez-vous. Auriez-vous été exposée à quelque insulte. Je vous jure que celui qui vous a offensée ne sortira pas vivant de cette forêt. Je vais appeler.

— Monsieur monsieur, dit Hélène, que personne ne me voie; je mourrais de honte. Ma mère m'a chassée, ou plutôt elle m'a défendu d'entrer dans la maison où je suis née;

elle m'a appelée fille perdue, monsieur ; elle m'a dit que ma présence la faisait rougir ; que mes pas salissaient la chambre où est mort mon père. Alors, deux grosses larmes tombèrent des yeux d'Hélène.

— Mon Hélène, reprends ta raison, méprise le délire d'une vieille folle. Remets-toi ; nous approchons. Il y a un étranger ; essuie tes yeux.

— Pourquoi y a-t-il un étranger ? reprit Hélène. Qu'ai-je besoin de voir encore un nouveau visage, un nouveau témoin de ma honte ? Et surtout, pourquoi faire croire que je la supporte sans désespoir ? Vous me dites d'essuyer mes yeux : pour votre vanité, il faut que je paraisse belle, n'est-ce pas? vous faites de moi comme de votre cheval, que vous faites piaffer et caracoler, quand il y a du monde. Je ne veux pas voir cet étranger.

— Hélène, vous êtes folle.

— Ah ! c'est vrai ; vous avez tous les droits ; je me suis vendue. Voici mes yeux essuyés ; menez-moi devant cet étranger, je vais tâcher d'être belle pour vous faire honneur, pour qu'on dise : Son excellence le comte Leyen a de beaux chevaux, de beaux chiens, une

belle maîtresse et un beau carossse. Allons monsieur.

Quand ils arrivèrent, Maurice était encore à sa péroraison ; il achevait de prouver qu'il ne pouvait rester — mais il n'était plus temps de se retirer. Il salua silencieusement Hélène. Hélène rendit le salut froidement, et ne reregarda pas Maurice.

On se remit en place.

On servit des fruits, des gâteaux, des vins fins.

Long-temps Hélène fut sombre et préoccupée, et garda les yeux baissés.

Maurice dit bas à Fischerwald : Elle est bien belle !

Alors Hélène leva la tête et regarda Maurice pour la première fois. Maurice rougit, et parut contrarié et embarrassé qu'elle l'eût entendu. Hélène ne put comprendre pourquoi, contrairement à tous les hommes qu'elle voyait d'ordinaire, il renonçait à la petite reconnaissance que toute femme ne peut s'empêcher de ressentir pour l'homme qui lui fait un compliment.

Alors elle jeta sur lui quelques regards furtifs, et vit un sourire de mépris errer sur ses

lèvres, quand Leyen et Fischerwald vinrent à parler de l'amour comme ils pouvaient en parler.

Il ne prit aucune part à la conversation tant qu'elle roula sur ce chapitre. A-t-il donc, pensa Hélène, quelque chose à dire que ces gens ne comprendraient pas ?

— Tu ne dis rien, mon Hélène ? dit le comte.

— Eh ! monsieur, reprit-elle avec une profonde amertume ; sais-je rien de ce que vous dites, moi ?

Et dans son regard, dans l'accent de la voix, il y avait de la douleur et du désespoir. Repoussée par sa mère, elle avait jeté les yeux sur elle-même, et sentait douloureusement son humiliation. Elle regrettait la pauvre petite maison et l'amitié d'Henreich, et elle se rappelait ces paroles de son frère : *Tu épouseras un brave garçon.*

Maurice à son tour la regarda ; leurs yeux se rencontrèrent et se détournèrent aussitôt.

— Ma belle malade, dit Fischerwald, je suis, comme vous savez, assez original, et mes idées sont bien à moi, et ne me sont suggérées par personne.

Je ne pense pas comme les bœufs ruminent, ainsi que s'exprime un écrivain. J'ai imaginé de substituer des drogues morales et métaphysiques aux drogues végétales et pharmaceutiques, en quoi je suis approuvé par beaucoup de savans et de philosophes, qui conseillent au médecin de guérir l'esprit avant le corps. C'est pourquoi je vous ordonne formellement un peu d'oubli des idées tristes qui semblent vous préoccuper, et une légère dose de cette aimable gaîté que je vous vois quelquefois.

— A l'approbation des savans et des philosophes, le docteur peut joindre la mienne, si toutefois il la juge de quelque attention, dit le comte Leyen.

— C'est ce qui vous consolera facilement de ne pas obtenir la mienne, docteur Fischerwald, dit Hélène; ma gaîté est d'ordinaire exempte de préméditations, et les idées tristes qui me préoccupent sont trop profondément entrées dans mon âme pour que je les puisse secouer, ainsi que vous secouez avec les doigts les miettes de gâteau qui sont tombées sur votre jabot.

— Croiriez-vous, dit Leyen en se tournant

vers Maurice, que cette *profonde douleur* n'a d'autre cause que d'avoir été mal reçue par sa mère, vieille folle, que cette pauvre fille accable de soins et de prévenances?

— Non, non, dit Hélène, s'adressant aussi à Maurice; ma mère a tort, j'aime à le croire; car, si je me suis prostituée et vendue.....

— Hélène, dit sévèrement le comte, lui rappelant par un signe des yeux la présence de Maurice.

— Oh! monsieur, reprit-elle en haussant les épaules, à quoi bon ce mystère? Monsieur ne sait-il pas qui je suis. Si je me suis prostituée et vendue, c'était pour nourrir ma mère. Vous le savez, monsieur le comte, et je vous adjure de le dire hautement. J'étais pauvre et j'ai résisté à vos offres brillantes et à votre persévérance. J'étais mourante à l'hôpital, et je vous ai vu pleurer sur mes pieds et sur mes mains, en me suppliant d'accepter vos bienfaits, et j'ai refusé, aimant mieux mourir de faim et de misère, jeune et belle, sans avoir encore vécu: je n'ai cédé qu'à la voix de ma mère qui me demandait du pain. Est-ce vrai, monsieur le comte?

— Oui, dit Leyen; et pourquoi n'avez-

vous pas dit cela à votre mère, quand elle a osé vous chasser de chez elle?

— Parce que cela aurait été trop affreux pour elle, de voir que c'était elle qui m'avait jetée là — dans cet abîme de honte et d'opprobre comme elle dit — qu'il lui aurait fallu traîner sa tête grise à mes pieds, dans la poussière, pour demander pardon; car je lui ai donné plus que ma vie. J'ai fait plus qu'ouvrir mes veines et lui donner mon sang à boire; j'ai fait plus qu'arracher mon cœur de ma poitrine, et le lui donner à manger. Car alors je serais morte, tandis que je vis pour porter le deuil de mon bonheur et de ma vie.

Maurice regardait Hélène sans presque respirer, pour ne pas perdre une seule de ses paroles qu'elle prononçait avec une véhémence extraordinaire, avec une voix profonde et déchirante.

—Ma mère a eu tort, continua-t-elle; car même ignorant ce que j'ai fait pour elle, elle ne devrait pas repousser sa fille, parce qu'elle est malheureuse. — Qu'est-ce donc que l'amour et l'amitié, si l'on ne vous aime plus quand on est coupable? — Mais, ce qui fait que je pleure, c'est que j'ai senti là mon

malheur, malheur irréparable, et qui durera autant que moi. C'est que j'ai vu les guirlandes blanches et parfumées de ces églantiers, dont mon frère Henreich voulait tresser ma couronne de fiancée. C'est que j'ai vu, sous les arbres à l'ombre desquels j'ai passé mon enfance, comme sortir de l'herbe, où fleurissent encore les violettes que je cueillais, et voltiger autour de moi les rians fantômes de ma jeune imagination. C'est que j'ai reconnu mes joies pures et mes douces espérances, et qu'elles n'ont pu rentrer dans mon cœur, semblables à l'oiseau qui fuit les marécages fétides.

— Madame, dit Maurice, ce que vous avez fait pour votre mère est bien beau ! Si on ne peut vous appeler vertueuse, qu'est-ce que la vertu?

— Monsieur, monsieur, s'écria Hélène en lui saisissant la main, dites-vous vrai ? Répondez-moi, ajouta-t-elle, en plongeant de ses yeux dans ceux de Maurice, répondez moi; qui vous fait parler ainsi? est-ce une sotte complaisance comme on en a tant pour moi? ou vos paroles sortent-elles de votre cœur?

— Madame, dit Maurice, avec le calme de

la conviction, j'ai dit ce que je sentais. Pour moi, vous êtes la femme la plus vertueuse que je connaisse.

— Hélène ne répondit pas; mais il y avait dans son regard la reconnaissance qu'elle aurait ressentie, si Dieu lui avait dit :

Pauvre fille, dépouille ta vie flétrie — comme les frêles demoiselles sortent de leur larve, qui vivaient dans la bourbe des ruisseaux, et s'élancent balancées sur leurs ailes de gaze, semblables à des émeraudes, à des saphirs, à des topazes vivantes, pour voltiger dans l'air et sur les fleurs des prairies — Dépouille ta vie flétrie, et recommence, pure et innocente, une vie de bonheur et d'amour.

XLIV.

Ne courez pas deux lièvres à la fois.
La sagesse des nations.

Il faut avoir deux cordes à son arc.
La méme sagesse des nations.

Maurice raconta à Richard sa rencontre avec Hélène.

— Tu es pris, dit Richard, et d'une façon d'autant plus remarquable que tu aimes une prostituée. Toi, qui me disais, il n'y a pas long-temps : *je ne comprends l'amour que pour une femme vierge.*

Quoique Maurice dût être un peu accoutumé à ses inconséquences, il se trouva honteux de celle-ci, et tant pour lui-même que pour Richard, s'efforça de traiter légèrement un sujet qui l'intéressait plus qu'il ne le voulait.

— Non, dit-il; cette fille est belle, et son âme n'est pas moins belle que son corps; mais, je le répète, *je ne comprends l'amour que pour une femme vierge.* Ainsi, ne pensais-je nullement à lui donner ma vie, et à lui demander du bonheur. Je lui consacrerai quelques jours, et je ne lui demanderai que des plaisirs.

Il faut que je lui écrive.

— Déjà ?

— Fischerwald m'assure qu'elle est fort occupée de moi.

Maurice prit une plume et du papier, et tomba dans une profonde rêverie.

— Ami Maurice, dit Richard, le plaisir n'est pas habituellement si grave, et tu es étrangement préoccupé.

— Nullement, dit Maurice, qui par hasard, ce jour-là, avait mis dans sa tête d'être ou de paraître conséquent.

Et pour le prouver, tout en écrivant sa lettre à Hélène, il continua sa conversation avec Richard.

— Il y a quelques jours, dit-il, j'ai trouvé Abel Saldorf fort occupé ; il avait à la fois chez lui un maître d'escrime et un professeur de langue française. Quand j'arrivai, il prenait sa leçon d'escrime ; je m'assis, pensant qu'il s'arrêterait bientôt, d'autant que la sueur ruisselait sur lui.

Ici, Maurice s'arrêta et écrivit la première phrase d'une lettre banale, et d'une légèreté qui ne lui convenait guère.

MADEMOISELLE,

Il dépend de vous que le jour où je vous ai rencontrée soit le plus heureux ou le plus malheureux de ma vie.

— Puis il continua :

En effet, il ne tarda pas à tomber accablé sur les coussins d'un canapé ; je m'approchai de lui, et j'attendais qu'il eût repris haleine pour causer avec lui. Mais alors le maître de langue s'approcha, qui commença sa leçon. Je pris un livre, un peu surpris de cette ma-

nière d'agir ; mais cependant, l'attribuant à la liberté que j'exige que mes amis gardent avec moi, pour avoir le droit de la prendre avec eux. Le maître de langue s'arrêta. Abel se leva, remit son masque, et la leçon d'armes recommença.

L'impression que vous avez produite sur moi est telle qu'il faudrait pour la peindre, etc., etc.

Après un quart d'heure, on apporta le déjeuner. Je pensai alors que les deux professeurs allaient partir. Mais il y avait quatre couverts, et ils se mirent à table avec nous.

Quoiqu'il ne soit guère d'usage de garder à déjeuner son maître d'escrime et son maître de langue, qui probablement ont autre chose à faire, et d'ailleurs ne peuvent déjeuner chez tous leurs élèves ; je n'y fis guère d'attention que parce que le maître de langue et Abel, pendant tout le temps du déjeuner, ne cessèrent de parler français, chacun de son mieux, tandis que le maître d'escrime jetait de temps en temps quelques préceptes de son art, entre deux bouchées.

Comme j'avais grand appétit, je pris le parti

de ne pas dire un mot, et de ne m'occuper que de nourrir mon *misérable* corps, comme disent les sages, quand ils n'ont pas de quoi dîner.

Je mangeais encore, quand on enleva la table ; et, tour-à-tour, recommencèrent la leçon d'escrime et la leçon de langue française.

Je me crus victime d'une mystification. D'où vient, dis-je à Abel, ce goût subit pour l'exercice et l'étude?

Si j'étais assez heureux, etc., etc.

Ce serait avec un ravissement inexprimable que je mettrais à vos pieds, etc., etc.

— Depuis deux jours, me répondit Abel, ces messieurs ne me quittent pas. Ils mangent et ils dorment ici. Je n'ai plus que cinq jours à prendre leurs leçons, et il faut que j'en profite.

— Je crus qu'il voulait faire un voyage. Je lui manifestai mon étonnement de l'emploi qu'il faisait des derniers instans qu'il avait à passer avec nous ; je lui fis également observer qu'il trouverait partout des maîtres d'escrime et des maîtres de langue française.

Il sourit et me dit : Je n'ai aucune inten-

tion de voyager, et voici ce qui m'arrive :

Non, vous ne repousserez pas inhumainement un amour que vous savez si bien inspirer. Vous ne réduirez pas au désespoir un homme qui, etc., etc.

— Je me suis trouvé, continua Abel, il y a trois jours, à souper dans une maison où se trouvait également le baron de Solm, jeune homme assez impertinent, et fort bien vu de l'électeur, qui le protège en toute occasion.

Tu sais que je suis naturellement peu bruyant dans un cercle, et que je n'aime pas à occuper les autres de moi. Le baron prit mon silence pour de la timidité, et ma modestie pour la conscience de ma sottise. Aussi, lui échappa-t-il à mon égard quelques-unes de ces quasi-impertinences, qui font d'autant plus de mal qu'elles ne sont pas assez marquées pour qu'on puisse les relever sans paraître un esprit difficile et querelleur. Je me contins le plus qu'il me fut possible, tout en adressant tout bas des vœux fervens à tous les saints du paradis, pour qu'ils inspirassent à M. le baron la pensée d'être impertinent tout-à-fait.

Ne me laissez pas languir dans la plus cruelle incertitude. Répondez-moi, si ce n'est par amour, etc., etc.

J'eus à me louer de l'intervention du ciel. M. le baron, encouragé par mon calme, donna dans le piège, et se laissa aller à une bonne impertinence.

— Monsieur le baron, lui dis-je à l'oreille, vous êtes un sot; êtes-vous aussi un lâche?

— Monsieur, me répondit-il un peu étonné, je vous mettrai volontiers à même de vous en assurer.

— Je doute, répondis-je, que ce soit aussi pleinement que de votre sottise.

Il m'entraîna dans l'embrasure d'une croisée et me dit :

— J'ai une affaire à terminer dans une semaine. A pareil jour, soyez à sept heures du matin derrière les murs du parc; mon arme est l'épée.

— Depuis ce temps, on m'a fait avertir de deux choses, continua Abel :

La première, que le baron manie parfaitement l'épée.

La seconde, que si, contre toute probabi-

lités, il m'arrive de le tuer, l'électeur poursuivra le meurtrier avec persévérance.

C'est pourquoi j'apprends l'escrime, pour tuer mon homme s'il est possible, et le français, pour trouver à qui parler si je suis forcé de prendre la fuite.

Allons, messieurs, dit Abel en finissant, ne perdons pas de temps.

— Excuse-moi, me dit-il, mais je n'ai plus que cinq jours.

Le plus sincère et le plus dévoué de vos admirateurs,

MAURICE.

Ainsi finit à la fois Maurice et son anecdote, et l'une des lettres les plus ridicules qui jamais aient été écrites.

XLV.

DEUX AMIS MORTELS.

— Décidément, dit Maurice, je suis bien lâche et bien veule, de rester ainsi à la ville, moi qui ne vis qu'à la campagne; de marcher sur une terre que l'on cuirasse de grès, dans la crainte qu'elle ne s'avise de produire quelque brin d'herbe, moi qui préfère au plus moelleux tapis un long gazon vert.

Je dors et je vis dans une maison de pierre,

et pourtant il n'est rien de si beau pour moi que ces tentes mobiles que forment sur la tête les châtaigners touffus, les sycomores au feuillage rougeâtre et découpé comme la vigne, les tilleuls aux formes transparentes, les ormes aux feuilles étroites et d'un vert sombre.

Je me laisse entraîner aux théâtres et aux réunions, où je dors et m'ennuie, tandis que les champs m'offrent une multitude de plaisirs variés et sans cesse renaissans.

Ces fleurs, qui, sortant toutes de la même terre, prennent des couleurs différentes, et exhalent différens parfums—ces insectes, qui vivent sur les fleurs, sont nés avec elles — et mourront avec elles, au premier souffle des vents froids de l'hiver, qui balaient, en tourbillonnant, les dernières feuilles des arbres dépouillés, et emportent à la fois les graines et les œufs qui doivent reproduire les fleurs et les papillons.

— C'est pourquoi, dit Richard, il m'est venu une idée.

— Ami Richard, reprit Maurice, je me défie beaucoup de vos idées—de trois idées que je me souviens vous avoir vues, l'antépénul-

tième m'a fait passer une soirée entière dans une caverne de musiciens qui jouaient faux— l'avant-dernière a failli me faire rompre le cou dans des chemins que vous prétendiez connaître— et la dernière m'a fait perdre deux heures à vous l'entendre laborieusement développer, sans y pouvoir rien comprendre, sinon que vous ne la compreniez pas plus que moi.

— Je suis blâsé sur tes impertinences, elles roulent sur mon esprit comme la pluie sur un manteau de toile cirée. Voici mon idée : demain, il se fait la nuit une charmante promenade sur la rivière, il y aura deux dames, le comte Leyen, Fischerwald et moi ; c'est, il me semble, une société quelque peu séduisante, et il dépend de toi d'y joindre ta personne et les agrémens de ton esprit.

— Le comte Leyen, se dit Maurice, l'une des deux dames est Hélène—il ouvrit la bouche pour le demander, mais il lui sembla voir déjà le sourire de Richard ; il hésita, puis se décida à le demander, avec un air de grande négligence. Le comte Leyen, dit-il, accompagne-t-il... il allait dire : sa maîtresse, cette idée lui fit mal, il se reprit et dit : mademoiselle Hélène ?

— La maîtresse du comte y sera, dit Richard, l'autre dame est son amie, et je suis fort amoureux d'elle.

— Tu la connais ?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Tu es fou.

— C'est possible, car en ce moment je me sers de ta sagesse.

— Ah !

— C'est toi qui m'as dit : « l'amour, dépouillé des riches couleurs que lui prête l'imagination, n'est qu'un plaisir que l'on ne peut prendre qu'à deux—comme une partie d'échecs ou de dominos. Il serait sage, peut-être, de ne demander aux femmes que des plaisirs; » c'est ce que je fais. Viendras-tu ?

— Tout ce monde me gâtera ma nuit, mes arbres, mon vent dans le feuillage; car c'est là surtout le grand charme de la nuit, que toute cette voûte étoilée, cette eau qui roule en murmurant, ce rossignol qui chante, ces lucioles qui luisent dans l'herbe comme des étoiles au ciel, ces arbres qui frémissent harmonieusement, ces grenouilles qui croassent dans les joncs; on a cela sans partage pour soi tout seul, tandis que les autres hommes, par

leur sommeil, vous en laissent leur part. On est roi du monde, le monde n'existe que pour le poète qui veille; pour lui, la lune monte derrière les peupliers et se mire dans l'eau; pour lui, le vent emporte les parfums plus concentrés du chèvre-feuille et des églantines: ou plutôt il s'identifie à cette grande harmonie de la nature, son âme se mêle au bruissement de l'eau, et au frémissement des feuilles, et aux parfums, et au vent, et aux chants des oiseaux. Il vit de toutes ces vies. Il est l'âme du monde; il est Dieu.

— Viendras-tu?

— J'irai.

On se réunit vers la fin du jour. Leyen reçut avec de grandes prévenances Maurice, dont on lui avait parlé avantageusement.

Hélène laissa errer sur ses lèvres un sourire amical.

Quand on fut arrivé au bateau, la dame qui accompagnait Hélène hésita beaucoup, alléguant une invincible crainte de l'eau. Chacun s'efforça de lui donner du courage, à l'exception de Maurice qui vit, dans cette terreur, une grande affectation, d'autant que le but de la promenade était connu dès la veille, et que

cette dame, si ses craintes n'eussent été nulles, était parfaitement libre de s'en dispenser. Richard, fort mauvais nageur, assura la belle effrayée qu'en cas d'accident il répondait de ses jours précieux. Maurice, qui nageait très bien, se contenta de sourire.

Hélène vit ce sourire et le comprit; les moindres mouvemens de Maurice avaient pour elle un intérêt auquel elle ne cherchait pas à se dérober. Les paroles consolantes de Maurice, lors de leur première entrevue, étaient restées sur son cœur. Salie par le vice, elle était fière de cette approbation d'un honnête homme, de cette sorte d'affinité qui s'était établie entre elle et lui; et elle ressentait un certain orgueil, quand, sur sa physionomie mobile, elle pouvait saisir au passage une pensée qu'il ne communiquait pas aux autres, et dont elle s'emparait pour elle seule.

Maurice aussi, quoiqu'il se livrât de moins bonne grâce à l'influence qu'elle exerçait sur lui, cherchait dans les rares paroles d'Hélène un sens caché pour les autres et intelligible pour lui seul. Il ressentait un secret mécontentement quand elle parlait sans tourner les yeux de son côté. Il lui semblait déjà avoir des

droits sur elle, sur ses pensées, sur son âme. Il ne s'avouait pas qu'il l'aimait, mais il lui semblait qu'il avait à son amour des droits qu'on ne pouvait lui disputer sans injustice. Une parole d'Hélène, qui ne lui était pas adressée, un regard qui ne cherchait pas son regard, lui faisaient éprouver une sensation pénible et un sentiment haineux. Pauvre raisonneur qui ne comprenait pas que ces droits qu'il croyait avoir, il les avait en effet, mais qu'il les achetait par son amour pour Hélène.

On glissa le long de la rive. Richard s'était emparé de Gabrielle, et causait avec elle comme s'il eût été dans un salon. Leyen, pendant quelques instans, céda à l'influence de la nuit et de l'eau; puis s'ennuya et se mit à écouter Fischerwald — non pour s'ennuyer moins, mais pour changer d'ennui. Maurice et Hélène restèrent silencieux; mais, si quelque accident de lumière, si quelque arbre balançant son feuillage noir jusqu'au ciel, et paraissant porter les étoiles comme des fruits d'or, attirait leur attention, leurs regards se rencontraient pour se communiquer leurs sensations, et un frémissement simultané leur courait par tout le corps.

Il ne leur fut pas long-temps possible de se laisser aller aux impressions de la nuit et de ses mystérieuses harmonies. Fischerwald, Richard et Gabrielle parlaient haut. Richard pria Gabrielle de chanter. Après avoir long-temps résisté, elle chanta la romance la plus nouvelle et la plus à la mode.

Il y a telle musique qui plaît dans un salon, et qui est insupportable la nuit, sous la feuillée. Gabrielle, qui n'avait songé qu'à faire briller une assez jolie voix, acheva de désenchanter la promenade. Hélène refusa de chanter.

N'aurait-elle pas une belle voix, se dit Maurice ; ce serait une ridicule injustice de la nature, car au moins elle mettrait de l'âme dans son chant ; mais un regard d'Hélène lui fit comprendre que le chant était pour elle, comme pour lui, une langue sacrée qu'on ne parle pas devant les profanes.

— Je suis, dit Fischerwald, un homme fort original. Voici que je laisse, depuis notre départ, traîner dans l'eau les pans de mon habit. Entre autres singularités qui me caractérisent, je n'ai jamais pu m'occuper de toilette. J'ai, à ce sujet d'insupportables distractions. Il n'y a pas quinze jours, mon ami

Maurice peut dire si c'est la vérité, je suis sorti d'une maison, oubliant mon chapeau.

Frigido subs Jove.

Avant-hier, j'avais mis un de mes bas à l'envers; et ce matin même, après avoir bu un verre d'eau sucrée, j'ai mis le verre à côté de la table, et le reste de l'eau est tombé sur moi.

Gabrielle assura que tous les hommes de génie étaient sujets à de semblables distractions, et que tous les gens d'esprit qu'elle connaissait, mettaient leurs bas à l'envers.

Cependant Fischerwald s'occupait, avec toute l'attention dont il était capable, de tordre les pans de son habit pour en exprimer l'eau, et de les essuyer avec un mouchoir, bien dans le sens du drap, pour ne pas le délustrer.

Richard prit à son tour la parole.

— *Je suis*, dit-il, *bien veule et bien lâche, de rester à la ville, moi qui ne vis qu'à la campagne; de demeurer dans des maisons de pierre, moi qui préfère aux plus riches palais, les tentes mobiles que forment sur la tête les touffes de châtaigniers, les sycomores*

au feuillage découpé et rougeâtre comme celui de la vigne, et les ormes à la verdure étroite et sombre.

Je ne puis réellement comprendre comment je me résigne à marcher sur une terre que l'on cuirasse de grès, dans la crainte qu'elle ne s'avise de produire quelques brins d'herbe, quand les plus riches tapis ne sont rien pour moi auprès d'un long et épais gazon vert; quand tout, aux champs, occupe et charme mon esprit, quand je passe des journées entières à contempler ces fleurs qui, sortant de la même terre, se parent de diverses couleurs et exhalent différens parfums; et ces insectes qui naissent, vivent—et meurent avec elles, au premier souffle du vent froid qui balaie en tourbillonnant, les feuilles jaunies des arbres dépouillés, et emporte à la fois les graines des fleurs et les œufs des papillons.

— Maurice regardait Richard avec stupéfaction. Voilà, se disait-il, une prodigieuse mémoire.

Richard continua :

Ce qui peut expliquer le charme de la nuit, c'est que la nature semble appartenir

tout entière à l'homme qui veille pendant que les autres, livrés au sommeil, semblent lui en abandonner leur part; c'est qu'il jouit sans partage des sensations qui, le jour, sont divisées entre tous les hommes, c'est que, pour lui seul, les étoiles brillent au ciel; pour lui seul, brillent dans l'herbe les lucioles semblables aux étoiles; pour lui seul, le vent frémit et apporte, plus concentré, le parfum des chèvre-feuilles; pour lui seul, la lune monte mystérieuse derrière les peupliers. Il est le roi du monde.

Bien plus, l'homme alors s'identifie à la nature. Il vit de la vie des arbres, du vent et du chèvre-feuille; il rassemble en lui-même toutes ces existences, il est Dieu.

Tout le monde s'ennuyait, on s'arrêta. Maurice, Richard et Fischerwald prirent congé de Leyen et des deux dames.

Quand les trois amis furent seuls — bonsoir, dit Maurice, je vais maintenant commencer ma promenade.

— Je suis original, dit Fischerwald, mais réellement je ne pousse pas encore la bizarrerie aussi loin que toi.

Richard, qui avait ses raisons pour ne pas

se trouver avec Maurice, lui souhaita le bonsoir, et partit avec Fischerwald.

Maurice, presqu'involontairement, se dirigea du côté de la maison de Leyen; bientôt il l'aperçut avec Hélène et Gabrielle, — comme trois ombres, car la lune qui, était à son dernier quartier, n'était pas encore levée. Son cœur battait comme s'il eût fait une mauvaise action; il lui semblait distinguer le frôlement de la robe d'Hélène de celui de la robe de sa compagne, et reconnaître le bruit de ses pas — et il frissonnait.

Un petit bouquet de bois à traverser lui permit de s'approcher davantage; Leyen avait peine à étouffer ses bâillemens, on n'entendait que Gabrielle.

— Ce médecin est un original très amusant, disait-elle; l'autre a de l'âme et sent vivement; as-tu entendu avec quel entraînement et qu'elle poésie il nous a parlé des champs et de la nuit? il y aurait du bonheur à être aimée d'un homme qui sent ainsi.

Pour le troisième, s'il y a quelque chose au-dedans de lui, il a la peau bien épaisse, car rien ne paraît au dehors.

Maurice fit un geste de dépit, non qu'il tînt beaucoup à l'opinion de Gabrielle ; mais il craignait qu'elle n'exerçât quelque influence sur Hélène, d'autant qu'Hélène, par son silence, semblait partager l'opinion de sa compagne.

Leyen entendit du bruit dans les feuilles.

— Qui va là? crie-t-il.

On ne répondit pas. Maurice était parti.

— Ce n'est rien, dit Hélène, c'est le vent.

Et son cœur battait — il y a des momens dans la vie où l'on se devine si bien !

XLVI.

DEUX OMBRES.

— Allons, dit Maurice en sortant du bois, il n'y a pas moyen d'aimer les femmes ; il n'y a rien dans ces âmes-là ; elles ne voient qu'avec les yeux, elles n'entendent qu'avec les oreilles, leur cœur ne voit ni n'entend ; — voici deux femmes : toutes deux belles et spirituelles, c'est-à-dire, réunissant les qualités les plus désirables, pas une des deux n'a

compris mon silence, ni le bavardage de Fischerwald et de Richard.

Fischerwald, avec ses idées communes et rebattues, ses trivialités, et ses pensées traduites avec le texte en regard, est pris au mot quand il s'annonce original. —

Richard, décrivant, avec les paroles dont je me suis servi ce matin, un spectacle qu'on a sous les yeux—comme ces peintres qui mettent au bas d'un tableau de fleurs : *iris*, *pivoine et acacia*, se défiant, ou de la fidélité de leur imitation, ou de l'intelligence de leurs spectateurs — passe pour un homme qui sent vivement et poétiquement.

Pas une de ces deux femmes n'a compris qu'on ne décrit qu'après la sensation, qu'on ne peint l'amour que lorsqu'on n'aime plus,—Richard avait raison, quand il me rappelait mes paroles.—

Il ne faut demander aux femmes que du plaisir.

Je suis fâché de n'avoir pas donné ma lettre à Hélène.

Il faut dire qu'au moment d'arriver au bateau, Maurice avait mis dans la poche de son gilet la lettre qu'il avait écrite pour Hélène,

pliée très petite, pour pouvoir plus facilement la lui glisser dans la main, mais à la vue d'Hélène, au son de sa voix, il avait compris combien sa lettre était ridicule, et il l'avait, sans qu'on s'en aperçût, froissée et enfouie dans une autre poche.

Sans s'en apercevoir, et par un détour, il était arrivé au pied de la maison ; il y avait de la lumière dans la chambre d'Hélène, il y porta les yeux, il aperçut deux ombres sur le rideau blanc.

— Non, non, dit-il, elle comme les autres! ni âme, ni poésie ; elle est là, avec lui.

Il s'en alla à grands pas. Au moment de perdre la maison de vue, il se détourna et regarda :

— Encore les deux ombres!

Il fit un pas, et s'appuya contre un tronc d'arbre.

— Je suis fatigué, se dit-il, autant reprendre haleine ici qu'ailleurs.

Il resta les yeux fixés sur le rideau, puis la lumière disparut ; il regarda aux autres fenêtres pour voir si la lumière passait et si une des deux personnes avait quitté la chambre— Il attendit long-temps, on pouvait être passé dans une pièce au fond.

La lumière ne reparut pas.

— Il est évident que les deux personnes dont j'ai vu les ombres sont couchées dans cette chambre.

— Pas d'âme, répéta-t-il — après cette soirée, elle eût voulu être seule, elle n'eût pas consenti à passer la nuit dans ses bras.

Je partirai demain matin.

Il se rappela qu'il avait affaire à cinquante lieues de là, pour un procès dont dépendait une partie du peu de bien que son père avait à lui laisser, et qu'il avait toujours négligé d'y aller, depuis un mois que sa présence était nécessaire.

Le matin, il alla trouver Richard.

— Je vais à M*****.

— Pourquoi faire? dit Richard.

— Pour mon procès.

— Alors, rapporte-moi deux lignes à pêcher, c'est le seul endroit où on sache les faire.

— Adieu.

— N'oublie pas mes lignes.

Comme il partait, Richard le rappela.

— Tu es fou, lui dit-il, tu pars et tu as loué un appartement vis-à-vis des fenêtres

d'Hélène, lequel doit être prêt aujourd'hui même.

— Je ne m'occupe plus de cette femme, dit Maurice.

— Eh bien! moi je m'en occuperai ; prête-moi l'appartement.

Ici Maurice, fut désagréablement impressionné, — il voulait bien renoncer à Hélène, mais il ne voulait pas que Richard la possédât.

Néanmoins, comme il craignait que celui-ci ne le mît encore en contradiction avec lui-même en lui rappelant les excellentes raisons qu'il lui avait données pour n'aimer qu'une femme vierge ;

Il lui dit :

— Volontiers, je vais t'envoyer la clef.

— N'oublie pas mes lignes, répéta Richard.

— Ne crains rien, répondit Maurice.

Mais il eut soin d'oublier d'envoyer la clef.

XLVII.

Hélène cependant, cette nuit-là, ainsi que celle qui avait suivi sa première rencontre avec Maurice, avait refusé de recevoir Leyen dans son appartement.

Et Gabrielle avait partagé son lit; c'était Gabrielle la seconde personne dont Maurice avait vu l'ombre sur le rideau.

Elle fit semblant de dormir, pour pouvoir

se livrer tout entière aux pensées qui lui gonflaient l'esprit et le cœur; elle aimait Maurice.

Elle ne le connaissait pas, mais elle l'avait deviné, et d'ailleurs leurs deux âmes avaient rendu un son — semblable au son de deux harpes, dit Schiller;

Harfentône in einander spielen
In der himmelvollen harmonie.

De deux harpes qui s'unissent pour une harmonie divine.

Il suffit qu'une note ait retenti à l'unisson, pour qu'on sache que les deux instrumens sont d'accord, et prêts à s'unir

Pour une divine harmonie.

XLVIII.

Le comte Leyen fut investi d'une charge honorifique près de l'électeur; il annonça à Hélène qu'elle le rejoindrait à la résidence un mois après qu'il y serait arrivé.

On commença tout de suite à s'occuper des préparatifs de son départ.

XLIX.

COMMENT MAURICE N'OUBLIA PAS LES LIGNES A PÊCHER.

Les routes étaient assez mauvaises.

Maurice mit deux jours à arriver à M***.

En sortant de voiture, il demanda à dîner, et se dit :

— Il est assez désagréable de faire cent lieues dans un vilain pays.

Le pays n'était pas plus vilain qu'un autre ; mais on pare de tant d'attraits le pays, la

ville la maison, la chambre où est la femme que l'on aime, qu'il ne reste aucuns charmes au reste du monde.

C'est pourquoi, continua Maurice, il faut ne rien oublier de ce que j'ai à y faire.

Et il écrivit sur un morceau de papier :

1° Aller chez mon avocat;
2° — chez mon avoué;
3° — chez mon huissier;
4° — chez ma partie adverse;
5° — chez mon oncle Hollier;
6° — chez mon cousin Holler.

Ah diable! dit-il, et les lignes de Richard; il n'y a rien de difficile à faire comme les choses peu importantes, — c'est ainsi que tel homme qui brave en souriant les plus grands malheurs, tombe sous la plus petite

Et il mit *les lignes* en grosses lettres.

ACHETER DES LIGNES POUR RICHARD.

Puis il passa encore une demi-heure à chercher s'il n'oubliait rien.

— Allons, dit-il, pour ne pas oublier les malheureuses lignes, je vais commencer par elles.

Il s'informa de l'adresse du plus célèbre fabricant et se mit en route.

— Monsieur, vous emportez la carte.

En effet, c'était sur la carte du restaurant qu'il avait écrit ce qu'il avait à faire, il la rendit et continua son chemin.

Mais il avait mis tant de temps à chercher où il devait aller, qu'il trouva la boutique fermée, il était également trop tard pour faire ses autres visites, il rentra à l'hôtellerie, calcula qu'il aurait assez de quelques heures pour faire ses affaires, et retint sa place pour le lendemain à midi.

Le matin en se levant, il refit la liste qu'il avait faite la veille.

Voyons :

Il est sept heures, le temps de m'habiller, une heure ;

Il sera huit heures.

Aller chercher les lignes, une demi-heure ;

Aller chez mon avocat, et causer avec lui, une demi-heure ;

Chez mon avoué, une demi-heure, c'est-à-dire, comme j'ai plus de choses à lui dire qu'aux autres, une heure ;

Chez mon huissier, un quart d'heure ;

Chez mon adversaire, une heure — là on ne peut traiter l'affaire sèchement, il faut employer certaines formes;

Chez les Holler, une demi heure.

Il me restera justement un quart-d'heure pour revenir ici.

Ce sera une matinée bien pleine, et j'aurai fait en cinq heures plus de besogne que je n'en ai jamais fait en cinq mois.

La vie active n'est pas sans quelque attrait, et peut-être est-elle, sous certains rapports, préférable à la vie contemplative.

Elle doit user l'homme moins vite.

Elle est plus conforme au vœu de la nature.

Si Fischerwald était là, il aurait mille citations à me faire pour me prouver qu'elle vaut mieux, sous tous les rapports.

Quelle heure est-il ?

Huit heures.

Diable ! voici tous mes calculs dérangés.

Il faut recommencer et rogner.

Je ne mettrai qu'une demi-heure à ma toilette;

Un quart-d'heure seulement pour aller chercher les lignes;

Trois quarts-d'heure seulement ch ez ma partie adverse.

Quand il eut fini ce second calcul, Maurice s'aperçut qu'il avait encore perdu un quart-d'heure à le faire ; il se dépêcha tellement de s'habiller qu'il y employa trois fois le temps qu'il y mettait d'ordinaire.

Puis il se mit en route.

— Commençons par les lignes, car je les oublierais.

Il arriva chez le marchand de lignes ; il n'était pas à sa boutique, un voisin assura qu'il reviendrait dans un instant.

Maurice attendit, il ne fut de retour qu'au bout de vingt minutes.

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer, donnez-vous la peine de vous asseoir.

— Je vous remercie, je suis pressé.

— Je ne serai pas plus long-temps à servir monsieur quand il sera assis, et cela le reposera quelques instans.

— Que désire, monsieur ?

— Des lignes, probablement, puisque je viens dans votre boutique.

— La réponse de monsieur est infiniment juste, si je demande cela à monsieur, c'est

que je suis encore préoccupé de la cause qui me retenait dehors quand monsieur est arrivé — Gardez donc votre chapeau — Figurez-vous qu'un homme, il y a deux jours, entre ici. — Une bouteille de vin ! — Mon ami, lui dis-je poliment, ce n'est pas ici un cabaretier. — Je ne suis pas ton ami, me dit-il; le seul ami de l'homme, c'est le bon vin, donne-m'en.

— Mon cher monsieur, repris-je — toujours très poliment — faites-moi le plaisir de regarder autour de vous, vous verrez que je suis fabricant de lignes et non pas marchand de vin.

— Alors, me dit-il, pêche-moi un poisson, et accommode-moi-le.

— Mon cher monsieur, dis-je, faites-moi le plaisir de passer votre chemin ; dans l'état où vous êtes, vous seriez mieux au lit que partout ailleurs.

— Mon état vaut cent fois mieux que celui d'un malheureux marchand de lignes.

— Je voulus le mettre à la porte ; il me frappa, et aujourd'hui, je l'ai fait paraître chez le juge, il ira huit jours en prison. C'est un vice bien honteux.....

— Monsieur, dit Maurice, obligez-moi de me servir un peu vite, je suis extrêmement pressé.

— Quelles lignes désire monsieur?

— C'est une commission, et l'on ne m'a pas donné d'autres explications.

— Ceci devient embarrassant — car nous avons :

Les lignes à un et à plusieurs crins.

Les lignes en soie ;

Les lignes en *racine* ;

Les lignes en corde ;

Les lignes en laiton ;

Sans parler de trois cent trente hameçons différens.

Je vais cependant vous donner le genre de lignes qui s'applique au plus grand nombre de poissons possible. Le grand défaut de la plupart des pêcheurs, est de s'exagérer la force nécessaire aux hameçons; avec les hameçons des lignes que je vais vous donner, on prendra :

Des ablettes ;

Des éperlans ;

Des goujons ;

Des perches ;

Des barbillons;

Des gardons.

Avec des hameçons pas plus gros, moi qui vous parle, j'ai pris une tanche, dont voici, au fond de ma boutique, le portrait d'après nature par un peintre de mes amis. C'est un garçon de talent et d'esprit, qui vient de faire un excellent mariage; c'est une histoire fort bizarre. Un jour il se rendait chez un parent.....

— Pardon, monsieur, dit Maurice, mais des affaires.....

— C'est trop juste : je vous disais donc que j'ai pris cette tanche, qui pesait sept bonnes livres, avec un hameçon pas plus gros que ceux que j'ai l'honneur de vous vendre; c'était par un grand vent, et avec bien peu d'espoir que je jetais ma ligne à l'eau; un homme du rang de monsieur, qui a reçu sans aucun doute une excellente éducation, ne peut manquer de savoir que le vent est extrêmement défavorable pour la pêche à la ligne.

Maurice se leva.

— Mais j'oubliais que monsieur est pressé. Dans quelle rivière monsieur se propose-t-il de pêcher?

— Je vous ai dit que ces lignes ne sont pas pour moi ; la personne qui m'a chargé de les acheter demeure à A***.

— Très bien, cela me confirme dans l'idée de vous donner de fort petits hameçons ; j'ai encore pêché, avec ces hameçons, un brochet énorme ; il faut dire qu'ils étaient empilés sur un fil de laiton auquel moi seul jusqu'ici ai su donner toute la souplesse nécessaire.

Mock, dit-il à son commis, va là-haut me chercher le cadre doré.

Mock se fit répéter l'ordre deux fois, puis revint dire qu'il n'avait pas trouvé le cadre.

Le maître s'emporta.

— Monsiuer, dit Maurice, combien vous dois-je?

— Coquin, dit le maître, remontez de suite, ou plutôt j'y vais moi-même.

— Monsieur, dit Maurice. . . . .

Mais il ne put achever sa phrase, le marchand était monté.

Maurice allait s'enfuir sans les lignes, quand le marchand redescendit avec le cadre.

Comme il était couvert de poussière, il passa quelque temps à l'essuyer.

— Tenez, dit-il à Maurice, ce portrait est celui d'une femme qu'aimait beaucoup un de mes amis; cet ami était le propriétaire de l'étang où je pris ce brochet monstrueux, dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Si je vous ai apporté ce portrait, c'était pour vous donner une preuve de ce que j'avançais, car je sais que les pêcheurs, comme les chasseurs, passent pour mentir aisément; et en fait d'histoire de pêche, je ne raconte rien sans en donner immédiatement la preuve irrécusable.

Aussi ai-je un grand chagrin. J'avais fait peindre une perche fort grosse, que j'avais prise dans ce même étang; je donnai le portrait à mon ami; à sa mort, elle fut vendue; eh bien! un droguiste l'a achetée à vil prix et n'a pas voulu me la revendre, quelque prix que je lui en aie offert; cet homme du reste est un sot, comme on peut le voir à son crâne excessivement déprimé. Monsieur, quelle est votre opinion sur la phrénologie?

— Morbleu! monsieur, s'écria Maurice, dites-moi ce que je vous dois et laissez-moi partir.

Comme il sortait de la boutique, il entend-

dit sonner une horloge, c'était onze heures.

— Allons ! dit-il haut, je n'ai plus qu'une heure.

— Monsieur, dit un passant, cette horloge retarde d'un quart-d'heure.

— Maudites lignes ! s'écria Maurice, je n'aurai pas le temps de m'occuper d'autre chose.

Et il les jetta à terre, elles tombèrent dans une cave.

— Cependant, dit-il, si je ne puis m'occuper d'autre chose, au moins faut-il les emporter.

Quand on eut fait ouvrir la cave et trouvé les lignes, un homme passa en courant, il cherchait Maurice, la voiture n'attendait que lui.

— Il est assez ridicule, dit Maurice en montant en voiture, d'avoir fait cent lieues, dans le plus horrible pays, pour aller chercher des lignes à pêcher.

Remarquez que Maurice avait dit d'abord que le pays où il voyageait était un *vilain pays*.

Mais alors, au tort ne n'être pas celui où était Hélène, il joignait celui d'être le théâtre d'une bévue de Maurice, et il le trouvait *le plus horrible pays*.

L.

OU MAURICE TROUVE D'EXCELLENTES RAISONS POUR NE PAS SE PRÉSENTER CHEZ HÉLÈNE.

Comme la voiture marchait, Maurice, seul dans la partie où il se trouvait, se mit à penser, faute de mieux, et à raisonner avec lui-même.

— Au fait, dit-il, quand il fut à quelques lieues de la ville, j'aurais mieux fait de laisser partir la voiture sans moi; je n'aurais perdu que le prix de ma place, tandis que ma

négligence risque fort de me faire perdre mon procès, et conséquemment plus des deux tiers de ma très petite fortune.

Comment n'ai-je pas pensé plus tôt à cela?

Qui peut m'attirer si fort aux lieux que j'ai quittés il y a trois jours?

Est-ce Hélène?

Non, cette femme est comme toutes les femmes, et d'ailleurs.....

Ici Maurice se répéta tous les argumens qu'il avait autrefois donnés à Richard, pour prouver qu'on ne peut aimer raisonnablement qu'une femme vierge; argumens que chacun est libre de retrouver au chapitre XI[e] de ce volume.

— Puis avec Leyen, se dit-il, elle est riche et accoutumée au faste et à la dépense; m'aimera-t-elle assez pour renoncer à ces habitudes?

A-t-elle assez de noblesse dans l'âme pour y renoncer sans souffrir? car je ne pourrais la voir souffrir, j'aurais envie de la tuer.

Si elle me fait sans regret un pareil sacrifice, n'est-ce pas prendre un engagement sacré que de l'accepter? Si elle abandonne tout pour mon amour, mon amour ne doit-il pas

remplacer tout ce qu'elle m'abandonne? ne suis-je pas à elle pour toute ma vie? C'est effrayant. Il me semble voir un torrent dans lequel je vais me plonger et qui va m'entraîner, je suis encore sur la rive, je puis encore ne pas entrer dans l'eau.

Il vaut mieux ne pas revoir Hélène.

Ici Maurice regarda sur la route et dit :

Ces chevaux ne vont guère vite.

Et, continua-t-il, si Hélène n'abandonne rien pour moi, si elle ne sent pour moi qu'un goût passager, qu'elle veut satisfaire, si je m'avise de prendre un amour sérieux pour une femme qui ne m'aime pas, d'adorer une idole de pierre.

Je n'irai pas plus loin, je ne chercherai pas à la voir.

Postillon, dit-il dormez-vous, ou craignez-vous d'user votre fouet? le chemin est magnifique, et les roues semblent rouler d'elles-mêmes.

Sais-je seulement, poursuivit-il, si elle a même pour moi ce goût passager? ne l'ai-je pas entendue approuver par son silence ce que sa compagne disait de moi?

Qui sait si elle ne s'est pas laissé séduire

par les plumes que Richard m'a arrachées de l'aile, ou par la feinte originalité de Fischerwald?

Non, non, ce n'est pas à une fille entretenue que j'irai demander de l'amour; autant demander du miel aux frélons, on n'emporterait que des piqûres.

Comment? encore des genêts! nous ne sortirons pas de cette maudite forêt! il me semble que voilà une journée entière que nous sommes dedans. — Postillon, te serais-tu trompé deroute?

— Monsieur, ce serait difficile, il n'y en a qu'une, et il y a huit ans que je dors, bois et mange sur cette route.

— Alors, mon ami, tu as de bien mauvais chevaux.

— Mais, mon maître, nous faisons deux lieues à l'heure, c'est, il me semble, fort raisonnable.

— As-tu un briquet?

— Un excellent briquet.

— Prête-le moi.

Maurice alluma sa pipe, fuma et s'endormit, bercé par les vagues pensées que la fumée du tabac semble produire et emporter.

Au bout de quelques heures il se réveilla. On était à la couchée.

Le lendemain, il fut le premier levé, réveilla tous les voyageurs, gourmanda les palefreniers, aida à seller les chevaux, à les atteler, et ne permit à personne de déjeuner.

Puis aussitôt que la voiture roula, il se remit dans son coin, et se dit :

— C'est fini, il ne faut plus penser à Hélène.

Et il se déduisit si longuement une foule d'excellentes raisons pour ne plus penser à Hélène, que toute la journée fut employée à penser qu'il ne fallait plus penser à elle—de sorte qu'elle ne cessa d'occuper son imagination.

Et de temps à autre il appelait le postillon.

— Oh hé! postillon; pour toi cette pièce de 12 kreutzers, si tu presses un peu tes chevaux.

Et le pauvre Maurice eût été fort embarrassé, si Richard se fût trouvé là, qui lui eût demandé : Où est-ce donc, mon ami Maurice, que vous êtes si pressé d'arriver ?

Est-ce près de votre père ?

Ou près de moi ?

Ou près du docteur Fischerwald ?

Ne serait-ce pas près d'Hélène ?

Près d'Hélène à laquelle il ne faut plus penser.

Maurice descendit dans la forêt, près de la maison de la vieille Marthe.

Elle dînait à sa porte, au soleil couchant.

LI.

Rompre n'est pas reculer.
GRISIER.

Maurice, une heure après, était devant la porte d'Hélène. Comme il allait frapper, la porte s'ouvrit.

Hélène sortait à pied, suivie d'un domestique.

Elle s'arrêta :

— Soyez le bien-venu, M. Maurice, lui dit-elle, ma promenade peut se remettre.

Il faut dire que Maurice était venu pour passer près d'Hélène le plus long-temps possible. Mais, son sourire, le son de sa voix, l'aspect de son corps souple et gracieux, de sa démarche noble et légère, l'émurent à un tel point, qu'il ne pouvait respirer, et qu'il lui dit :

— Pardon, madame, j'arrive de voyage; mon retour chez moi est nécessaire. Je ne voudrais pas interrompre votre promenade, je venais seulement vous apporter cette branche d'églantiers que j'ai cueillie — où vous savez.

— Vous êtes bien bon, dit Hélène.

Elle regarda la branche, et feignant de sentir une fleur, y déposa un baiser; des larmes roulaient dans ses yeux.

— Je ne sortirai pas, dit-elle.

Elle attendit un moment, pour voir si Maurice demanderait la permission de lui tenir compagnie.

Mais lui, son émotion était loin d'avoir diminué. Il salua et partit. Hélène le regarda aller avec surprise. Il avait l'air de s'enfuir.

Il allait respirer.

Mais, pour ne pas s'avouer à lui-même son émotion ou sa timidité, il se dit : J'ai bien fait, je ne la verrai plus.

Et il alla se coucher dans le logement qu'il avait loué vis-à-vis les fenêtres d'Hélène.

LII.

COMMENT LES PETITES CHOSES FONT LES GRANDES, SI TANT EST QU'IL Y AIT DE GRANDES CHOSES.

Maurice s'endormit en se confirmant dans ses intentions par tout ce qu'il put imaginer de plus fort et de plus irréfragable.

Le matin, Richard arriva, qui demanda ses lignes, et reprocha à Maurice de ne lui avoir pas laissé sa clef.

Maurice, qui craignait les observations ma-

lignes de Richard, et qui d'ailleurs avait tout-à-fait pris son parti, lui dit :

— Il y a long-temps que j'ai envie de voyager.

— Et tu vas voyager néanmoins.

— Je ne plaisante pas.

— Ni moi.

— Eh bien! je ne connais rien de sot comme de passer sa vie là où l'on est né, semblable aux cygnes captifs sur nos étangs, tandis que les autres oiseaux de leur espèce voyagent dans les plaines de l'air, fuyant les bises glacées, et trouvant partout des ondes entourées d'herbes vertes, de *fergissmein nicht* bleues, des nénuphars blancs ou jaunes, et ombragées de saules bleuâtres; partout un vent tiède et parfumé pour enfler leurs ailes entr'ouvertes.

—Qu'adviendra-t-il de l'envie que tu portes aux oies et aux canards sauvages?

— Avant de vous répondre, ami Richard, permettez-moi de vous convaincre d'absurdité et de niaise intolérance.

Comme chaque oiseau a son envergure, chaque homme a ses limites qu'il ne dépasse guère.

Chaque homme a son cercle d'idées et de sensations, et chaque homme est bien tant qu'il reste dans sa sphère ; mais, malheureusement, beaucoup, et je suis forcé de vous comprendre dans cette classe, méprisent ou nient les idées et les sensations qui se trouvent en dehors de leur cercle, persuadés qu'ils aiment à être, qu'ils sont ce que la nature a créé de plus accompli ; qu'ils sont le type le plus parfait de l'homme, et que les autres sont plus ou moins bien, à proportion qu'ils s'approchent plus ou moins de leur ressemblance ; si vous n'avez pas leurs défauts, ou leurs ridicules, ou leurs vices, ils vous croient mutilé ; si vous avez des talens ou du génie plus qu'eux, ils vous considèrent comme affligé de quelque superfluité, telle qu'un goître ou une gibbosité ; il me semble voir un aveugle-né nier les couleurs et traiter d'infirmes ceux qui voient clair. Un orateur sacré a dit : Personne ne se contente d'être fou, mais veut faire partager sa folie aux autres.

— Tu n'es ni modeste ni flatteur, dit Richard, peut-être faudrait-il examiner quel est le fou de nous deux.

— Probablement tous les deux, reprit Maurice ; mais moi, je te laisse ta folie sans te la prendre ni vouloir t'en priver et la retrancher de toi comme on émonde les branches stériles.

Si je t'entretiens de mes idées et de mes projets, c'est le plus souvent pour me les expliquer plus clairement à moi-même.

Car, lorsqu'on se laisse aller aux charmes de la rêverie, les pensées voltigent à peine dessinées, et glissent devant les yeux comme de légères vapeurs chassées par le vent ; mais, quand je veux communiquer ces pensées, il faut que je les arrête, que je les fixe devant mes yeux, assez long-temps pour bien saisir leurs formes et les traduire en langage humain.

Revenons à mes projets.

J'ai le cœur et l'esprit vides.

Il me semble que j'ai dévoré et ruminé tout ce qui alimentait ma vie, et que je suis semblable à une lampe qui va s'éteindre faute d'huile. Il me faut de nouvelles choses et de nouvelles sensations ; il y a d'autres cieux, d'autres végétations, plus poétiques, plus riches. En Amérique, les arbres ont des feuilles

larges assez pour cacher un homme ; des arbres hauts comme nos collines ; les oiseaux ont d'autre plumage et d'autres chants ; les fleuves semblent n'avoir qu'une rive, tant ils sont larges ; la terre est couverte d'une autre herbe et parée d'autres fleurs ; le vent porte d'autres parfums.

Les forêts sont habitées par des animaux inconnus à nos climats ; là, tous est plus grand et plus éloquent ; là, les orages sont vraiment la voix d'un Dieu irrité, des nuages cuivrés recèlent un tonnerre plus meurtrier ; les hommes ont une autre couleur et d'autres passions.

Sous ce ciel, j'irais recommencer la vie, je retrouverais ces douces sensations de ma première enfance, ces sensations semblables à celle du premier homme essayant la vie ; mon âme retrouverait sa virginité.

Je veux aller en Amérique.

Tout en parlant ainsi, Maurice s'était approché de sa fenêtre ; il avait pris la ferme résolution de ne pas se montrer, mais il voulait savoir si son absence était remarquée.

Pauvre Maurice ! c'est une faible résolution que celle qui n'est inspirée que par le dépit.

Arrivé à la fenêtre, il entr'ouvrit le rideau, et resta les yeux fixés sur les fenêtres d'Hélène; sans doute quelque chose occupa entièrement ses yeux et son esprit, car il oublia la présence de Richard, et resta un quart-d'heure sans parler: quand il se retourna Richard était parti.

Maurice en fut ravi et se remit à la fenêtre.

Voici ce qui se passait chez la voisine.

Hélène elle-même mettait dans l'eau fraîche la branche d'églantier que lui avait donnée Maurice.

Elle coupait avec des ciseaux l'extrémité inférieure de la branche, et la brûlait à la bougie avant de la mettre dans l'eau — c'est-à dire prenait tous les soins connus pour conserver long-temps cette fleur, comme on fait à l'égard d'un bouquet donné par une main chère.

Maurice, qui ne s'était donné tant de peine pour découvrir des raisons de fuir Hélène que parce qu'il trouvait ou croyait trouver des obstacles à se faire aimer d'elle, perdit de vue ses meilleures raisons et ouvrit la fenêtre — *pour prendre l'air*.

Un mendiant passait : Maurice lui jeta quel-

ques grochen. — Hélène jeta de l'argent au même pauvre.

Maurice sentit une émotion extraordinaire; il comprit ce qu'il y avait d'amour dans l'idée d'Hélène de s'unir ainsi à lui pour un acte de bienfaisance et d'humanité.

Tous deux ne s'étaient pas encore regardés.

Maurice avait jusque-là baissé les yeux sur les gens qui passaient dans la rue.

Hélène n'avait pas ôté les siens de la branche d'églantier.

Néanmoins, aucun n'avait rien perdu des mouvemens de l'autre, car lorsque Maurice, ajournant probablement son départ pour l'Amérique, salua Hélène, Hélène lui rendit son salut, comme si elle l'eût attendu depuis longtemps.

C'est pourquoi, si nous avions à refaire le présent chapitre, ou si nous n'avions pour effacer, une répugnance presque invincible, nous l'intitulerions :

COMMENT MAURICE PARTIT POUR L'AMÉRIQUE, ET N'ALLA QUE JUSQU'A SA FENÊTRE.

Maurice s'endormit, etc. . . . . .

. . . . . .

LIII.

Maurice mit promptement son habit et son chapeau, et emporta sa cravate qu'il attacha en descendant l'escalier.

LIV.

On annonça Maurice. Hélène le reçut comme si sa visite eût été l'accomplissement d'une promesse. On approcha un fauteuil, mais Hélène fit une place à côté d'elle sur le divan ; Maurice s'assit et lui dit :

— Ma visite est un peu brusque : j'ai à vous parler.

Hélène répondit par un sourire gracieux et engageant.

Maurice continua :

— Je ne ferai pas d'exorde, je n'emploierai ni détours ni précautions oratoires; je vous crois capable de me comprendre.

— Voici déjà l'exorde et les précautions oratoires, dit Hélène.

— Ecoutez-moi, continua Maurice, sans remarquer le sourire d'Hélène, j'ai compris qu'il y avait en nous quelque chose d'homogène...

—Oh! monsieur, dit Hélène, vous êtes trop savant.

Maurice ne comprit pas qu'Hélène ne l'interrompait ainsi que pour prendre une contenance et cacher le trouble que lui causaient ses paroles.

Il lui prit la main.

— Ne m'interrompez pas; nos âmes sont sœurs, il doit y avoir entre elles un lien quel qu'il soit. Je vous demande une affection: amour ou amitié, il me faut une affection de vous.

—Et, dit Hélène, en fixant sur Maurice ses grands yeux, où cette fois il n'y avait plus de sourire, que me donnerez-vous en échange?

— Mon amour, mon âme, ma vie.

— Si je vous connais bien, comme je le crois, vous m'offrez beaucoup.

— Si vous ne pouvez, poursuivit Maurice, m'aimer de toute votre âme, comme un amant, aimez-moi comme un ami, comme un frère; loin de vous, je sens comme une mutilation, je ne respire pas bien dans l'air auquel votre haleine ne s'est pas mêlée; la nature est morte partout hors de l'horizon que peuvent parcourir vos regards.

— Mon amitié! monsieur, dit Hélène — répondant seulement aux premiers mots de Maurice, qui l'avaient assez frappée pour l'empêcher d'entendre le reste — mon amitié! me conseillez-vous donc de partager ainsi mon âme, et pensez-vous que ce soit trop de l'âme tout entière pour l'amour? Si j'aime un homme, je veux me donner tout entière à lui; je veux garder pour lui mes pensées, mes regards, mon haleine; je n'ai rien pour l'amitié, je ne vis plus pour le reste du monde.

Maurice pâlit.

— Aimez-vous donc quelqu'un? dit-il; et il attacha ses yeux mordans sur ceux d'Hélène.

— Je le crois, dit Hélène, si c'est aimer que

de ne plus trouver son cœur dans sa poitrine et de le sentir battre dans la poitrine d'un autre.

Si c'est aimer que de n'avoir plus d'yeux que pour lui, d'oreilles que pour lui ; de voir ses traits devant moi le jour et la nuit; de ne voir que lui, même quand je me regarde dans mon miroir ; de n'entendre, quand d'autres parlent ou exécutent une musique harmonieuse, que sa voix pénétrante ; de ne me souvenir de rien, que des quelques paroles que je lui ai entendu prononcer.

— Madame ! madame ! dit Maurice avec une voix sévère et un regard sombre, vous jouez là un jeu cruel pour moi et dangereux pour vous, de m'ouvrir ainsi votre âme si ce n'est pas moi que vous aimez.

— Aussi, dit Hèlène, est-ce vous que J'aime.

. . . . . .

. . . . . .

Après ces paroles, elle avait caché son visage dans ses deux mains et sur les coussins du divan, et des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux.

Maurice s'était jeté à terre et baisait ses genoux et ses pieds.

Après un long silence, Hélène lui dit :

— Allez-vous-en, revenez plus tard, j'ai besoin d'être seule.

— Quand reviendrai-je? dit Maurice, qui, autant qu'Hélène, désirait être un peu abandonné à ses pensées.

— Je me mettrai à la fenêtre.

LV.

COROLLAIRE DU CHAPITRE LII. — UNE PARENTHÈSE. — L'AUTEUR AVOUE SA SECRÈTE AMBITION

Comme nous écrivions le LII^e^ chapitre de ce volume, et que nous rapportions comment Maurice gourmanda Richard, il nous vint en l'esprit, à propos de quelques paroles échappées au premier, un souvenir que nous voulûmes mettre entre deux parenthèses, de sorte que nous traçâmes sur le papier ce signe me-

naçant (— mais nous pensâmes aussitôt que notre parenthèse serait infiniment trop longue, et nous prîmes le sage parti de la réserver pour un autre moment.

La voici.

(— Feu madame de Genlis, entre autres prétentions, avait celle assez étrange d'avoir *inventé* la rose mousseuse.

Il faut dire à ceux qui ne connaissent pas la rose mousseuse que c'est peut-être la plus belle variété de rose, après l'églantine.

Son bouton est couvert d'une fine mousse verte, et quand la rose sort de ce bouton, elle étale au soleil la plus fraîche nuance de rose qu'on puisse voir.

Madame de Genlis ne s'arrêta pas en si beau chemin, elle voulut inventer encore, et dans un livre intitulé *Maison rustique*, elle apprit au monde trois choses :

L'art de fricasser les citrouilles ;

Que J.-J. Rousseau n'a rien fait qui vaille ;

Et enfin, la manière de faire naître des *roses noires* et des *roses vertes*.

Un horticulteur de nos amis lut par hasard la *Maison rustique*, et se mit dans la tête d'avoir des *roses vertes* et des *roses noires*.

Il suivit religieusement les conseils de son auteur.

A savoir : fit transporter en bonne terre
Un houx,
Un cassis;

Puis greffa en écusson sur l'un et sur l'autre *sujet* un rameau de rosier blanc, entoura sa greffe d'étoupe, enferma le houx et le cassis d'un treillis d'épines, défendit sévèrement à sa femme et à ses enfans de fréquenter cette partie du jardin — et attendit.

Or, il fallait le voir avec son air mystérieux et capable, quand il annonçait à ses amis qu'il aurait prochainement à leur montrer quelque chose *qui méritait quelque attention.*

L'hiver se passa.

Comme l'exemplaire de la *Maison rustique*, qu'il possédait, était le seul qui fût dans la ville, il déchira la page où était enseigné le grand secret.

Car pour l'horticulteur il ne suffit pas de posséder, il faut que les autres ne possèdent pas. Un fleuriste de Harlem avait une tulipe. Il passait des journées à contempler sa tulipe.

Chaque jour il y découvrait de nouvelles nuances et de nouvelles beautés.

Quand la fleur était passée, il la déterrait, débarrassait la bulbe des petits cayoux qui l'entouraient, la plaçait dans un endroit sec, et passait l'hiver dans l'espoir du printemps.

Un jour, un autre fleuriste auquel il avait montré sa tulipe, lui apprit que la pareille existait à Paris, au faubourg du Temple.

La vie de notre homme fut dès-lors empoisonnée. Sa tulipe avait perdu tous ses attraits.

Il partit pour Paris, paya la tulipe trois mille francs, l'écrasa sous ses pieds, et revint heureux.

La sienne était unique.

L'horticulteur, notre ami, vit donc arriver avec une satisfaction inusitée le mois de mai, *le mois des roses*.

Il faut faire tapisser à neuf le petit salon, dit-il à sa femme, il viendra du monde voir mes roses, et il faut les recevoir décemment.

Un de ses voisins vint le trouver qui lui dit : Il m'est fleuri une oreille d'ours qui mérite votre suffrage.

Je ne méprise pas *l'oreille d'ours*, dit no-

tre ami. — Mais son voisin s'aperçut qu'il prenait avec lui un ton de supériorité qui ne lui était pas ordinaire.

Au commencement du mois de juin,

Le cassis produisit d'excellent cassis;

Le houx, de superbes feuilles de houx.

Soit dit sans manquer au respect que nous professons pour les horticulteurs.)

S'il nous est resté une passion, c'est pour la campagne, pour l'herbe, le vent, le soleil, les arbres et les fleurs.

Nous avons d'abord aimé tout cela par instinct, puis par sagesse. La nature est une bonne amie. Toujours la même, toujours belle.

Et un jour, *si quis Deus hæc otia fecerit*, nous deviendrons horticulteur, et nous serons peut-être assez heureux pour donner, nous aussi, notre nom à une rose ou à un œillet.

Après avoir vécu et étudié la vie, c'est le seul désir de gloire qui nous soit resté.

Nous n'avons pas désiré le sort d'Alexandre

Mais nous portons quelque envie à M. Soyer qui, vieux aujourd'hui, et presque aveugle, sait qu'il n'y a pas en Europe un horticulteur

qui ne fasse un devoir de ranger dans sa collection l'œillet feu Soyer.

Voici pour l'avenir notre ambition. Il est bon de la faire connaître. Elle ne gêne celle de personne; la terre, l'eau, l'air et le soleil se chargeront de perpétuer notre gloire, et les jeunes filles nous devront les bouquets qui embaumeront leur chevelure.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

I. — L'affût. 1
II. — Où l'on tue un préjugé. 13
III. 17
IV. 23
V. 35
VI. 39
VII. — Hélène à Marie. 43
VIII. — Marie à Hélène. 45
IX. 47
X. — Hélène à Marie. 53
XI. — Deux théories sur l'amour. 61
XII. — Hélène à Marie. 71
XIII. — Hélène à Marie. 75

XIV. — Hélène à son père et à sa mère. 77
XV — D'un comte qui marchait dans la rue. . . 81
XVI. — Le comte Leyen à Hélène. 87
XVII. — Le comte Leyen à Hélène. 91
XVIII. — Hélène au comte Leyen. 95
XIX. — Une civière. 97
XX. 107
XXI. — Le comte Leyen à Hélène. 115
XXII. 117
XXIII. 129
XXIV. — Comment Maurice, à propos de roses et de chèvre-feuille, dérangea les bases de l'état social. 121
XXV. 134
XXVI. — Marthe à Hélène. 139
XXVII. 141
XXVIII. 145
XXIX — L'auteur acquiert des droits à la bienveillance de ses lecteurs. 147
XXX. — Suite du chapitre XXIX. 157
XXXI. — Pauvre Hélène. 161
XXXII. 167
XXXIII. 175
XXXIV. 181
XXXV. 191
XXXVI. — Un châle vert. 193
XXXVII. — Henreich à Hélène. 197
XXXVIII. 201
XXXIX. 203
XL. — Les églantiers. 207

XLI. 211
XLII. — Les lézards. 213
XLIII. 219
XLIV. 231
XLV. — Deux amis mortels. 239
XLVI. — Deux ombres. 253
XLVII. 259
XLVIII. 261
XLIX. — Comment Maurice n'oublia pas les lignes à pêcher. 263
L. — Où Maurice trouve d'excellentes raisons pour ne pas se présenter chez Hélène. . . . 275
LI. 281
LII. — Comment les petites choses font les grandes, si tant est qu'il y ait de grandes choses. 285
LIII. 293
LIV. 295
LV. — Corollaire du chapitre LII. — Une parenthèse. — L'auteur avoue sa secrète ambition. 301